LES NUITS

D'YOUNG.

C. P. Marillier Inv. C. A. Mercier Sculp.

YOUNG ENTERRANT SA FILLE.

LES NUITS

D'YOUNG,

TRADUITES DE L'ANGLOIS

PAR M. le TOURNEUR.

Sunt lacrymæ rerum & mentem mortalia tangunt.

VIRGILE.

TOME SECOND.

A LYON,

Chez JEAN DEVILLE, Libraire, rue Merciere.

A PARIS,

Chez LEJAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au grand Corneille.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LES COMPLAINTES OU LES NUITS D'YOUNG.

QUATORZIEME NUIT.

Grandeur de l'ame.

A M. PELHAM, Chancelier de l'Echiquier.

QUE ſert-il à l'homme de tenir ſes yeux ouverts ſur le magnifique tableau de la nature, ſi reſtant aveu-

gle ſur lui-même, il ne ſçait pas y lire ſa grandeur ? Que diſent tous ces êtres matériels à l'être raiſonnable qui les admire ? Qu'un ſeul rayon d'intelligence eſt plus brillant que cette foule d'aſtres; que l'homme, dont le vaſte ſein peut embraſſer dans une penſée tout l'enſemble de la nature & Dieu avec elle, eſt plus grand que cette immenſité de merveilles.

Lorenzo, ouvre ton ſein, étends tes deſirs, dilate ton cœur, élargis ſa capacité juſqu'à ce qu'elle ſoit égale à ta grandeur. Laiſſe agir ce reſſort, cet inſtinct qui veut t'élever, ces paſſions ſublimes qui te preſſent d'entrer dans le monde intellectuel où la vérité t'attend pour te montrer des objets dignes de toi. Comment ton ame ſi vaſte peut-elle ſe comprimer, ſe retrécir juſqu'à la petiteſſe de cette terre, de ce point imperceptible, ſans dimenſions & ſans

poids ? Une ſeule de tes penſées embraſſe & parcourt tout l'eſpace qui eſt entre le néant & Dieu, & un atôme te remplit ! Tu es immortel, & un moment de vie borne & ſatisfait tes deſirs ! Ne t'étonne plus d'être malheureux. L'homme fut formé pour un bonheur infini. Mais le bonheur n'eſt fait que pour une ame grande dans ſes deſirs & dans ſes vues. Tout ce qui eſt petit & vil nous rapproche du mal & de la peine, en nous éloignant de la vertu. Elle ne peut entrer dans un cœur étroit. Le vice n'eſt qu'un défaut de capacité dans l'ame, d'étendue dans la penſée.

(*a*) Le feu ne darde point vers la terre ſes langues enflammées. Comme lui, l'ame aſpire à monter; & quand nous la forçons de s'abaiſſer ſur des objets périſſables, qu'il faut laiſſer tôt ou tard, elle eſt dans un état violent & contraire à ſa nature. Nous en ſommes punis. Nous vou-

lions ſaiſir la gloire : nous courons après ſon ombre rampante & nous nous précipitons dans la baſſeſſe. Voyez-vous ce malheureux, qui, privé de ſa raiſon, n'a plus que des ſens qui l'égarent ? frappé de la brillante image réfléchie par les ondes où l'aſtre s'eſt peint, il s'élance au milieu du ruiſſeau pour le ſaiſir, & reſte enfoncé dans la fange : cet inſenſé, c'eſt l'homme, dont l'ambition s'attache à des fantômes.

(*b*) Ambition, ſource féconde du bien & du mal ; tu es pour l'homme ce que les aîles ſont pour l'oiſeau. Dès qu'une fois il a pu s'éloigner de la terre, dès qu'il a gagné les plaines de l'air, ſes aîles le portent rapidement dans la région des nuages : elles ſont un poids qui l'embarraſſe & l'atterre, tant qu'il ne fait que raſer la ſurface de nos champs. Ainſi l'ambition, quand elle rampe vers des objets vils & bas, loin d'élever

l'homme, devient une chaîne qui l'appeſantit & l'accable.

Toi qui cherches la grandeur dans les dignités, & que l'ambition ſéduit, je vais eſſayer de te détacher, comme Hercule fit Promethée, du rocher où ce vautour te ronge le cœur. Si la raiſon peut briſer tes liens, tu ſeras libre. Sçais-tu que ces honneurs qui t'en impoſent & que tu brigues comme des biens, ſont des maux réels (*c*)? Je ne vois dans les cours des Rois que des priſons plus élevées, où d'illuſtres eſclaves dominent ſur les malheureux de la plaine. Ils y vivent dans la gêne d'une ſervitude cruelle, & n'en ſortent que comme les coupables, pour aller à la mort (*d*). De cette hauteur, ils mendient inſolemment les reſpects de la foule : mais ſouvent le peuple refuſe à leur orgueil ces reſpects dont il eſt avide.

Les Rois & leurs Miniſtres portent des noms vénérables. Quel que ſoit

leur mérite personnel, la Religion & l'ordre public leur assurent notre soumission extérieure. Nous devons fléchir un genou obéissant devant ces victimes augustes, pompeusement parées par la société, & qu'une couronne dévoue au service du dernier de leurs sujets. Mais s'ils sont jaloux d'obtenir de nous l'hommage du cœur, qu'ils soient vertueux. C'est un tribut réservé au mérite. Il ne se paie qu'à l'homme & jamais au Monarque. Le cœur n'est le vassal que de la vertu; il ne relève que de son empire, & ce n'est qu'à elle qu'il fait le serment de son hommage. Il n'y a que des insensés qui puissent laisser l'homme, pour aller adresser leur estime au manteau royal, & voir la majesté des Rois dans l'éclat pompeux de leurs vêtemens, tandis qu'ils dépouillent de son harnois le coursier qu'ils veulent acheter. Je ris de voir le chef d'une horde sauvage s'enor-

gueillir de sa fourrure royale, parce qu'il ne l'a ni achetée ni empruntée, & qu'elle est un héritage qui lui vient en droite ligne de ses ancêtres. Quelle folie de se croire sous la pourpre & l'hermine une ame supérieure à l'ame qui n'est vêtue que de bure!

Une ame immortelle à qui la possession dun empire donne de l'orgueil, me paroît aussi vile que Néron descendant du trône de *l'univers* pour aller briguer la gloire d'un flûteur. La vanité ne peut venir que d'ignorance : l'homme vain est un aveugle qui se méconnoît lui-même. Il ressemble à l'oiseau dont on a crevé les yeux; vous le voyez s'élever dans les nues & voler avec plus d'audace, parce qu'il vole dans les ténèbres.

Ambitieux, dis-moi, quel est le poste où tu aspires? La fortune l'accorde à tes vœux. T'y voilà placé. Regarde-toi maintenant. Te trouves-tu plus grand? Si tu le crois, cet orgueil qui t'enfle, décèle ta bassesse; tu

avois donc befoin d'un échafaud pour t'élever au-deffus des autres. Il importe peu fur quelle bafe tu fois placé : mais quelle eft ta propre grandeur, voilà ce qu'il faut confidérer pour t'apprécier. Portez un Pygmée fur le fommet des Alpes ; il eft exhauffé & non pas aggrandi. Une pyramide pour être affife fur la profondeur d'un vallon, ne perd rien de fa hauteur. C'eft l'homme qui crée fes propres dimenfions & fa taille. L'étendue de fa vertu mefure fa grandeur.

(*e*) Un grand mérite eft l'élévation la plus fublime. Ce n'eft plus toi qui brigues les dignités : ce font les dignités qui t'implorent. Tu es plus qu'un Roi : tu es un homme de bien. Tu n'as pas befoin de tréfor pour être riche, ni de cordons pour être illuftré. Ta gloire ne te quittera point dans ta difgrace. Elle eft indépendante du fourire capricieux d'un maître.

J'ai pitié de tous ces mortels, qui, après s'être gliſſés * par des chemins tortueux dans le ſein de la richeſſe, ou s'être élevés en rampant vers les honneurs, veulent enſuite nous inſulter en levant au-deſſus de nous leurs têtes orgueilleuſes. Qu'elle eſt mépriſable & fragile cette gloire qui emprunte de la fortune ſon faux éclat que le ſouffle du trépas doit éteindre ! » Oublient-*ils* donc qu'ils laiſſeront » dans les mains de la mort cette dé» pouille brillante, dont ils veulent » éblouir nos yeux? Toutes les diſtinc» tions de cette courte vie ne ſont » qu'une écorce appliquée & non pas » unie à notre être. Enlevons ce fard » impoſteur dont la fortune orne les » grands, dépouillons leur corps de ſa » vaine parure, pénétrons leur ame » juſqu'au vif, détachons d'elle tout ce » qui n'eſt pas elle ; alors, ſur ce qui

* Comme le Serpent infernal autour de l'Arbre défendu.

» reſte, jugeons de leur petiteſſe ou
» de leur grandeur réelle. »

L'appareil faſtueux des conquérans ne ſéduit point les jugemens du ſage. Il rit de compaſſion lorſqu'il voit au milieu de l'aſſemblée du vulgaire de l'univers, ces fiers acteurs du théâtre de la vie ſe hauſſer ſur des trônes aux yeux de la multitude, préparer avec fracas leurs farces tragiques, & montrer la petiteſſe de leur ame en envahiſſant des Royaumes, en noyant des nations dans leur ſang. C'eſt ſur leurs tombeaux qu'il ſe tranſporte pour les juger. Là, ſoulevant le rideau, il voit derrière la ſcène l'acteur renverſé de la baſe qui le fit paroître un coloſſe, & réduit à ſa propre ſtature, grande ou petite, ſelon que le vice l'abaiſſe ou que la vertu l'aggrandit. Tous ces deſtructeurs inſenſés de l'eſpèce humaine, qui penſent follement s'ennoblir par des conquêtes, oublient

que la dignité de l'homme ne commence qu'au point où finit l'ostentation du Monarque : en courant à la gloire, ils rencontrent l'infâmie : ils rêvent qu'ils montent, lorsqu'ils se précipitent.

Cessons donc de reprocher aux Payens d'avoir souillé du sang des hommes les autels de leurs dieux. Ils eussent frémi d'horreur en voyant la foule des victimes que l'orgueil des Monarques Chrétiens se sacrifie. O Rois, ennemis de la paix, toujours armés, toujours appellant sur vos peuples les malheurs & la mort, sachez qu'il n'est de vrai conquérant que celui qui fait cesser la guerre; qui ne prend le glaive qu'en pleurant des mains de la nécessité, & le dépose avec joie : lui seul est Roi, & son trône s'élève jusqu'aux cieux. Ne perdez jamais de vue votre dernier jour : c'est le juge solemnel de tous les jours de votre vie : votre peuple

vous attend au bord du tombeau pour vous abſoudre ou pour vous condamner. Craignez de fermer vos palais à l'entrée de cette vérité. Quelque nombreuſe que ſoit la cour qui aſſiſte à votre lever, qu'il y ait toujours une place pour le fantôme de la mort, & donnez-lui chaque jour dans le ſecret un moment d'audience. Ce confident ſincère vous révèlera ce que taiſent vos flateurs. C'eſt lui qui vous dira, en ami, ſi vous êtes grands ou petits. Il vous dira : « Toi qui n'as » qu'un moment pour faire du bien » à tes ſujets, tu veux l'employer » à faire le malheur du genre hu- » main ! Vois l'origine & le terme » commun des ſujets & des Rois. » Du lait & des langes, voilà la pre- » mière demande que tu fais en naiſ- » ſant à la nature : un peu de terre, » une pierre pour te couvrir, voilà » ton dernier domaine, quand tu » ſors de la vie. Preſſé entre ces

» deux termes si voisins l'un de l'au-
» tre, la conquête d'un monde est
» un objet trop vil pour mériter
» d'occuper ton ambition. »

Le Tout-puissant, du haut de son trône, ne voit rien de plus auguste sur la terre qu'une ame honnête & un cœur pur, rien de plus noble que les vertus obscures & les actions secrettes de l'homme de bien. Que la gloire frivole de l'ambitieux est au-dessous de celle de l'illustre inconnu, qui sans rivaux & sans témoins, renferme le trésor de ses vertus dans l'ombre sacrée de sa retraite. Caché aux yeux des mortels, il vit dans un commerce intime avec Dieu; il coule dans la paix ses jours tranquilles; il arrive plein d'espérance à la borne fatale où les héros de la vanité succombent & se désespèrent. Quiconque meurt en grand homme, a vécu en grand homme, quels qu'aient été ses destins & sa renom-

mée. Mais ce ne ſont pas là les grands qui compoſent la cour des Rois.

L'ambitieux dédaigne cette gloire ſolitaire qui n'a que l'Eternel pour ſpectateur. Il pourra ſoutenir le fardeau des affaires publiques, tant qu'il verra les regards des hommes attachés ſur lui. Souvent même il montre alors tant de courage & de force, qu'on diroit qu'il n'en ſent pas le poids & qu'il ſe délaſſe à le porter. Mais ceſſez de le remarquer ; que le public détourne ſes yeux & ſuſpende ſes louanges, bientôt ſes forces l'abandonnent, il ſuccombe, il s'afflige, il eſt mourant, comme s'il ne reſpiroit que dans les autres. Il voudroit que l'univers fût la baſe d'un objet unique, que le genre humain n'exiſtât que pour l'admirer, & que cet objet fût lui.

Qu'il eſt dangereux de ſe montrer trop jaloux de l'eſtime des hommes ! De tous les vices, l'orgueil, qui ne ſçait pas ſe cacher, eſt le plus mal

avisé. Plus il croit s'approcher de son but, plus il s'en éloigne en effet. C'est chatouiller l'amour propre des autres par l'endroit le plus sensible que de paroître avide de leurs éloges. C'est offrir à la malignité de l'homme l'occasion de satisfaire le plaisir inné qu'il sent à les refuser. L'orgueilleux ne peut souffrir d'égaux. Il prétend à une supériorité d'estime exclusive. Mais ses efforts sont vains : au moment qu'il est prêt d'y atteindre, on le force à descendre. Le public se ligue contre ce despotisme & se plaît à l'humilier. Il n'y a pas jusqu'aux gens de bien qui ne se déclarent alors contre lui, & dont l'amour propre ne devienne médisant *.

Les hommes ne louent que malgré eux, & mêlent à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent. Si la renommée porte une trompette éclatante pour publier notre gloire, l'infidèle

* Les gens de bien deviennent des brigands, qui comme Koulikan, se plaisent à dépouiller l'orgueilleux.

a aussi son sifflet pour murmurer tout bas dans l'oreille. Nous serions cruellement éveillés de ces rêves flateurs où l'orgueil se complaît, si nous pouvions tout entendre. Le même nom qui vole glorieux de bouche en bouche, essuie des mépris dans le secret des cercles ; & ces lèvres d'où partent de bruyans applaudissemens sont bordées d'un sourire malin qui donne la mort à la réputation d'autrui. L'amour propre est un républicain jaloux : il ne voit qu'un tyran dans l'homme trop supérieur. Tandis que d'une main il le couronne des lauriers de la gloire, l'autre cherche son cœur pour le percer : comme les meurtriers de César, il rend à sa victime un hommage perfide & tombe à ses genoux pour l'assassiner.

L'ambitieux n'est pas le seul insensé. Je ris du sçavant qui se tourmente pour se rendre célèbre. L'industrieuse araignée qui vit esclave au milieu

milieu de ſon ouvrage & forme de ſa propre ſubſtance les fils de la toile où doit périr l'imprudent moucheron, obéit du moins à l'inſtinct des beſoins; la nature la condamne à s'épuiſer pour retrouver un aliment nouveau: mais quel eſt l'objet des fatigues & des veilles du ſçavant? Que lui revient-il d'avoir épuiſé ſon ame, de la forcer ſans ceſſe à produire des penſées, de ſe fatiguer encore à enchaîner ces penſées, à les ordonner dans un plan habilement tiſſu? Rien autre choſe que le vain bourdonnement d'une réputation momentanée: & ce ſon qui paſſe comme lui, il l'appelle immortalité! Qu'il ſe ſouvienne qu'un homme célèbre n'eſt pas toujours un grand homme.

Les talens & le génie, quelque brillantes que ſoient leurs prétentions, ne ſuffiſent pas pour établir entre l'homme & l'homme une diſtinction vraiment honorable. Nous avons beau

nous aider de leurs aîles pour monter vers la cime de la gloire : elles nous en précipitent, si le mérite du cœur nous manque; & la hauteur où parvient notre renommée n'est qu'un échafaut élevé où l'ignominie attache notre nom. Quand je contemple un de ces fameux misérables, un de ces beaux génies qui ont reçu des talens célestes, mais dont le cœur est vil & corrompu ; je crois voir briller sous la poussière la portion illustre d'une ame immortelle, précipitée de sa sphère & perdue dans des ruines. Je me sens à la fois émû d'admiration & de pitié; mais je ne sçaurois envier son éclat malheureux. Sans la vertu, les talens ne sont dans les mains de l'ambition qu'un instrument éclatant, mais coupable, qu'elle emploie à commettre des crimes célèbres. Elle s'en sert pour associer l'honneur à l'infamie. Les grands maux sont presque toujours l'ouvrage des grands génies. Il est rare qu'un

bon ſens vulgaire nous égare auſſi loin. Quelle gloire y a-t-il à poſſéder le génie de Pelham, ſi l'on n'y joint encore ſes vertus ? En vain l'eſprit eſt droit, ſi le cœur eſt faux & dépravé. C'eſt au cœur ſeul qu'appartient la propriété excluſive de toutes les louanges. S'il en eſt indigne, il ne reſte plus rien dans l'homme qui ait droit de les reclamer. C'eſt à la raiſon à choiſir *les* moyens, c'eſt aux paſſions à nous donner la force & le courage d'exécuter : mais la vertu doit toujours être le but. Si le but eſt vicieux, les moyens ſont ſans mérite & le ſuccès eſt un crime. La bonté de la fin, le juſte rapport des moyens avec elle, voilà ce qui forme la ſageſſe. Quiconque fait ſervir au vice les talens qu'il a reçus pour la vertu, n'eſt plus un grand homme ni un ſage : ce n'eſt qu'un être imparfait, un homme ébauché, un monſtre dans l'eſpèce raiſonnable.

Quelle eſt donc la gloire qui convient à la majeſté de l'homme ? Celle qui n'appartient qu'à lui & qu'il ne partage pas avec des eſpèces inférieures à la ſienne. Eſt-ce là le caractère de celle que procurent les conquêtes ou les talens ? Les animaux ne peuvent-ils pas vanter comme nous leur force & leur induſtrie ? (*f*) Si l'on peut être grand en ſe bornant à des objets vils, aux ſenſations du préſent, nos campagnes & nos bois ſeront peuplés de héros & de ſages. Mais cette attitude droite que nous a donnée la nature, & qui nous défend de courber notre ame vers la terre, ce front élevé dont les regards rencontrent les Cieux, ne ſont pas le ſeul attribut diſtinctif qui nous ſépare de la brute. Il en eſt d'autres que l'homme poſsède excluſivement. C'eſt cette raiſon dont le ſublime eſſor franchit les bornes du préſent & prétend à l'immenſe héritage de

l'avenir. C'eſt la vertu; c'eſt l'immortalité.

S'il n'y avoit qu'un ſeul homme qui dût être immortel, comme tous les autres ſeroient jaloux ! Comme les Rois ſe proſterneroient devant lui ! Ce don ſi précieux eſt-il avili, parce qu'il eſt commun à tous les hommes? Homme ſuperbe & vain, qui méconnois tes frères, qui verſes ſans réſerve le mépris & les affronts ſur tes eſclaves; ſçais-tu que ce mépris ſe réfléchit ſur toi : qu'oſes-tu dire ? Tes eſclaves ? Ils ſont tes égaux. S'ils ne ſont que des hommes, & toi, es-tu un dieu ? La fortune a-t-elle pu créer cette énorme différence entre des êtres d'une même eſpèce ? C'eſt faire du genre humain un tableau monſtrueux où l'homme eſt perdu ſous les draperies, où l'ame eſt oubliée. Crois-moi, ſi tu veux que ton orgueil ſoit légitime, place-le dans ce qui te rapproche de ceux qui te ſervent,

dans ce qui t'eſt commun avec tous tes ſemblables. Une ame immortelle, des amis immortels dans tes frères, d'illuſtres alliés dans des (*g*) eſprits d'un autre ordre à qui tu dois un jour te réunir, un père commun dans notre commun Créateur, voilà ce qui fait ta gloire & ta grandeur véritable.

(*h*) Mépriſe encore l'ame ſtupide qui fait ſon dieu de la pouſſière dont le tems & la nature forment l'or. Ces hommes abrutis, qui, dévorés de la ſoif du gain, travaillent toute leur vie comme des forçats pour s'enrichir, ſe traînent dans la baſſeſſe, ſe dévouent au mépris & boivent la honte ſans la ſentir : ce troupeau d'eſclaves que l'avarice charge d'un métal inutile & chaſſe devant elle jusqu'au tombeau, ſont de tous les fous les plus vils & les plus malheureux.

Homme, quel eſt ton vrai tréſor ? L'or te dit : ce n'eſt pas moi. Mon

éclat te trompe. Si j'enrichis la terre, je ſuis pauvre pour toi ; ton tréſor n'eſt point caché dans les mines de l'Inde : cherche-le dans ton ſein. Il eſt dans cette ame ſi riche, ſi ſublime, raiſonnable, immortelle, née des Cieux & qui doit y retourner.

Que de richeſſes dans tes ſens ! La terre & les Cieux ſont leur domaine. Tu jouis par leur ſecours de tous les biens divers que produit la nature. Que dis-je ? C'eſt d'eux que ſes productions & ſes objets reçoivent leur valeur & leur prix. Ce ſont tes ſens qui donnent aux fruits cette ſaveur qui te flate ; aux chantres des forêts ces ſons dont la mélodie t'enchante ; à l'or cet éclat qui t'attire ; au père de l'or, au ſoleil cette lumière dont il emplit le monde. Cet atôme merveilleux, ce point qui forme le centre de ton œil, embraſſe la vaſte perſpective de la nature. Il eſt le dieu qui crée pour toi les merveilles de l'u-

nivers. Sans tes ſens, ſans la magie de tes organes, la terre ne te préſenteroit qu'un chaos informe & ſans couleur. Ce dôme immenſe qui nous couvre & nous enferme, n'eſt pour ainſi dire que le cadre & le fond du tableau. L'homme eſt le peintre : ſes ſens ſont les pinceaux qui deſſinent les traits, varient les formes & diſtribuent les couleurs ; la beauté extérieure de l'univers eſt leur ouvrage. Dieu a placé l'homme au milieu de tous ces objets qui l'entourent, comme l'ame univerſelle qui leur prête la vie. Semblable à Eve, que Milton nous peint épriſe de ſes attraits réfléchis par les ondes vers ſon œil novice, l'homme crée l'image qu'il admire. Dédaignera-t-il donc de contempler au fond de ſon être cette ame qui lui rend ſenſibles les merveilles répandues hors de lui ?

Que de richeſſes dans l'imagina-

tion ! L'univers où ſe promènent les ſens , eſt trop reſſerré pour elle. Elle s'échauffe , ſe féconde & en enfante un nouveau plus beau que le premier. Elle franchit les limites des tems & des lieux , s'élève à ſon gré , plonge dans l'abîme, parcourt les plaines de l'eſpace , & enferme dans une penſée tout le champ de la création. Tantôt elle croit entendre la voix du Créateur qui appelle les êtres ; elle part , elle arrive avec lui ſur les bords du néant , aſſiſte à ce grand ouvrage & voit les mondes ſe hâter : l'inſtant qui ſuit , elle a traverſé toute l'étendue de leur avenir : elle les attend aux portes de l'éternité : elle entend le ſon formidable de la trompette fatale , & voit défiler les générations devant Dieu qui les juge. Ce n'eſt pas aſſez pour la ſatisfaire de tout ce qui a été & de tout ce qui eſt : elle voit encore plus d'êtres qu'il n'en exiſtera jamais. L'imagination

toute puiſſante dit à des mondes nouveaux de naître : ils ſortent du néant & ſe montrent dans le vaſte miroir de la penſée. Elle fait plus encore : elle donne des traits à l'impoſſible que Dieu ne peut créer, & le rend viſible pour elle.

Quel tréſor dans la mémoire ! Elle rend l'exiſtence aux ſiécles qui ne ſont plus ; redonne un corps aux êtres évanouis, ranime leurs fantômes & fait paſſer dans l'image les couleurs & la vie de l'objet. Elle ſçait redire au préſent les deſtins du paſſé ; que l'univers s'anéantiſſe & laiſſe l'homme ſeul dans l'eſpace déſert, l'homme par la force de cette faculté merveilleuſe pourra retirer l'univers de la nuit des tems & de l'abîme du néant.

Mais quel pouvoir ſouverain dans l'entendement ! Roi des ſens & de l'imagination, il cite devant lui ces agens ſubalternes, les interroge, les

approuve ou les blâme. Il épure la masse des matériaux qu'ils ont assemblés : il la travaille & l'affine : il en pèse le résultat dans la balance exacte de la vérité. Il en forme les arts, les sciences, les gouvernemens & les loix. C'est lui qui donne à l'édifice de la société, sa base & ses ornemens, anime ses ressorts, & fait circuler dans ce grand tout le plaisir & la vie. Pourquoi faut-il que par une exception fatale il néglige les mœurs? C'est lui dont les hardis pinceaux nous dessinent l'admirable tableau des idées & des plans du Créateur.

Quelle force étonnante dans toutes les facultés de l'homme, toujours actives pour se reproduire & se réparer sans cesse; dans ses passions si vastes en desirs, dans leur pouvoir pour saisir leur objet; dans sa noble liberté de choisir & d'être lui-même l'artisan de ses destins! Que manque-

t-il à cet être que la durée ? Il eſt encore enrichi de ce nouveau don, qui met le comble à tous les autres & les rend infinis. Il eſt immortel. Que manque-t-il à cette immortalité que le bonheur ? S'il le veut, le bonheur eſt à lui. Mortel, connois-tu la vertu ? C'eſt elle qui te le donne dans le préſent & qui te l'aſſure dans l'avenir. Voilà ton vrai tréſor : il eſt indépendant des accidens. Tu peux l'augmenter à ta volonté. Sa poſſeſſion eſt sûre : ſçais-tu ce que tu peux acheter avec lui ? . . . Dieu.

Riche de tant de biens, qu'as-tu encore beſoin d'or ? L'or ne fait que nous affamer & multiplier nos beſoins. Malheureux, pourquoi te fatiguer à amaſſer pour les autres ? Dès que ce pouls ſi foible, qui ne bat ſi long-tems que par miracle, s'arrêtera, ces richeſſes entaſſées dont tu vis eſclave, livrées alors au pillage,

ſe diſperſeront de * mille côtés : elles voleront dans des mains étrangères ; dans celles de tes ennemis ; & leurs nouveaux maîtres inſulteront à l'inſenſé qui s'eſt tourmenté pour les enrichir.

N'eſpères point trouver la paix dans l'opulence. Plus on eſt riche, plus le deſir s'irrite & croît avec les moyens de s'enrichir davantage. Quel eſt le mortel qui ſçait s'arrêter quand la paſſion le pouſſe ? L'avarice, comme un exacteur cruel, nous preſcrit ſans ceſſe une nouvelle tâche, les travaux ſe ſuccèdent ſans fin ; & le terme où l'on comptoit ſe repoſer, s'éloigne à meſure qu'on croit en approcher. Le pauvre du moins ne ſouffre que de ſes beſoins. Le riche eſt doublement malheureux. Il ſouffre à la fois & de ſes beſoins qui ſe multiplient, & de ſes deſirs qui s'é-

* Comme la mitraille au ſortir du canon.

tendent au milieu de l'abondance.

L'exceſſive opulence eſt un fardeau pénible. Elle étouffe ou embarraſſe le bonheur. Le contentement ne ſe trouve que dans la médiocrité. Le néceſſaire eſt le terme de nos vrais plaiſirs. L'homme ne jouit plus dès qu'il l'a paſſé; la fortune multiplie en vain ſes dons; nos ſens ſont remplis & ne reçoivent plus rien. Plus d'abondance fait ſur nous l'effet des eaux retenues dans un réſervoir & dont on lève ſubitement les barrières: elle donne pour quelques inſtans plus d'impétuoſité à nos mouvemens, à nos ſentimens. Mais cette force paſſagère eſt bientôt épuiſée. Nous ne pouvons nous élever au-deſſus des forces de la nature, ni paſſer les bornes de nos facultés; & nous rentrons, malgré nous, dans le cercle des ſenſations communes à tous les hommes. Voyez l'abeille: elle ne peut exprimer des fleurs plus de ſuc que

n'en peut porter sa foiblesse : il n'est plus de douceurs pour l'homme dans les objets, quand la mesure de ses sens est comblée. Aussi est-il toujours puni de son insatiable avidité : il ne trouve plus que la peine dans les sources du plaisir. La joie poussée trop loin rencontre la douleur, & les sentimens trop exaltés deviennent mortels. La santé du corps, la vigueur de l'ame, des jouissances modérées que la vertu avoue, une joie douce & pure comme un beau soir d'été, voilà tous les biens que notre état présent puisse comporter. La coupe du bonheur est pleine dans les mains du mortel qui les posséde : tout ce qu'il voudroit y ajouter n'y entre plus : c'est un vain superflu qui se répand & demeure perdu pour lui.

Vainement le riche fastueux veut en imposer au sage & grossir à ses yeux le volume de sa félicité. Le sage est dans son secret & n'est point dupe

des mensonges de l'orgueil. Beaucoup de science découvre à l'homme sa vaste ignorance : beaucoup de richesses apprennent au riche combien le cercle de ses plaisirs est étroit. Elles ne sont dans ses mains que des hochets inutiles qui perpétuent son enfance & l'amusent jusqu'au tombeau. Il est difficile d'être pauvre, quand on se renferme dans les bornes de la nature : on l'est toujours, quand on se laisse égarer au-delà par les fantaisies de l'imagination. On se donne alors un créancier terrible dans la fortune : l'homme qu'elle enrichit devient son débiteur : il tremble sans cesse qu'elle ne vienne exercer sur lui son redoutable pouvoir. Chercher le bonheur dans l'opulence, c'est imiter dans sa folle erreur cet animal adroit qui nous imite dans nos actions. Il prend pour l'objet l'image qui se peint sur la glace qui le répète : surpris, il la fixe d'un œil avide. Il veut la toucher.

cher. Il ſe tourmente autour pour la ſaiſir. Il ne peut concevoir pourquoi cette ombre qu'il pourſuit eſt impalpable & le fuit ſans ceſſe.

L'ame eſt le ſeul tréſor de l'homme. La poſſeſſion d'un monde n'y peut rien ajouter : la deſtruction de l'univers n'en peut rien retrancher. Le ſage qui ſuit ſa raiſon rit de la fortune & de la mort. * Il ſçait qu'il continuera ſa courſe glorieuſe, quand la nature aura terminé la ſienne. Qu'eſt-ce que le titre de Roi devant la Majeſté de l'homme ?

Des ſiécles innombrables qui paſſent ſans emporter un ſeul inſtant de notre durée ! Un matin qui n'aura jamais de ſoir ! Une carrière ſans terme où l'eſpace parcouru n'accourcit point l'eſpace qui reſte à parcourir ! Un avenir inépuiſable ! Ne ſont-ce

* Il eſt trop heureux pour s'attriſter des funérailles de l'univers.

pas là les privilèges d'un Dieu ? Rois, c'est le privilège du dernier de vos sujets : mettez donc votre orgueil à reconnoître leur égalité. Ils sont immortels comme vous ! Ils sont vos frères. Quels droits à votre amour ! Si vous êtes vraiment grands, vous ne verrez autour de vous que des égaux.

NOTES.

(*a*) L'ame se vante d'être une portion du feu céleste : elle doit donc, comme le feu, tendre vers les Cieux, & ne pas s'attacher à des biens qui peuvent nous échapper, & que nous quittons à la mort. Elle doit mettre toute son ardeur, tout son art, à voler vers l'Etre qui lui a donné des aîles pour l'élever jusqu'à lui. L'aveugle ambition se méprend dans sa route ; lorsqu'elle plonge vers la terre, & que trompée par la vaine image du bonheur & de la gloire, elle croit en saisir la réalité qui ne se trouve que dans les Cieux. Voilà pourtant ce que le monde appelle la sagesse. Il renverse la nature des choses, & mettant l'erreur à la place de la vérité, il forme une sagesse d'une nouvelle espèce, dont l'apparence en impose, & qui est même accréditée par des gens qui ont la réputation d'être sages. Ne l'être que dans

une partie, c'est être fou par rapport au tout; d'après cette règle nous pouvons conclure que le plus sage est insensé; que le plus riche est pauvre; que celui qui se croit le plus ambitieux, est sans ambition: & que l'homme peut être bas & vil, quoiqu'élevé sur un trône.

(*b*) L'ambition & la volupté peuvent-elles donner à l'homme un véritable bonheur. Il n'est point de vrai plaisir que dans la pureté, de vraie paix que dans l'humilité du cœur. Faisons de l'ambition & du plaisir le sujet de notre entretien : le Portique & l'Académie en ont fait celui de leurs leçons. On en a beaucoup parlé dans les siécles qui ont suivi ceux de la Grèce : mais la matière n'est pas épuisée; & elle est importante à traiter. Elle intéresse tout le genre humain. Car où est l'homme, où est le saint qui soit totalement exempt de ces deux passions? Sont-ce là, Lorenzo, tes derniers argumens? Ils vont se tourner contre toi. Nous verra-t-on toujours poursuivre jusqu'à la mort de vains phantômes à travers la fange & les précipices? Affronter les dangers de la terre & de l'onde pour un vil salaire, & renoncer pour les gains sordides de l'avarice, à l'espérance des Cieux, à la dignité de l'homme? Le tems peut-il nous dérober la vue de l'éternité? Un grain de sable du rivage cache-t-il la vaste étendue de l'Océan, une motte de terre le globe immense du soleil? La gloire & les richesses auront-elles le pouvoir de nous aveugler à cet excès? Que diras-tu, Lorenzo, si je te prouve que ce sont elles qui sont aveugles? Serois-tu étonné de mon assertion? Hé bien, que ton étonnement continue. Ces deux passions, comme deux furies, tourmentent le genre humain : elles sont sur-tout en possession de ton cœur, qu'elles détournent de la vue des Cieux. Tu ne connois ni l'une ni l'autre : apprends de moi leur nature; & remarque bien que

cette digreſſion quelque étrangère qu'elle paroiſſe à mon ſujet, y tient eſſentiellement.

(c) Tu ne connois pas l'ambition : tu n'en vois que les dehors qui te charment : ſi tu voyois ce qu'elle eſt en effet, tu frémirois d'horreur à ſa vue, comme H ** à la vue de ſon nègre.

Le panache dont la fortune a décoré ta tête a beau flotter au-deſſus des autres & te diſtinguer de la foule, ce n'eſt pas dans cette diſtinction que conſiſte la véritable gloire.

(d) Un rang élevé eſt un mendiant orgueilleux, qui fait le fier en demandant l'aumône.

(e) La vertu ſeule peut élever des monumens éternels. Ils dureront encore après que les pyramides d'Egypte ſe ſeront écroulées. -- Quel eſt le fondement de ces vérités ? C'eſt l'immortalité de l'ame.

(f) Quand l'ame reconnoiſſant ſa nobleſſe, ſe dégage de la fange de la nature animale pour s'élever à cette hauteur ſublime, c'eſt alors que la poſtérité d'Adam ſe ſépare des ſages & des héros qui paiſſent dans nos bois & dans nos plaines, & qu'elle reprend le rang qui convient à l'homme. Voilà quel doit être l'objet de notre ambition : voilà la paſſion qui doit nous enflammer.

(g) La nature des anges eſt moins ſupérieure, peut-être, que l'homme ne le penſe. Pourquoi celui qui peut tomber, ſeroit-il plus grand que celui qui peut ſe relever de ſa chûte. L'homme tient le ſecond rang après l'ange, & n'eſt pas loin de lui.

(h) Après avoir convaincu l'ambition d'erreur, je vais te prouver que tu n'es pas plus ſage dans ta paſſion pour la richeſſe. Je veux réformer le tableau de tes revenus ; & t'en préſenter un nouvel état plus conforme à la vérité.

QUINZIEME NUIT,

LE MONDE.

Quel est donc le prix qui nous fait courir dans la carrière du monde, étourdis du bruit, suffoqués de poussière, excédés de fatigues ; sans songer à la frêle épaisseur qui sépare du tombeau le théâtre de la vie ? Je vois l'orgueilleux errer çà & là & mendier des regards : le voluptueux s'épuiser à la poursuite du plaisir : d'autres fous plus tristes affamés d'or ou de pouvoir : tous épris de bagatelles diverses, mais également vaines, tous entraînés dans le tourbillon de la frivolité, comme ces atômes légers qu'un courant d'air agite au milieu de nos plaines. Bientôt la bril-

lante illusion s'évanouira, la sombre nuit du désespoir succédera, & l'homme s'abîmera. Que les mortels & les objets de leurs desirs sont fragiles & passagers! Ce monde n'est qu'un pays d'apparitions, les hommes que de vains fantômes qui courent après des ombres plus vaines encore. L'homme gaîment frivole, & l'homme sérieusement occupé de pénibles chimères, sont également fous. Ils vont tous deux, l'un au travers de tristes déserts, l'autre par un sentier de fleurs, l'un d'un pas grave & superbe, l'autre en dansant, tomber dans l'abîme.

Lorenzo, puisque l'Eternel s'approche & que les vanités du monde vont disparoître, comme les bulles d'air errantes sur l'écume des flots; que servent les hauts titres, l'éclat de la naissance & toutes ces grandeurs qui nous laissent dans la bassesse? C'est sur des épines que tu

cherches le repos. Ton ame, enivrée de chimères, après la fatigue des peines réelles dont elle s'est tourmentée ; s'assoupit & rêve le bonheur.

Je veux rompre le charme qui t'attache au monde. Mon sujet est commun : mes chants ne le seront point ; si la céleste Uranie que j'invoque daigne répondre à mes vœux. Dans quel trouble tu t'éveilleras de ta léthargie pour soupirer après des biens plus réels ! Je te forcerai à mépriser l'objet de tes desirs. Mes vers austères ne seront pas goûtés des hommes corrompus. Mais la vérité doit-elle se taire, parce que la folie fronce le sourcil ?

Ouvrons l'histoire du monde : que trouvons-nous que les jeux bisarres de la fortune, les besoins impérieux de la nature, la perfidie des femmes ; la vengeance & l'inhumanité dans l'homme ? La trompette de la renommée ne rend presque jamais que des

accens lugubres qui annoncent le malheur. Sans cesse elle est occupée à faire au monde attentif l'histoire des infortunes de l'homme. Il est le sujet inépuisable de ses tristes récits, répétés chaque jour depuis la naissance de l'univers. Il semble que le tems se délasse de sa course éternelle, à conter d'âge en âge nos misères & nos calamités. Chaque jour, en filant nos heures sur la roue de la fortune, voit des accidens imprévus trancher en un moment le fil de la plus belle vie. Chaque heure conte son aventure tragique mêlée de quelques épisodes ridicules, & le tems court en remplissant ses annales des malheurs de l'espèce humaine.

O toi, qui laisses pleuvoir sur nous ce déluge de maux pour nous forcer à répandre des larmes vertueuses; qu'est-ce que ce monde? Un amas flottant de nuages & de vapeurs légères qu'un rayon de ta

lumière éleva du néant dans l'air & qu'un moment aura bientôt dissipé. Les jours de la terre sont comptés. Moins passagère que les enfans qu'elle nourrit, elle est mortelle comme eux, & son dernier jour approche: cependant les hommes folâtrent sur sa surface, comme si eux & elle étoient solides & éternels: & toi, Etre éternel, tu n'es qu'un rêve pour eux!

Qu'est-elle, cette terre, qu'un séjour d'êtres imaginaires & sans réalité, un champ dont les fleurs promettent des fruits sans jamais en produire; ou plutôt un désert sauvage où regnent l'horreur & l'incertitude, où les épines pressées ensanglantent à chaque pas le pied du triste voyageur?

Qu'est-elle, qu'un Océan orageux, couvert de hardis aventuriers? Tous leurs trésors sont sur les eaux. Si la fortune souffle & que la tempête

s'élève, ils n'ont point de ſeconde eſpérance. On les voit voguer ſur mille vaiſſeaux, dont les pavillons de couleurs différentes flottent dans les airs. Tous ſont également inquiets, agités de craintes & d'eſpérances ſous le ciel le plus calme : tous cinglent à pleines voiles vers le bonheur. Très-peu ſe ſont munis de la ſcience pour bouſſole, & ont pris la vertu pour aſtre de leur voyage. Tous ſe lamentent plus ou moins ſur les caprices du ſort ; tantôt ſuſpendus ſur le ſommet des vagues, tantôt enfoncés dans les abîmes & jettés loin de leur route ; ſe preſſant, ſe choquant les uns les autres au gré des mouvemens contraires de leurs paſſions oppoſées, & ſouffrant encore plus de maux de leur folie que de la deſtinée.....

...Océan ! dont les flots mugiſſans enferment ma patrie, ſéjour tumultueux des naufrages, gouffre tou-

jours ouvert pour engloutir l'espèce humaine ; vaste tombeau où la mort regne environnée de toutes ses horreurs *; comme un miroir fidèle, tu me réfléchis tous les traits du triste tableau du monde & de la vie.

Dans le printems de l'âge, lorsque la santé brille sur les visages animés, lorsque la force circule & que la joie pétille dans nos veines ; novices encore & sans expérience de la vie, séduits par l'espérance, emportés par la fougue des desirs, nous coupons gaîment le câble & nous voilà lancés dans le monde. Dans nos rêves insensés, toutes les étoiles & tous les vents sont nos amis. Chacun s'embarque plein de confiance & se promet le succès que son jeune cœur desire. Mais où est celui qui peut sonder le fond de sa destinée ? De cette

* Quoique fêté dernièrement sur les Côtes d'Albion, pour les succès de l'Amiral Balchen.

foule téméraire, le plus grand nombre, victimes de leur manœuvre imprudente, sans ressources & sans art, courent à leur perte & donnent sur l'écueil. Quelques-uns gouvernoient avec assez d'adresse, lorsqu'un grain vient soudain fondre sur eux, & les laisse égarés sans espoir. Ceux qui ont reçu une ame intrépide, à force de lutter contre les vents & les flots, regagnent encore leur route. Tant d'efforts & de courage ont mérité le port: déjà il se découvre à leurs yeux. Mais au moment même où dans leur joie ils s'écrient ensemble: « le port » est gagné! » le port est perdu. En vain ils frappent l'onde à coups pressés. Le bras de la destinée qui les entraîne dans l'abîme est plus fort que leurs rames & les submerge. Combien sont abîmés au milieu même du calme? Les vagues s'ouvrent..., ils s'enfoncent..., les vagues se referment sur eux & leurs

noms. Le lendemain ignore s'ils sont jamais nés. Eh, que sert-il aux autres de laisser après eux une courte renommée? Elle brille & surnage un moment, comme le pavillon du vaisseau submergé flotte encore sur l'onde, puis disparoît. Pour un César dont on se souvient, mille autres sont oubliés. Ainsi périt en mille manières différentes cette foule de jeunes téméraires. Combien en reste-t-il qui, nés sous une étoile favorable, élus chéris de la destinée, entrent à pleines voiles dans le port desiré, rapportant tous leurs vœux satisfaits: s'il en est, ceux-là ne tarderont pas à se plaindre. Ils sont hommes; & l'homme est-il jamais en sûreté? S'ils ont échappé au malheur, peuvent-ils de même échapper à la nature? le tems mine sourdement leurs forces. Les années battent sans relâche le fragile édifice de leur vie. S'ils ont évité mille dangers, la mort est un

écueil inévitable : il faut périr dans un dernier naufrage. Tous ces succès dont ils étoient si fiers ne servent qu'à rendre la nécessité de mourir plus amère. Qu'il est cruel de quitter le monde, lorsqu'il commençoit à nous appartenir, d'abandonner cette fortune qui a coûté tant de travaux & de peines au moment où l'on s'apprêtoit à jouir, & d'être emporté de ce palais qu'on avoit vu s'élever sous ses yeux, & dont on avoit fait une demeure délicieuse ! Celui-là seul élève un édifice durable, qui établit sa demeure au-dessus des étoiles.

Tirons un voile sur les maux de la vie, & supposons que la fortune soit à nos ordres : Ceux qu'on nomme les riches, les grands, les augustes, que sont-ils en effet ? Le mortel le plus heureux sert le plus à me convaincre de la misère humaine. On les voit sourire aujourd'hui. Revenez demain ; vous les verrez plus

malheureux que le dernier de leurs esclaves. Dans le jour de la néceſſité, leur bonheur perfide ſe démaſque avec leurs faux amis & leur enfonce un trait dans le cœur. Que d'indigence dans la richeſſe ! Que d'impuiſſance dans le pouvoir ! Tous ces titres d'orgueil cachent des peines cruelles. La vertu ſeule eſt l'ancre qu'on peut oppoſer à la tempête. Elle ſeule trouve ſes reſſources dans la fureur même des vagues écumantes : elle entre dans le tombeau comme dans un port favorable.

Lorenzo, je viens de raſſembler dans un grouppe confus toutes les misères de l'humanité. Si je te les offrois dans des tableaux ſéparés & ſous des points de vûe plus diſtincts, le ſpectacle n'en ſeroit que plus affligeant. Tu pouſſeras des ſoupirs encore plus profonds en ſuivant l'homme dans les différens âges de la vie. C'eſt ſur ton fils que je vais

arrêter tes regards. C'eſt le plus digne fils qui pût être accordé au meilleur des pères, à la plus vertueuſe des mères. Que ſon ſort te ſerve de leçon. Quoique le cœur de l'homme ſoit formé de roche, le cœur d'un père eſt tendre. La triſte vérité, vue ſous des rapports qui intéreſſent le fils, doit faire ſur l'ame du père une impreſſion plus vive; & ta ſenſibilité peut te devenir utile.

N'aguère, Florello n'étoit qu'un être foible qui venoit d'aborder du néant à la vie: aujourd'hui, c'eſt un enfant imprudent. Tes ſoins paternels ont ſuccédé aux douleurs de ta chère Clariſſe. Ces tendres ſoins de ton amour ſont pourtant ſévères comme ceux de la haine. Combien de fois dans le jour tu contriſtes d'un regard menaçant ce fils chéri qui fait ta joie. Des rigueurs néceſſaires

répriment

réprimeat ſes deſirs enfantins. Ainſi l'on environne d'épines piquantes la jeune tige qu'on veut élever en ſûreté. Sa raiſon ne peut encore marcher ſeule ; elle a beſoin d'un guide ſévère qui conduiſe & aſſure ſes pas. Son jeune cœur connoît déjà les allarmes & l'effroi. Plus d'une fois dans la journée les tendres roſes de ſes joues pâliſſent : une roſée de larmes brille dans ſes yeux timides. Hélas! que lui ſert ſon innocence? La tâche preſcrite aſſervit ſes facultés naiſſantes. Il apprend à pleurer avant d'avoir pu faire des fautes. Il eſt malheureux avant d'être coupable! Il eſt innocent & il eſt triſte ! Quelle cruauté ! L'indulgence ſeroit encore plus cruelle. Telle eſt notre condition. Il nous faut acheter par des maux préſens & par des années de peines l'eſpérance incertaine d'un bonheur à venir. Eſt-il beſoin d'être père pour gémir de cette triſte néceſſité?

Florello, ce n'est plus un enfant : c'est un jeune homme que tes soins ont formé à la vertu. Délivré du maître, fier d'être libre & de disposer de lui-même, il franchit la barrière qui le retenoit & s'élance dans le monde. Il l'a conquis enfin ce monde si vanté, après dix ans de travaux, & tous ses plaisirs lui appartiennent. Hélas, il trouve en lui un maître plus dur que celui qu'il a quitté. Il désapprend péniblement toutes les leçons que lui donnèrent la nature & son cœur : il oublie tous les sentimens que lui avoient inspiré les livres utiles, ces défenseurs éloquens de la vertu. Hélas ! il sentira bientôt que le joug de la vertu est encore plus doux & plus léger que celui du vice.

Quels hommes se chargent d'introduire Florello dans la société ? Ce sont les gens du monde, foule rampante & attachée à la terre. Le modeste étranger est accueilli dans ces cercles brillans dont l'éclat depuis long-

tems éblouiſſoit de loin ſes yeux novices. Il eſt fêté, il eſt preſſé dans leurs bras avec l'air de la bienveillance la plus affectueuſe. Mais il reconnoîtra bientôt ces traîtres, qui trop vils pour croire à l'amitié en relèguent les ſentimens & les devoirs dans les fables de l'antique Chevalerie; ces hommes qui regardent *la* ſenſibilité comme une foibleſſe, & font honneur à *leur* raiſon de l'avoir étouffée. *Ils* rougiroient d'être crus ſincères; ils ſe font gloire d'affecter le peu de vices qui leur manquent encore. Ils aiment mieux le menſonge que la vérité, lors même qu'elle ne leur coûteroit que la préférence; on diroit qu'ils trouvent dans le vice la ſatisfaction intérieure de la vertu.

Ah Lorenzo, peux-tu ſupporter ce ſpectacle choquant? Peux-tu voir ſans frémir ton fils au milieu de ces fourbes exercés, blanchis dans l'im-

posture & consommés dans l'art de tromper? Un vernis brillant polit leurs cœurs durs & cache leur fausseté. Un voile impénétrable couvre la profondeur de leurs noirs desseins. Ils ne parlent que de paix en préparant la guerre. La séduction des paroles habite sur leurs lèvres : ils n'ont pas un sentiment dans le cœur. Depuis le tems qu'ils circulent dans la foule, le frottement & le choc continuel a enlevé toute leur sensibilité. Les entends-tu se dire les amis éternels de Florello? Les imposteurs!... Oui.. Ils seront ses amis, tant qu'ils auront intérêt de l'être : mais secrétement jaloux de tout bonheur qu'ils ne partagent pas, dès qu'ils gagneront à lui nuire, ils deviendront ses ennemis implacables. * Je plains ton fils

* Ils sont aussi prudens que Lucifer, à peu près aussi bons que lui, & il n'y a que Lucifer qui pût gagner avec eux.

entraîné par la destinée commune. Je vois le jeune Florello, aimable dans son commerce, la vérité & la pensée sur les lèvres, avec un sourire vrai, prodiguer autour de lui sa tendresse aussi facilement que son or, se montrer noblement jaloux de mériter l'estime publique, épancher sans réserve son ame ingénue dans les douces confidences de l'amitié : ô douleur ! je le vois courir le cœur nud au milieu de ces méchans, & recevoir de tous un trait.

Que sa naïve franchise lui coûtera de soupirs, jusqu'à ce que l'expérience, fille tardive du tems & des chagrins, & la défiance sa compagne au visage pâle, à la démarche incertaine, lui mettent entre les mains un fil qui le guide au travers des détours tortueux du monde & du sombre labyrinthe des cœurs ! Heureux encore si cette science ne lui coûte pas sa vertu. Pour s'instruire dans

l'art de se garantir de la corruption publique, il faut s'en approcher, & l'on risque souvent d'être atteint de sa contagion. Il n'est qu'un moyen de s'en préserver, c'est de se munir d'une ame ferme & de faire une garde sévère. Ainsi par une malheureuse nécessité, l'ame du jeune homme perd peu à peu sa valeur originelle, & reçoit un alliage impur qui en rabaisse le titre. Il faut qu'elle se corrompe & s'avilisse pour se trouver au niveau de la société, & pour être de mise dans le commerce de la vie. Ce n'est qu'à ce prix honteux qu'elle acquiert un crédit sûr dans le monde, où des titres pompeux honorent l'infamie, où les outrages faits à la nature sont décorés du nom de savoir-vivre, où un génie plus élevé ne sert qu'à produire des crimes plus hardis; on y voit souvent des talens célestes s'unir à des ames infernales; & c'est le dernier ex-

cès de la corruption générale.

Machiavel n'avoit pas besoin de tant se tourmenter pour enseigner une politique artificieuse & corrompue. Les hommes, méchans sans maître, ont pratiqué sa morale long-tems avant qu'il eût écrit. Le livre du monde vous présente à chaque page un titre de vertu ; mais vous n'y voyez que des titres & le reste est en blanc. Dans la société, vous ne voyez que des visages : les ames sont anéanties ou invisibles. L'insensé qui montre son cœur l'expose à la risée : on ne remarque que ses défauts, & son imprudence est payée du mépris. J'ai connu un homme qui se repaissoit d'un sourire : mais un noir poison écumoit dans ses veines. Tant qu'il vécut, il caressa tous les fous qu'il trouvoit sur son passage : en mourant il maudit l'ami qui l'avoit fait vivre.

* Lorenzo, tu es presque un saint en comparaison de ces méchans.

C'eſt un ſpectacle curieux pour un Anglois, qui voyage dans les cours étrangères, de contempler deux courtiſans jaloux de conſtruire en un tour de main l'édifice de leur fortune; de les voir faire jouer leurs viſages l'un devant l'autre, emmieller leur haine de douces paroles dans l'eſpoir de ſe ſurprendre mutuellement leurs ſecrets, s'applaudiſſant tous deux de ſe tromper, finiſſant tous deux par être dupes & quelquefois.... ô juſtice!... victimes l'un de l'autre. Que la honte ſoit le prix de leur art funeſte: mais des hommes de mérite, aſſis pour gouverner le genre humain s'abaiſſeront-ils aux vils moyens qui deshonorent ces ames baſſes? Se priveront-ils de la reconnoiſſance des amis qu'ils obligent? Car comment oſer ſentir la reconnoiſſance, quand le cœur du bienfaiteur est inviſible?

Cacher ſon cœur avec tant de précaution, c'eſt le déceler. Je te félicite

homme sincère, qui frémis d'un mensonge & dont la vérité tient toujours l'ame en respect devant elle. Ta simplicité, que le monde appelle foiblesse, fait ta gloire. Il est grand, il est digne de l'homme de dédaigner le déguisement. Cette franchise annonce l'élévation & la force de l'ame. On dira, la dissimulation est nécessaire dans la société : je demanderai si elle est honnête. *Mais* veut-on échapper à cette prétendue nécessité ? Il est un moyen sûr : c'est d'être bien persuadé que tout emploi qui demande un lâche ne peut jamais être vraiment nécessaire. Ainsi pensa P. lorsqu'il voyoit dans ces derniers tems l'État gouverné par des fourbes. Hé, qui pensa jamais mieux que lui ? Qu'il est rare de marcher comme lui dans les routes corrompues du monde sans souiller son ame !

On répondra, que le commerce du monde tout méprisable qu'il

eſt peut ennoblir l'ame : que les effets qu'il produit ſur elle ne ſont jamais indifférens : qu'il eſt vrai qu'il peut éteindre dans nos cœurs la flamme ſacrée de la vertu : mais qu'il peut auſſi allumer davantage notre indignation contre le vice : en un mot que le monde bien vu, bien connu, peut former l'homme. C'eſt trop riſquer que de s'expoſer à cette alternative. Le ſage n'eſt pas un dieu ſur la terre : la vertu a ſes foibleſſes, ſes combats, & des ennemis acharnés à la perſécuter. Ses amis, il eſt vrai, ſont de tous les hommes ceux qui ſe plaignent le moins & le plus tard. Mais ſi les amis de la vertu gémiſſent, les méchans peuvent-ils eſpérer de ſourire ? Si la ſageſſe a ſes miſères à déplorer, comment la folie peut-elle prétendre au bonheur ? Et puiſque c'eſt une néceſſité commune au ſage & à l'inſenſé de ſouffrir ; quel moyen de vanter ce monde & la vie, où le

plus heureux eſt celui qui ſe lamente le moins; où l'extrême patience eſt la ſuprême félicité; où le meilleur de nos amis a ſi ſouvent beſoin d'indulgence & de pardon ?

Heureux l'homme qui a le moins connu le monde; ce monde perfide que ſes amis n'ont jamais trouvé ſincère; ce monde avare qui donne ſi peu, & qui reprend ſitôt ſes dons ! Et cependant il eſt bon de le connoître pour apprendre à n'être pas ſa dupe ou ſa victime. Le connoître ſans l'aimer, voilà le point difficile; moins on l'aime, & mieux on en jouit; voilà le ſecret du ſage. Lorenzo, ne te laiſſes pas ſéduire aux accens de ſa voix. Elle a la douceur du chant des ſyrènes : mais, comme elles, cette voix chante ſur un écueil fameux par mille naufrages.

NOTE.

(*a*) Toute la nature a-t-elle donc épousé ma cause ? Ai-je séduit le Ciel & la terre pour déposer contre toi ? Si ton ame est immortelle, que reste-t-il ? Tout, tout, Lorenzo. Il la faut rendre heureuse, cette ame immortelle. Des immortels malheureux ! Quelle pensée est plus propre à nous allarmer ? Et cependant Lorenzo est toujours attaché à ce monde. C'est-là qu'il enferme tous ses trésors. C'est de lui qu'il tire les titres dont il se glorifie. Il aime qu'on le nomme un homme du monde. Comment peux-tu t'enorgueillir de cette vile épithete ? C'étoit un nom de reproche dans les siécles anciens. Dans ces tems où les hommes n'étoient point déchus de cette qualité, où ils ne rougissoient pas des Cieux, le nom de chrétien enflammoit leur ambition, & faisoit leur joie. Arrosé des eaux de la fontaine de Castalie, je voudrois te rebaptiser, te donner un titre plus noble, & une ame plus pure.

Les objets funestes qui enflamment tes desirs, guideront mes pas & dicteront mes vers. Que le monde a de charmes pour toi ! Que l'ambition émeut violemment ton ame ! Combien l'impression que le plaisir fait sur elle, est encore plus vive ! Voilà les trois sources dont le poison coule dans ton cœur. Voilà le triple trait qui donne la mort à ta vertu. Ce seront les trois objets de mes chants ; je n'oublierai point & l'esprit & la sagesse du monde.

O Lorenzo, quel choix est le tien ! Tu préferes aux Cieux un monde, que le plaisir, l'ambition & la richesse se partagent entr'eux. Ces trois furies agitent

alternativement le cœur de l'homme, & le tourmentent sans relâche. Ils se le renvoyent comme un ballon, jusqu'à ce que fatigué, étourdi de ce tournoyement perpétuel, il cherche le repos, tombe en défaillance & s'affaisse dans le désespoir. Tel est le monde dont Lorenzo fait plus de cas que de cette félicité dont les anges mêmes n'ont pas été jugés dignes, qui a été promise à l'homme seul; que leur adorable souverain est venu des Cieux lui communiquer lui-même & qu'il l'a pressé d'accepter par ses préceptes, par ses miracles, par sa vie, par sa mort. Tel est le monde qu'épouse la sagesse de Lorenzo : il cherche le repos sur cet oreiller épineux dont l'effet est semblable à ces potions qui mal préparées enivrent les esprits & ne les calment pas, & remplissent l'ame de visions & de folles chimères qui l'agitent dans un sommeil plus fatigant que la veille. Je t'entens dire que c'est là un lieu commun mille fois rebattu. *Hé!* l'on ne peut trop le répéter, jusqu'à ce que les vérités qu'il contient soient bien comprises.

Le monde une fois bien connu doit nécessairement ou nous corriger & porter nos cœurs à se tourner vers le Ciel, ou nous rendre de vrais démons, même dès cette vie. Juge si ce monde dont tu es amoureux comme d'une maîtresse, mérite ton fol amour, puisque, soit que tu t'en détaches, soit que tu restes son esclave, quelque choix que tu fasses, il en naîtra toujours des maux inévitables, quoiqu'il y ait une énorme différence entre les uns & les autres. Quiconque ne portera pas ses regards au-dessus de la terre pour chercher le vrai bonheur & la véritable amitié, n'en trouvera pas même l'ombre ici-bas.

SEIZIEME NUIT,

Le Plaisir & le Suicide.

Tu dis (*a*) : « J'abandonne l'ambi-
» tion ; c'est une folie qui coûte trop
» cher : mais le plaisir au visage
» riant ? Quel censeur assez austère
» peut l'interdire aux mortels ?
» L'homme est né son esclave. Pour
» obtenir les faveurs de ce dieu,
» l'homme met à ses pieds les scep-
» tres & les couronnes, il s'expose
» à tous les maux, & brave tous les
» dangers. Le guerrier qui va com-
» battre, résolu de vaincre ou de
» mourir, ne voit que le plaisir
» sous les traits de la gloire : l'am-
» bitieux le cherche dans les hon-
» neurs. Les Rois sur le trône obéis-

» sent à ses loix. Quel mortel peût
» résister à ses charmes & se sous-
» traire à sa puissance? » . . . .

L'amour du plaisir est inséparable de l'homme : la vertu la plus héroïque ne peut que régler ce penchant, & non pas le détruire. La nature peut-elle nous crier d'une voix plus forte que la volupté est le bien suprême (b). . . . .

Hé, qui te dit de méconnoître la voix de la nature & l'empire du plaisir! Le plaisir regne dans les Cieux : c'est lui qui fait partager aux esprits la Félicité de Dieu même. Il regne aussi sur la terre. Que ne lui doit pas l'univers ? Sans lui que l'aspect de la nature seroit triste ! Comme tous les êtres resteroient engourdis & glacés dans un repos léthargique ! Il est l'ame du monde. Il porte par tout le mouvement & la chaleur : il entretient la vie dans l'univers & en repousse incessamment la mort.

Tous les êtres sensibles sont nés

ſes ſujets. Si ce n'eſt lui, c'eſt ſon fantôme qui enchaîne les hommes. Qu'il en eſt peu qui le cherchent dans la vertu ! Les plaiſirs du vice ſont nombreux & variés comme la foule des paſſions qui peuvent agiter le cœur, ſe méprendre ſur leur véritable objet ; ou paſſer leurs juſtes limites. Car ne crois pas qu'il n'y ait qu'une eſpèce de libertinage ? Il faut étendre ce nom à toutes les paſſions qui nous corrompent & que la raiſon déſavoue. Suivez le père, qui vient de quereller les amours de ſon jeune fils, vous le verrez peut-être ſe livrer à des amours plus infâmes. L'un ſéduit par les charmes de l'or, l'enlève à ſon maître légitime, & vit avec lui dans un commerce honteux. L'autre, ſe proſtitue à la ſombre vengeance. La haine, auſſi bien que l'amour, a ſon ſerrail où d'horribles voluptueux font débauche de ſang.

Le

Le plaisir est le but nécessaire du méchant & de l'homme de bien. C'est pour lui que l'affreux assassin tire son poignard : c'est à lui que le ministre du pouvoir, à la lueur de sa lampe nocturne, sacrifie son repos, son sommeil. . . & les hommes! Pour lui l'avare veille & se consume près de son trésor. L'orgueilleux Stoïcien trouvoit le plaisir dans le mépris du plaisir. La douleur même & la peine sont une route qu'on prend quelquefois pour y arriver. On trouve alors où l'on espère trouver la volupté dans ses souffrances & dans ses larmes. Pourquoi ce solitaire court-il du sein de la société s'enfoncer dans les déserts & s'irriter contre son corps? C'est encore une victime qui s'immole au plaisir. Le plaisir est le père des vertus & des crimes de la terre: il nous fait braver l'infamie & les tourmens, c'est lui que nous voulons saisir dans les bras de la mort même,

en nous y précipitant. Ce despote de l'univers est aussi mon maître : le plaisir est l'objet de mes chants mélancoliques.

Mais je sens que j'offense les oreilles délicates de nos prétendus sages; je vois leur front austère se couvrir de nuages, & me reprocher, comme une hardiesse condamnable, l'éloge dangereux du plaisir : quelle imprudence, diront-ils, d'irriter encore le penchant naturel qui entraîne vers lui tous les hommes ? Sages modernes, si la sagesse outrée peut en mériter le nom, écoutez ma paisible réponse. Les hommes en croiront toujours leurs sens : nous ne pouvons leur en imposer sur le sentiment; & quand nous le pourrions, seroit-il honnête de le faire ? Jamais la vérité ne peut avoir d'obligation au mensonge. Avouez donc de bonne foi que le miel est plein de douceur : ajoutez seulement, que sa douceur

est mortelle, quand il est mêlé avec les poisons. Ne peut-on louer que la vertu ? Est-elle l'unique bien de l'homme ? Pourquoi donc préfère-t-on la santé à la maladie ? Ce que la nature aime est nécessairement bon, sans attendre notre aveu, & toutes les fois que vous n'entendrez pas dans l'avenir une voix qui vous crie » prends-garde », le plaisir doit vous déterminer, quand il viendroit d'une autre source que de la vertu.

Le plaisir est le baume de la vie. C'est un sentiment de reconnoissance pour le Créateur. Le remercierions-nous de ses bienfaits, s'ils n'excitoient dans notre ame aucune sensation agréable ? L'être insensible est nécessairement un être ingrat. L'homme sourit au plaisir dans le berceau ; dès qu'il est né, il est épris de ses charmes, & cet amour dure autant que sa vie. La sagesse n'est point l'ennemie de ce Souverain des mortels. Elle est faite

pour l'éclairer, pour le ſervir & non pour le détrôner.

Homme, réjouis-toi éternellement, nous crie la nature. Par-tout elle offre à nos ſens tout ce qui peut les flater. C'eſt pour nous qu'elle fait éclorre toutes les richeſſes de l'univers. Elle tient un banquet, une fête continuelle, où l'homme s'enivre des ſenſations les plus délicieuſes. Sa main libérale remplit ſans ceſſe la coupe du plaiſir, & nous la préſente de la part du Créateur. Refuſer de répondre à ſa douce invitation, c'eſt une ingratitude envers l'Etre magnifique qui, pour nous faire goûter le plaiſir, a ſi bien aſſorti les deſirs, les objets & les ſens. Acceptons ſes dons, jouiſſons-en ſous ſes yeux & que le ſentiment du bonheur ſoit un hommage de notre reconnoiſſance. Souvenons-nous pourtant de boire ſobrement dans la coupe des ſens. Il eſt des jouiſſances plus parfaites & plus di-

gnes de l'homme. Cultiver sa raison, exercer les facultés de l'ame, dresser ses pensées à la vertu, entretenir pour le bien une ardeur toujours égale, c'est le sûr moyen de faire naître la joie dans son cœur & de l'y conserver.

Lorenzo, toi qui n'as jamais connu les pensées sérieuses, (*a*) si tu as le courage de rêver un instant au plaisir & de méditer sur sa nature, écoute mes vers, & tu seras étonné de te trouver un des hommes les plus sobres * & les plus austères. Qu'est-ce que le plaisir ? C'est la vertu sous un nom plus gai. Je ne lui donne pas encore un titre assez noble. La vertu est la tige ; le plaisir est la fleur qu'elle produit, & les ennemis de l'honnête Epicure ne furent que des calomniateurs insensés.

---

* Ne vas pas le dire à Calliste. Elle te croiroit mort & se moqueroit de toi : ou bien elle t'enverroit à son Hermitage avec L. ***

Jamais mortel n'a trouvé par hasard le ſecret du bonheur. Ce n'eſt point par de vains deſirs qu'on peut lui donner l'Etre. Nous ne le trouverons point dans la baſſeſſe du vice ni dans les penchans d'un cœur corrompu. C'eſt un art qu'il faut apprendre. Il eſt le prix d'une étude continuelle. Dès qu'elle eſt interrompue, tout le fruit des travaux paſſés eſt perdu, & le malheur revient à la ſuite de l'ignorance. La fortune peut bien, ſans qu'on l'appelle, entaſſer ſur nos têtes les honneurs & les titres : les richeſſes peuvent s'offrir d'elles-mêmes : mais pour la ſageſſe, il faut aller au-devant d'elle. Ne nous rebutons point de cette différence. Si ſa recherche eſt néceſſaire, ſa conquête eſt ſûre pour le mortel qui a du courage : elle ne reſſemble point aux autres biens de la terre qui fuyent ſouvent celui qui les pourſuit; jamais elle ne ſe laiſſe chercher en vain.

La ſageſſe eſt la mère du vrai plaiſir.*
Le cœur de l'homme juſte eſt ſon trône:
c'eſt là qu'il regne avec une majeſtueu-
ſe douceur ſur toutes les facultés de l'a-
me. Les vertus l'environnent, com-
poſent ſa cour & veillent à ſa dé-
fenſe. Ces vertus, dont les noms al-
larment notre foibleſſe, ne ſont pour-
tant que les amies de l'homme. Elles
ne veulent que ſon bonheur : elles
ſont la ſource & le gage de ſes plai-
ſirs. Que nous commandent-elles,
que ce que nous voulons nous-mê-
mes ? Elles nous preſſent d'être heu-
reux en méritant de l'être. Doux plai-
ſir, aimable & puiſſant légiſlateur, ſi
les hommes étoient raiſonnables, s'ils
t'aimoient d'un amour éclairé, ta
volonté ne feroit que ſuivre leur
choix, tes ordres ne ſeroient que
leurs deſirs. Le bonheur eſt d'obéir

* La diſcipline eſt ſa nourrice, la patience eſt le maître qui l'inſtruit, la perſévérance le couronne.

à tes loix. Le malheur eſt la peine attachée à leur tranſgreſſion.

Nous voulons follement traverſer les ſages deſſeins que le Créateur t'a chargé d'accomplir ſur la terre. Tu n'es pas deſcendu des Cieux pour abrutir l'homme, mais pour l'ennoblir & l'élever vers ſon auteur. Divinité bienfaiſante, tu es venu parmi nous pour aider la raiſon & joindre à ſa force le pouvoir de tes charmes. Tu commences par ſecourir la vertu, & la vertu reconnoiſſante aſſure, éterniſe ton empire. La vie, la ſociété, la religion ne ſubſiſtent que par toi : Cette faveur exquiſe dont les alimens flattent nos ſens nous intéreſſe à la conſervation de nos corps ; cette douceur que nous goûtons dans la louange nous fait chercher à plaire & tient les hommes unis enſemble ; cette félicité, que l'homme juſte attend dans une ſeconde vie, lui fait dans cette vie mortelle un plaiſir

du devoir d'adorer son bienfaiteur *!

(c) Coule donc à jamais dans nos ames, ô plaisir, source sacrée, qui arroses & fertilises tous les germes du bonheur. Mais c'est la vertu seule qui peut ouvrir cette source & perpétuer son cours : le crime la tarit. L'erreur ou l'excès changent le plaisir en vice, & nous précipite sur la peine. Un sobre repas entretient la vie, la santé, la raison & la joie; l'intempérance porte le trouble dans notre entendement, enfante les chagrins & les douleurs, & nous livre à la mort **. Que puis-je souhaiter à mon ennemi de plus funeste, que de le voir faire excès de plaisir & s'en remplir sans

* Le plaisir sert utilement Dieu, l'espèce humaine, & chacun de ses individus; & pour les mieux servir il a passé les bornes de la sphère de l'homme.

** Ces deux effets contraires sont deux leçons dont l'une nous apprend que le Ciel nous aime, & l'autre, que le Ciel est juste.

regle & ſans meſure ? Si tu épuiſes la volupté juſqu'à la lie, tu rencontreras la peine au fond du vaſe. Mais ſi tu n'offenſes ni le Ciel, ni les hommes, ni toi, bois alors le plaiſir ſans réſerve ; plus l'ivreſſe te gagnera, plus tu t'approcheras de Dieu. Dieu n'eſt Dieu que parce qu'il goûte un plaiſir que le repentir ne ſuit jamais.

N'eſpère point trouver cette qualité dans les plaiſirs du vice : la peine en eſt le fruit néceſſaire. Elle eſt inévitable pour le méchant. L'homme peut-il déranger le plan de l'Eternel & éluder le Tout-puiſſant ? Quelle folie de prétendre inventer un bonheur contraire aux deſſeins de celui qui a formé l'homme & l'univers ! Les proportions & les loix d'où doivent naître la diſſonance ou l'harmonie des ſons, ne ſont-elles pas invariablement réglées par l'ouvrier qui a fait l'inſtrument ? La main qui en

tire les ſons eſt forcée de s'aſſujettir à cet ordre qu'elle ne peut changer. Nous ne pouvons de même trouver le plaiſir dans les objets qui nous environnent qu'en ſuivant les loix d'où le Créateur l'a fait dépendre. Le Ciel a attaché la vie à l'union du corps & de l'ame, & le plaiſir à l'union de l'ame & de la vertu. Sans elle, il eſt donc auſſi impoſſible d'être heureux, qu'il l'eſt de vivre ſans reſpirer. La fortune ne peut ni donner le bonheur au méchant, ni l'ôter à l'homme de bien. Sois vertueux, (*d*) & laiſſe au Ciel à répondre du reſte.

Vous, qui cherchez le bruit & la diſſipation, qui vous vantez de goûter la joie; vous que le monde appelle des hommes de plaiſir, vous êtes des hommes de peine. Pourquoi votre imagination vous tranſporte-t-elle toujours dans l'avenir ? C'eſt que vous êtes toujours mécontens du préſent. Pourſuivis par un dé-

goût invincible de vous-mêmes, vous divulguez à chaque inſtant le ſecret de votre misère. Le repos eſt pour vous un tourment inſupportable. L'ennui vous force à vous agiter; vous berçez votre ame dans le mouvement pour aſſoupir le ſentiment de vos maux intérieurs: vaine reſſource qui les décèle & ne les guérit pas (*e*).

Si les hommes étoient heureux, on ne les verroit point troubler le ſilence des nuits par tous ces divertiſſemens biſarres & tumultueux. Il n'appartient qu'à une ame étroite & légère, enflée d'amour propre, & vuide de penſées, de ſe livrer ſans retenue à ces bruyans éclats. C'eſt le cri d'un cœur malade, à qui des mouvemens convulſifs donnent pour un moment une apparence de force & de ſanté. C'eſt un chatouillement qui d'abord excite le rire & finit par la douleur (*f*). Le rire immodéré

dissipe la pensée, offense les autres, & nous fait souvent taxer nous-mêmes d'orgueil ou de folie. Quelquefois ces accès ne sont que le bruit importun d'un homme qui, rongé de chagrins, tâche de s'étourdir sur ses maux. Ne prenons point ces vaines saillies pour le signe de la véritable joie. C'est la joie du vice : un rien la fait naître, un rien la détruit : dès que ce moment de délire a passé, l'homme s'affaisse, & retombant dans une mélancolie plus noire, il ressent plus vivement la pointe de ses douleurs. Cette folle joie ressemble à ces torrens fangeux dont les eaux grossies tout-à-coup se répandent & roulent avec fracas par bonds & par flots : un moment les voit se former ; un moment les épuise, & les campagnes qu'ils menaçoient d'inonder restent couvertes du limon amassé dans leurs cours impétueux. Ce n'est pas celle-là qui bravera un revers imprévu ;

qui ouvrira gaîment la porte à l'honnête pauvreté, & s'entretiendra paisiblement avec la mort sans s'effrayer de son aspect menaçant.

Le bonheur n'est point le transport passager des sens : c'est un état de l'ame constant & permanent : il ne peut prendre de consistance dans un cœur agité. Pour que la joie soit durable, il faut que le principe en soit solide, raisonné & réfléchi. Elle n'étale point sur le front l'insolence de l'orgueil : elle donne à l'homme une physionomie satisfaite & tranquille, une sérénité douce, un air d'attendrissement que les insensés sont tentés de prendre pour les symptômes de la tristesse : c'est en un mot un visage modeste & sérieux, avec un sourire sur le cœur. Hé, comment ose-t-on montrer cette joie impudente au milieu des maux nombreux de l'espéce humaine ? Un air toujours triomphant est pour les autres une vûe choquante : c'est une

espèce d'insulte faite aux malheureux. Mais un visage abattu est un objet encore plus vil & qui mérite autant de mépris que de pitié. Pourquoi ces fronts consternés sous les yeux de l'Etre bienfaisant, qui ne nous eût pas fait naître, s'il n'eût voulu nous rendre heureux ? L'ame forte sçait garder un juste milieu, se maintenir dans un équilibre constant, s'élever insensiblement de la tristesse à la joie, & redescendre doucement & par degrés d'une joie modérée à une tristesse utile & raisonnable. Le vrai sage n'offrira jamais un visage sombre & accablé de chagrin, comme il n'épuisera point par les épanchemens d'une joie déréglée le fonds de satisfaction intérieure dont son ame est remplie : trop heureux pour être frivole & folâtre, il reste calme & serein.

Insensé, quitte tes assemblées profanes & tes bruyans concerts. Le

jeu, la musique & la danse sont de mauvais consolateurs. Je vais t'en indiquer de plus sûrs. La mélancolie vient-elle obscurcir ton front de ses nuages ; sens-tu la tristesse descendre dans ton ame ? Repose ta pensée sur une vérité importante, enchaîne une passion, fais une action généreuse, éclaire l'ignorant, ramène le sourire sur les lèvres d'un malheureux, ose être le censeur intrépide de ton ami & le bienfaiteur de ton ennemi ; ou bien sur l'aîle de l'amour élance toi vers l'auteur de la nature & saisis Dieu par la pensée. Bientôt ta mélancolie se dissipera, tes esprits ranimés reprendront leurs cours & leur vivacité : tu n'auras pas besoin d'aller puiser la joie dans un vin pétillant, ou dans la mélodie des sons, & tu te consoleras aisément de voir ta vigne flétrie, ou ta lyre brisée (*g*).

Toi qui veux rire, veux-tu rire de toi ? J'ose te donner un conseil qui

te

te ſurprendra. Vas dans ta retraite, prends la bible & lis. Là repoſe une foule de vérités qui te rendront la paix. Quand l'Eternel ne les auroit pas dictées, ces pages fécondes n'en ſeroient pas moins un des plus riches tréſors que le tems & la raiſon aient pu former : & le ſage ne ſe laſſe point de les admirer (*h*).

Tu me répondras que c'eſt aller à la joie par une route trop ſombre. Mais le premier rayon, dont le ſoleil frappe nos yeux, a-t-il jamais produit une ſenſation agréable ? Tout ce qui doit affecter nos organes d'un grand plaiſir, les bleſſe d'abord par une impreſſion douloureuſe. N'eſt-ce pas de la fatigue que le voyageur achete un ſommeil doux & tranquille ? Le Ciel nous vend tous les biens : le plaiſir n'eſt point donné gratuitement à l'homme : il n'en jouit que par droit de conquête. Le travail eſt le prix que le Créateur y a

mis * : le travail amène & prépare le moment du plaisir. Trop (*i*) d'ardeur à le hâter, le détruit : s'il est prématuré, il est nul. Il faut prendre la peine & se donner le tems d'être heureux.

Convenons donc que le plaisir est le souverain bien de l'homme : mais apprenons à distinguer le faux du véritable. Le seul qui mérite ce nom est celui qui porte le sceau de la raison, ce Chancelier sévère comme Jorke, & qui, comme lui, ne doit rien sceller qu'après un mûr examen. Le plaisir, dont la vertu est la mère, s'accroît par la jouissance, triomphe du tems, accompagne le vieillard jusqu'au terme de ses jours, & jettant vers l'avenir toute sa lumière, il dissipe devant lui les tristes

* Et la gloire sème les lauriers de la victoire sur le torrent du plaisir dont l'onde pure coule en paix & sans interruption.

ombres de la mort. L'éternité, comme le ſoleil abaiſſé encore au-deſſous de l'hémiſphère, laiſſe déjà échapper quelques rayons dont l'éclat dore ſa tombe & lui montre la première aurore d'un jour éternel. Le faux plaiſir fait haïr l'immortalité & prête des charmes hideux à l'anéantiſſement ; & s'il jette dans le préſent quelques lueurs paſſagères qui attirent l'homme, elles découvrent en même tems à ſon œil effrayé un voile de triſteſſe & d'horreur étendu ſur l'immenſe avenir.

L'ame (que l'homme ſe proſterne à ce nom vénérable), l'ame eſt née dans les Cieux. Sa deſtination étoit de conſerver ſa nobleſſe & ſa liberté originelle, ſans l'engager, ſans la vendre à vil prix ſur la terre. Elle devoit, comme un illuſtre étranger, y paſſer rapidement, toujours jalouſe de ſa dignité, conſervant l'eſprit de retour vers ſa patrie, ne goûtant

qu'avec crainte, qu'avec indifférence la coupe enchantée de la vie, & réservant toute sa soif pour s'enivrer des délices de l'immortalité.

Mais il se trouve des hommes dont le goût dépravé chérit de préférence les productions de cette terre misérable. On y voit ces hôtes venus des Cieux, errer en mendiant leur subsistance comme de vils esclaves, & aliéner *, pour un moment de plaisir, l'héritage d'une éternité. Qu'arrive-t-il ? Dès que la fortune ou les années leur retranchent cette vile pâture dont leur ame subsistoit, ou que leur goût blasé la trouve insipide, ils restent dans la disette : la raison sort de son court sommeil : le désespoir s'éveille avec elle & l'homme succombe. Qu'alors l'existence est pénible & laborieuse ! Quelques-

* Au Prince infernal qui gouverne ce bas monde.

uns veulent encore ſoutenir le rôle difficile de tromper le monde en ſe trompant eux-mêmes. Mais il en eſt peu qui ayent la patience d'attendre la fin de la pièce, & le courage de ſourire triſtement, juſqu'à ce que la toile tombe. La plûpart ſaiſis de rage tirent le rideau d'une main audacieuſe. Malgré les horreurs que le remords & la nature raſſemblent pour garder ce paſſage terrible, malgré les loix divines & humaines dont le glaive étincèle & veille à ſa défenſe, malgré l'abîme de la deſtruction qui les entoure de tous côtés, & préſente à leur chûte un gouffre inévitable, on les voit renverſer tous ces obſtacles & s'élancer furieux au-delà des barrières de la vie.

Ciel, qu'entens-je ? Quel gémiſſement épouvantable ! Que vois-je ? ... Une chevelure hériſſée, un ſein déchiré & ſanglant ... Le blaſphême eſt dans ſes yeux : la fureur du déſeſpoir

eſt empreinte & vit encore ſur ſon cadavre... Lorenzo, c'eſt ton ami! C'eſt Altamont! Ce jeune voluptueux, ſi aimable, ſi brave, a fui lâchement de ſon poſte & déſerté la vie! Tirons un voile ſur cet affreux ſpectacle! Mais pourquoi le cacher? Regarde autour de toi, Lorenzo. Vois, vois ces épées fumantes & teintes de ſang, cette phiole empoiſonnée, ces lacets funeſtes, ces viſages enflés & livides. Vois ces libertins lentement homicides d'eux-mêmes, ces ſpectres ambulans dont le corps eſt livré vivant à la corruption. Ils en traînent encore avec orgueil les ruines hideuſes, & courent noyer leur déſeſpoir dans la débauche. Que ces images ſont effroyables! Qu'elles rendent un hommage terrible à la vertu!

Levez-vous, Furies, & exterminez l'affreux ſuicide. Ce monſtre plus exécrable que vous, cet horrible &

triſte amant de la mort, à l'œil farouche, aux noires penſées, eſt venu dans ſon vol impétueux s'abattre ſur l'Angleterre. O ma patrie, qu'il deshonore, pourquoi tes mœurs ſont-elles auſſi loin de la raiſon que ton Iſle l'eſt du continent? C'eſt une lâcheté de craindre la mort : mais c'eſt une lâcheté plus grande de ne pouvoir ſupporter la vie (*k*). Lave-toi de cette tache honteuſe qui ſouille ta gloire, & ceſſe d'épouvanter l'Europe par les tragiques récits de tes fureurs. N'accuſe point ton climat d'avoir donné naiſſance à ce monſtre. Ta latitude ni l'aſpect du ſoleil n'ont point de part à tes forfaits. La raiſon n'eſt point ſujette à décliner en s'éloignant de l'équateur, & la nature n'a point fait de climats qui ſoient contraires à la vertu. Ce n'eſt pas ton ſol, c'eſt ta folie qui produit tes vices.

Oui, j'avoue que le ſuicide eſt

une eſpèce de folie : mais elle a ſa ſource dans la corruption du cœur. Ce (*l*) n'eſt que le dernier attentat d'une vie criminelle, le dernier accès du délire d'un inſenſé qui a paſſé ſes années ſans réfléchir, qui a vêcu dans l'eſclavage des ſens, & qui a couru de vice en vice & d'excès en excès. Quiconque a penſé ſérieuſement à la mort ne ſe la donne jamais. Notre devoir, notre gloire eſt de fuir toujours devant elle ſans jamais la perdre de vue.

L'homme friſſonne à l'idée de la mort. Il ne s'avance qu'en tremblant ſur le bord de ce précipice inconnu : & dès qu'il ſe penche & plonge ſes regard dans ſa profondeur, il recule épouvanté. La ſage nature connoît l'homme qu'elle a formé. Prévoyant que l'amour de ſa propre conſervation ſeroit ſouvent un lien trop foible pour le retenir dans la vie, elle a placé la terreur au bord de l'a-

bîme, comme un fantôme armé d'une épée flamboyante, qui en écarte les mortels. S'il ne tenoit l'homme de bien en respect, rien n'arrêteroit son ame impatiente de s'élancer dans l'immortalité. Ne trouvant qu'un dégoût fatigant dans les plus doux plaisirs de la vie, il déposeroit au milieu de sa route ce fardeau qui l'importune. Et le méchant, qui le forceroit à traîner ses liens jusqu'au terme marqué par la Providence? Qui pourroit l'arrêter, lorsque la sombre mélancolie du crime descend dans son ame, & que le remords le saisit & l'agite? Sans la terreur qui le repousse sans cesse vers la vie, dans ses transports de rage, il briseroit ses fers, franchiroit la barrière & s'abîmeroit dans la mort.

Lorenzo, si tu as encore l'heureuse foiblesse de craindre cet horrible désespoir, si tu ne te flattes pas

d'entrer avec inſenſibilité dans le tombeau, ſonge, dans le choix de tes plaiſirs, ſonge à conſulter ton être tout entier. Soumets (*m*) les biens de la fortune à la ſanté du corps, le corps à l'ame, & l'ame à Dieu. En ſuivant cette gradation naturelle, tu pourras élever l'édifice d'un bonheur durable : renverſer cet ordre néceſſaire, c'eſt vouloir que le ſommet d'une pyramide lui ſerve de baſe & la ſoutienne.

Le vice, ni les ſens, ni les chimères de l'imagination ne peuvent donner le bonheur qui convient à un être immortel. De vains plaiſirs qui ne durent qu'un inſtant ne ſont point faits pour remplir la capacité de ſon cœur. Cherchons dans la vertu cette joie pure qui aggrandit, qui ennoblit l'homme, qui, toujours inépuiſable, donne ſans ceſſe & promet encore davantage; qui nous aide à traverſer en paix l'eſpace de la vie, & montre

le bonheur au terme de la route; cette joie céleste, qui est affranchie de l'empire du hasard, du tems & de la mort; que la mort augmente encore, & qui croîtra toujours tant que durera la longue journée de l'éternité; cette joie calme que l'espérance accompagne, & qui ne nous éloigne de la tristesse que pour nous approcher de l'être bienfaisant dont la main libérale a mêlé tant de merveilles & de qualités divines à la poussière de l'homme. O ma chère Lucie, puissé-je te retrouver dans un séjour où ta présence même ne pourra rien ajouter à ma félicité!

NOTES.

(*a*) J'entens Lorenzo, zélé défenseur du monde, sans en recevoir aucun salaire, me répliquer avec un sourire moqueur: « J'avouerai sans difficulté que la » vertu a ses peines: en cela tes vers s'accordent par- » faitement avec la vérité: mais tu ne dis pas que » le vice a ses plaisirs, si c'est un vice que de suivre

» la nature & ses penchans. Oses-tu bien appeller
» folie le doux plaisir, si justement vanté par les
» Philosophes de l'antiquité ? Je me fais gloire de
» marcher sur les pas de ces sages fameux. Je veux,
» comme eux, suivre la nature — Suis donc la tienne.
» Ta conscience n'en est-elle pas la portion la plus
» noble ? N'est-elle pas la souveraine de l'homme ?
» Tu lui as donné la mort par le vice ; rends-lui la
» vie par la vertu. Voilà comme tu dois suivre la
» nature, & te montrer la noble image du Créateur.
» — Une bonne conscience ! A ce nom seul le mon-
» dain s'éloigne : le vers qui la nomme lui déplaît,
» & Lorenzo sourit avec mépris. Cependant une
» bonne conscience a aussi son serrail rempli de beau-
» tés ravissantes : le tems, loin de les flêtrir, multi-
» plie leurs charmes. Pour te rendre joyeux, choisis
» parmi les plus belles ».

(*b*) Lorenzo, toi qui es du conseil de la volupté, de cette reine si vantée qui te compte au nombre de ses courtisans, malgré la différence de ton sexe : toi qui es consommé dans la science du monde, qui te crois un Murray, un Démostène, & regardes en pitié ma foible éloquence, peux-tu mieux plaider que moi la cause du plaisir ? Connois-tu sa nature, son but, & sa famille ? Ecoute mes chants & tu les connoîtras.

(*c*) Coule, comme l'Euphrate couloit au travers de l'Eden. Le torrent du plaisir forme un nouvel Eden dans les lieux où il passe : mais cet Eden se perd encore par la chûte de l'homme. Qu'entens-je ici par la chûte de l'homme ? Tu le sçauras, lorsque je développerai la nature du plaisir.

(*d*) La vertu & la piété sont-elles la même chose ? Non. La piété est plus que la vertu : elle en est la source : elle est la mère de tout mérite, & de tout plaisir. Les gens du monde goûtent peu cette doctrine.

Ils rient au nom de piété. La piété est le germe de tout bien sur la terre. C'est le premier fruit de la faculté d'être raisonnable. Nous ne pouvons rien aimer d'un véritable amour, qu'en vue de Dieu. La piété est le fondement de l'humanité ; l'humanité est la source d'une partie du bonheur de l'homme : mais un bonheur encore plus grand est attaché à la piété. Croire en Dieu, c'est avoir fait un premier pas vers le bonheur : le craindre & l'adorer, c'est s'approcher encore davantage de la félicité : l'amour de Dieu y met le comble. Ces trois branches de piété sont trois sources de plaisir.

(*e*) Lorenzo, tu ne t'es pas encore avisé d'aller chercher la joie dans nos églises. Tu trouves que le service divin est long & ennuyeux : mais n'est-il pas juste de rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû ? Qu'il soit juste de le louer, peu t'importe : ces louanges t'ennuient. Tu t'amuses plus dans des lieux profanes. Pour captiver ton oreille, il faut que ma muse prenne un ton moins solemnel ; elle a pour toi cette complaisance.

(*f*) Le rire n'a jamais été regardé comme un péché. Pardonne-moi une idée qui pourra d'abord paroître trop sévère. Le rire est contraire à la nature d'un être pensant & capable de moralité. C'est la marque d'une ame vuide & remplie d'orgueil, qui s'applique une paille dont le chatouillement la force à des éclats immodérés, qui annoncent les approches de la douleur. La maison du rire est une maison de maux.

(*g*) Voilà quels sont les fondemens du plaisir dans un monde tel que le nôtre : mais aussi c'est la source d'un plaisir pur, délicat, durable & divin, le seul qui convienne à la nature de l'homme, & qui l'approche de celle des Anges ; c'est le principe d'une joie tranquille & sérieuse, mais solide & parfaite,

& qui ne s'altère point par les revers. Un bonheur indépendant des accidens, voilà la pierre précieuse. Vends tout le reste pour l'acheter. Pourquoi mendier des biens incertains, dont la conquête coûte mille fatigues, & qu'on ne peut jamais aimer ni posséder en sûreté ? La vraie joie est la fille d'une *raison* sévère ; & ne crois pas pour cela que ma morale soit trop sévère ; elle t'exhorte à jouir des vrais plaisirs, & t'en enseigne la véritable route.

(*h*) Tu crois peut-être que le salut de ton ame y est seul intéressé. Si c'est là ton idée, on pourroit, malgré tout ton esprit, te prendre pour un sot. Quel est celui, pour peu qu'il aime le génie, la sagesse & la vérité, qui pourroit te justifier de ce reproche, quelque intérêt qu'il prît à la gloire de ta réputation ? Crois-moi, le livre divin satisfait également l'esprit & le cœur : quiconque le lira en critique éclairé sera bientôt chrétien.

(*i*) Un contentement intérieur ne nous suffit pas. Notre ambition le dédaigne & ferme la porte sur lui. Nous voulons des transports, des mouvemens violens qui enflamment le cœur & donnent à l'ame de vives secousses. Faute de connoître ce que notre état mortel peut admettre, à force de vouloir exalter le sentiment du plaisir, qui n'est que dans la modération, nous le rendons nul. Tous nos transports troublent notre paix. La paix est cependant le plus grand bien que l'homme puisse prétendre sur la terre.

(*k*) Plonge ta tête dans les mers qui t'environnent, pour y laver cette tache impure. Frémis d'horreur en m'entendant te dévoiler la cause & l'origine du suicide ; & quand il sera connu, que la haine des nations l'accable, lui insulte & le bannisse de l'univers.

(*l*) Anglois, telle est la cause du suicide ; elle

étoit ignorée de vous ; ou ce qui eſt pire encore, vous ne voulez pas la voir ; & vos Magiſtrats en fermant les yeux ſur cette cauſe qu'ils pourroient détruire, ſe rendent eux-mêmes complices de ſes horribles effets.

(*m*) Cet oracle diſſipera tous tes doutes. Si mes chants ſont longs, ma morale eſt courte, elle ſe réduit à cette unique règle. Munis-toi de cette penſée comme d'un bouclier pour te couvrir dans le champ de bataille de cette vie mortelle. Quand le danger menace, oppoſe-la devant ton cœur comme une égide impénétrable. Elle eſt à l'épreuve des attaques du monde.

L'homme de bien dans ſa chaumière eſt plus ſage que les ſages du monde ; ſoit par rapport à *la* vie future, ſoit même par rapport à *la* vie préſente. Les mondains ſont donc doublement fous ſous ces deux aſpects : étrange vérité dont ils ne ſeront pas convaincus. *Ils* aimeroient autant croire au ſymbole. Cependant rien n'eſt ſi vrai ; & il eſt même impoſſible que cela ne ſoit pas, tant ce que chantent mes vers eſt loin d'être romaneſque ! Le bonheur n'a de réalité, la vertu n'a de force que ce qu'ils en reçoivent de l'eſpérance d'une vie immortelle. Quiconque penſe que la terre eſt tout, ou ce qui eſt le même, qu'il n'eſt rien au-delà, doit néceſſairement avoir une haute idée de ſes biens, aimer ſes folies, & s'enorgueillir de ſes vanités. Mais celui qui eſt bien convaincu du néant de la terre, ne peut lui trouver des charmes.

DIX-SEPTIEME NUIT,

LE BEL ESPRIT.

AMANT forcené (*a*) d'un monde corrompu, t'entendrai-je encore vanter ses vaines grandeurs & ses plaisirs funestes ? J'ai dépouillé devant toi cette idole à qui tu prodigues l'encens, j'ai porté près d'elle le flambeau de la vérité, & je te l'ai montrée telle qu'elle est. Que peux-tu répondre en sa faveur ? ... (*b*) Tu gardes le silence. Puis-je me flatter que ce silence m'annonce le triomphe de la raison ? Non : il est aisé de te confondre, mais il ne l'est pas de te convaincre, & de t'en arracher l'aveu. Tu prétends au titre de bel esprit, & l'esprit parle encore quand le bon

bon ſens n'a plus rien à repliquer.

L'eſprit eſt un talent précieux, lorſqu'il ſert d'organe à la raiſon : mais s'il uſurpe ſa place, c'eſt une vraie maladie de l'ame. Ce n'eſt plus que l'art funeſte d'amuſer par mille vaines ſaillies, d'embarraſſer la raiſon dans mille détours, de combattre la vérité par des ſophiſmes, & d'élever des nuages pour s'y réfugier au beſoin, & ſe dérober à la lumiere importune de l'évidence. Le monde aveugle admire & flatte ce talent frivole & dangereux. Il s'imagine que l'eſprit eſt rare. Lorenzo, c'eſt la ſageſſe qui eſt rare. L'eſprit abonde. Il ſuffit d'être paſſionné pour en avoir. Quelquefois ces ſaillies ſont une bonne fortune rencontrée dans le vin. L'eſprit va rarement ſans un peu de folie. Toute cauſe qui agite violemment les eſprits animaux, fera jaillir ces éclairs éblouiſſans. Souvent le haſard même peut donner de vils ri-

vaux à l'homme ingénieux. Que tu dois mépriser cette petite gloire, en voyant la ſtupide ſottiſe ſe méprendre ſur le ſens de tes bons mots, & ſe plaindre avec une compaſſion philoſophique du malheur qu'elle a eu de rencontrer un fou !

Mais (c) cette ſageſſe précieuſe qui approfondit & creuſe les objets, qui ſait analyſer, comparer & peſer leurs rapports, ſaiſir la vérité fugitive, & ſe l'aſſujettir, qu'il eſt rare de la trouver ! Ne la cherchez point dans les aſſemblées nombreuſes ; elle eſt l'heureux partage d'un petit nombre de mortels privilégiés. L'eſprit, auſſi commun qu'il eſt pernicieux, eſt un talent abandonné à la multitude.

Dans la vie civile, le bon ſens fait les hommes ; l'eſprit ne fait que des intrigans. Il hait l'autorité, il aime les troubles, & ſe regarde comme l'éclair qui allume l'orage. S'il eſt dangereux pour les Etats, il eſt l'ennemi

de la religion. Voudroit-il s'abbaisser à croire ce que croient les sots ? Le bon sens est le casque qui nous défend. L'esprit ressemble au panache qui voltige & ne fait que nous exposer davantage. Le bon sens est un diamant de poids, qui a par lui-même un prix réel. Si l'esprit l'a poli, il jette plus d'éclat ; mais quand il resteroit brut, il ne perdroit rien de sa valeur intrinsèque. L'esprit, sans le bon sens, cesse d'être un bien, & devient un mal. Il ne fait que donner plus de voiles au vaisseau & le précipiter plutôt sur l'écueil. Un demi-Chesterfield seroit un fou achevé que les sots même mépriseroient, en se remerciant d'être sots.

NOTES.

(a) Maintenant, amant superstitieux du monde, accoutumé à regarder en pitié les malheureux qui sont épris des Cieux, avale le mépris à ton tour, & reste confondu. Qu'es-tu, toi qui te vantes? ton mérite mondain, ta grandeur de théâtre sont comme une vapeur qui s'éleve au bord de l'horison : dans l'éloignement sa masse nous étonne; elle s'approche, les yeux la cherchent, elle s'est évanouie. Le mérite de l'homme vertueux ressemble à ces montagnes qui paroissent grandir & s'élever de plus en plus dans les nues, à l'œil du voyageur qui s'avance. Les Cieux lui sont promis : il en jouit dès-lors par l'espérance, & bientôt il en sera le possesseur éternel. Que ce moment tarde à ses desirs!

(b) Te voilà confondu, & tu méritois de l'être. Le monde, ton écueil, est dans l'attente de ta réponse. Il prépare des applaudissemens & une couronne pour le triomphe de son orateur. Te verra-t-il réduit au silence, & rester muet? qu'il se rassure : l'esprit est ton partage, & l'esprit ne parle jamais tant, que lorsqu'il n'a rien de solide à répondre. La raison ne peut mettre un frein à sa fougue, ni arrêter le flux de ses vaines paroles. L'esprit dira que les vapeurs s'élevent plus haut que les montagnes, & se sauvera par des plaisanteries.

(c) On trouvera dans le monde, j'en conviens, une étrange rapidité de mouvemens automates, une étonnante vivacité d'esprits animaux dont l'agitation ne produit jamais d'idées, mais d'où naît une écume légere de joie sémillante, qui mousse & petille un

instant, & laiſſe l'ame comme éventée dans le vertige & l'étourdiſſement : on y trouvera un jeu vivant de fibres élaſtiques, dont la raiſon n'anime jamais le méchaniſme, mais dont l'action & la mobilité s'entretiennent par des ſucs & des liqueurs qui rempliſſent & parcourent des tubes bien tendus & bien proportionnés. Machine d'une extrême délicateſſe, dont les parties ne ſont preſque jamais d'accord : mais dès qu'une fois elle vient à ſe déttaquer, adieu le chant de tes ſyrenes, adieu ta gaîté. Le demi-Dieu eſt rabaiſſé au-deſſous de l'homme, & plongé dans une lâche triſteſſe, ou dans un farouche déſeſpoir.

(*d*) La félicité des Cieux ne fait-elle donc aucune impreſſion ſur les ſages du monde ? N'y a-t-il que l'erreur & la folie qui aient droit de les toucher ? L'idée, que l'éternité dépend d'une heure, porte l'homme aux penſées ſérieuſes : il en nourrit ſa raiſon : ſa gloire & ſon plaiſir ſont de méditer ſans ceſſe cette vérité. Gens du monde, ne rougiſſez point de vous occuper des Cieux. Vos projets ſur l'acquiſition d'un bonheur immortel, ne ſont point du nombre de ceux que vous devez craindre de montrer au jour. Ce ſont cependant les ſeuls pour qui vous éprouviez le ſentiment de la honte. Quelle eſt étrange & déplacée ! Vous, qui vous croyez ſages, écoutez une vérité qu'il ne vous eſt jamais venu dans l'idée de faire entrer dans les plans nombreux que vous formez, & que vous rejettez ſi elle s'offre à votre eſprit. La ſeule différence qui diſtingue le ſage de l'inſenſé, c'eſt que l'un ne forme des projets que pour cette vie paſſagere, & que l'autre porte toutes ſes vues vers la vie future. Voilà la balance où les hommes ſenſés vous peſeront ; & ne vous étonnez pas, s'ils vous trouvent légers & ſans poids. Sont-ils les ſeuls dont l'eſtime vous ſoit indifférente ? Suivez le plan ſi ſimple que le bon ſens vous trace

dans mes vers ; ſauvez votre réputation, & en jouiſſant de ce monde, aſſurez-vous la poſſeſſion de l'autre.

Le monde n'a rien de ſolide à répondre. Mais ne voulant pas céder à l'évidence, il entaſſe délais ſur délais, & cherche des ſubterfuges pour éluder le jour du jugement. Mais dans ce jour de la réviſion des conſciences, leur propre témoignage ſe tournera contre eux-mêmes. Lorenzo, ceſſe de remettre au lendemain à être ſage. Hâte-toi de commencer de l'être. Qui peut ſe promettre l'heure qui ſuit? Le premier conſeil que te donne la prudence, c'eſt de te procurer un ami ſûr, & tu ne trouveras cet ami que dans les Cieux.

Vous, enfans de la terre, & qui ne voulez être rien de plus ; puiſque vous penſez qu'un prêtre qui vous prêche en vers, a plus de droit à votre attention, & que la poëſie peut ennoblir les fonctions de mon état, ma muſe s'eſt pliée à votre goût : elle a riſqué dans mes vers des vérités ſimples que ma voix eût pu vous annoncer dans la chaire évangélique. Oubliez mes vers, mais retenez les vérités qu'ils expriment. Je cherche votre bonheur & non pas vos éloges. Mais vos éloges ne ſont pas ce qui doit m'inquiéter. Je vois ma deſtinée, & je me plonge avec courage, comme un autre Curtius, dans le gouffre de l'oubli. Mille ouvrages volumineux meurent tous les jours ſans être regretés. Va donc au milieu de tes ennemis, feuille légere & dévouée, va ſubir tes deſtins. Sois fiere d'être la victime de la vérité. Le genre humain indigné ne te laiſſera pas vivre long-temps, & ta mort même ne te donnera pas encore le repos. Il te faudra comparoître ſous la voûte infernale devant Lucifer, qui te condamnera comme traître à ſon empire & comme blaſphêmateur du monde ſon ami ; de ce monde où il leve des ar-

mées ſi nombreuſes à ſi vil prix, où tant de volontaires ſe raſſemblent ſous ſes drapeaux ; du monde enfin qui eſt prudent, comme la Pruſſe dans ſon zèle pour la France.

Tous ſont-ils donc fous, s'écrie Lorenzo ? Oui, tous, excepté ceux qui ſuivent la doctrine que je viens d'expoſer, doctrine ſi nouvelle pour toi. La volonté eſt la mere de la vraie ſageſſe, & ſans la ſageſſe, le plus rare génie n'eſt qu'un inſenſé. La ſageſſe du monde a beaucoup fait & fera davantage encore dans les ſciences & les arts, dans la guerre & dans la paix : mais les arts & la ſcience, auſſi bien que tes richeſſes, te quitteront à la mort, & te laiſſeront dans une pauvreté abſolue : tout ce que je peux t'accorder, c'eſt que ta ſageſſe peut tout, hors te rendre ſage ; & ne m'accuſe pas d'être pour toi ſeul un cenſeur rigide. Ton maître même, Satan, j'oſe l'appeller un ſot.

DIX-HUITIEME NUIT.

LA CONSCIENCE.

QUAND le corps souffre, l'homme implore le médecin. Une espéce de délire accompagne toujours les maladies de l'ame, & lui ôte le sentiment du danger de son état. Elle est mourante, qu'elle se croit encore pleine de santé. C'est être cependant à demi guéri, que de sentir & de bien connoître son mal. Le péril est extrême, lorsque l'habitude du vice apprend à l'homme à ne plus en rougir. La conscience périt sous les traits multipliés du crime, & la voix du remords est muette. L'ame perd peu à peu le sentiment de ses vices. Ils se naturalisent; ils deviennent nos mœurs; nous nous en faisons gloire,

& nous triomphons dans notre ruine.

Ainſi dans l'ivreſſe du vice, la conſcience s'aſſoupit au bruit d'un ſon flatteur. Elle ſuccombe languiſſamment dans les bras de la volupté, elle laiſſe échapper de ſa main nonchalante les rênes de nos paſſions, & nous abandonne à la licence de nos deſirs, ſans nous rappeller, ſans paroître remarquer nos écarts. Vous la croyez profondément endormie ſur un lit de fleurs. Défie-toi de ſon ſommeil perfide & paſſager. Vois ce délateur rusé, qui, caché derriere elle, minute le regiſtre de nos vices, & remplit de nos fautes ſes terribles annales. Eſpion actif, ſon oreille & ſes yeux veillent ſans ceſſe ſur nous. Inviſible à nos côtés, il entend, il ſaiſit ce que le cœur murmure tout bas. Nos moindres erreurs ſont notées. La foule de nos fantaiſies légères ne peut échapper à ſon œil perçant. Nos deſirs à peine éclos ſont apperçus : il ſurprend dans leur

germe le point imperceptible de nos vices naiſſans. Semblable, dans ſon indulgence cruelle, à l'avide uſurier qui cache ſon journal dévorant, & attend pour le montrer au jeune héritier le jour qui conſommera ſa ruine; la conſcience nous laiſſe diſſiper le tems inappréciable: mais elle marque loin de nos yeux tous les momens conſumés par la frivolité, ou ſouillés par le vice: elle trace notre hiſtoire ſur des feuilles plus durables que le bronze: la mort lira cette hiſtoire à l'oreille du coupable pâliſſant, & le Juge ſuprême la révélera devant les mondes aſſemblés (*a*).

Non, cette voix que l'homme entend lui parler au fond de ſon ame, n'eſt point une illuſion. La nature n'a point établi dans notre ſein un oracle de menſonge; & les jugemens que l'homme porte ſur lui-même, ne ſeront point révoqués. Miniſtre du Juge éternel, la conſcience le repré-

ſente dans l'homme pendant ſa vie : elle y ſiége à ſa place. Le Dieu de l'univers confirmera les arrêts que prononce ce Dieu qui vit dans notre ſein.

Heureux celui qui s'introduit ſouvent dans le conſeil intérieur de ſon ame, qui oſe enviſager ſon cœur nud, ſe préſenter en face à ſa conſcience, ſoutenir ſes reproches, ſubir avec fermeté ſon jugement, & ſe promettre d'impoſer bientôt ſilence aux délations & aux clameurs du remords. Que ce courage eſt au-deſſus de celui des héros vulgaires ! Mais auſſi que ce courage eſt rare ! L'homme ſe fuit lâchement, & en s'évitant il court à ſa perte. Si quelquefois il lui vient en penſée de ſe regarder & de ſe voir, ce n'eſt qu'une volonté foible & bientôt étouffée. Il interrogera ſa conſcience, il lui demandera d'une voix timide * : « qu'eſt-ce que

* Comme Pilate.

» la vérité ? . . » Et ſans attendre ſa réponſe, il lève le ſiége, il ſe retire avec précipitation & court ſe ſauver de ſa raiſon dans le tumulte de la foule corrompue.

Lorenzo, à la première vûe des biens fortuits qui s'offrent à toi, recule un peu, ſuſpends ton choix, pèſe-les d'une main ſoupçonneuſe. Si tu vois que tu puiſſes t'en aſſurer la poſſeſſion, jouis. Mais tu n'es propriétaire que des biens que tu peux te donner toi-même. Tout eſt mortel dans l'homme, excepté la vertu. Elle éterniſe la durée des plaiſirs qu'elle procure, & les rend immortels comme elle. Ah ! ſi ta raiſon régnoit en ſouveraine ſur toi, ſi tu connoiſſois les douces jouiſſances de la vertu, tu n'accueillerois qu'en tremblant les plaiſirs frivoles ; ils n'auroient accès dans ton ame que de l'aveu de ta conſcience, & ne l'obtiendroient jamais ſans un rigoureux examen.

Faute de rester soumis à l'empire de cette reine légitime, ton être est dans l'anarchie. Un peuple de desirs séditieux se soulève, se combat & se détruit dans ton cœur. La paix ne peut s'y reposer, & ton bonheur emprunté est troublé à chaque instant. Tes pensées & tes desirs, errans loin de toi, sont toujours en course au milieu des orages & des écueils, à la quête du plaisir. Il t'en coûte cher pour le saisir : tu gagnerois encore à le manquer. Après mille tourmens pour l'obtenir, il faut en expier la conquête par mille tourmens nouveaux. Tu charges ton vaisseau sur des rivages empestés, & tu rapportes la contagion avec leurs trésors. Ta soif s'en irrite au lieu de s'éteindre; ton imagination insatiable demande encore, quand tes sens succombent de lassitude & d'épuisement (*b*).

Les plaisirs que la conscience désavoue, sont des plaisirs contre na-

ture : le dégoût & la peine en sont l'effet nécessaire. Dieu posa sur une même base les fondemens de l'univers & ceux de la vertu. Il l'a combinée avec notre être! Des rapports intimes l'unissent à la nature de l'homme. Leurs communs intérêts sont établis sur la même loi. L'insensé qui s'efforce de les séparer, souffre dans sa constitution & démolit son être.

Au milieu des combats éternels que le corps livre à l'ame, l'une ou l'autre ne peut échapper sans blessure. Si l'un des deux doit souffrir, c'est sans doute la partie qui est la moins noble & la plus insensible. C'est le corps : il est borné aux impressions du présent. L'ame voyage dans le passé & dans l'avenir, & les met à contribution : c'est à elle qu'il appartient de regarder derrière elle, & de s'enfoncer dans la nuit des siécles qui ne sont plus, comme de devancer les siécles qui doivent naître. Ses plai-

ſirs ſont vaſtes comme le tems & la nature, & ſes jouiſſances ſont bien plus vives que celles du corps : mais auſſi, combien les douleurs de l'ame ſurpaſſent celles des ſens ! Juge par les tortures de la goutte de ce que doivent être les tourmens du crime. Oui, ſi la juſtice humaine pouvoit avoir priſe ſur l'ame, & punir ſur elle les forfaits des ſcélérats, les ſupplices ſeroient abolis, on briſeroit la roue, on abattroit l'échafaut. Conſerve donc ton ame & abandonne le reſte au ſort.

C'eſt être déjà mort que de ne vivre que de la vie animale dont le pouls marque les inſtans. Pour n'être pas ſans ceſſe en guerre avec nous-mêmes, pour ſavoir nous aimer, apprenons à nous connoître. L'homme eſt un compoſé de deux parties, dont les penchans ſont différens. L'ame aime la vertu, & s'enflamme à la vue de ſa beauté. Le corps ſe paſ-

ſionne pour le vice, & regarde la vertu comme ſon ennemie. Il ſe croit avili par la modeſtie, dépouillé par la juſtice, appauvri par la bienfaiſance, trahi par la vérité, détruit par la valeur. Quand il ſe trouve le rival de l'ame, accable-le de ton mépris. S'il n'eſt point en concurrence avec elle, traite-le avec bonté, défends-le, nourris-le : mais ſi la vertu l'ordonne, livre-le ſans pitié aux flammes & aux oiſeaux de proie. C'eſt l'amour de ſoi qui commande ce ſanglant ſacrifice : lui déſobéir, pour ſauver le corps, c'eſt ſe haïr.

Qu'eſt-ce en effet que le vice ? Une mepriſe de l'amour de ſoi, lequel ſe laiſſe duper en achetant trop cher le faux plaiſir pour le vrai. La vertu n'eſt que ce même amour éclairé, inſtruit de ſes véritables intérêts, & attentif à ne faire que des marchés avantageux. C'eſt l'amour de l'Etre ſuprême, dont il eſt émané ainſi que

tous

tous les biens dont l'homme peut jouir. Tout autre amour propre n'eſt qu'une haine de ſoi déguiſée, plus à craindre pour nous que la haine des hommes. C'eſt un ennemi domeſtique caché dans notre ſein. Nous le reconnoîtrons au jour fatal où le coupable maudira ſon exiſtence & appellera ſur lui la deſtruction. *

Dieu a dépoſé la vérité dans la dernière heure de l'homme. Aſſoupie au fond de l'ame pendant la vie, elle y reſte muette & accablée ** ſous un amas de vices & d'erreurs. Mais cette fille des Cieux, qui fut le conſeil de l'Eternel quand il créa les mondes, le ſera encore quand il les jugera. Alors elle s'éveillera : elle ſortira du fond des retraites de l'a-

* Et voudra être tout, excepté lui-même.

** Comme le Géant de la fable ſous le poids du Mont Etna.

me : le tonnerre de ſa voix éclatera à l'oreille du coupable. Elle s'attachera à lui comme un feu dévorant. Le regard foudroyant de la vérité, vue en face, pénètre, agite, brûle, tourmente le méchant & ſuffit à ſon ſupplice (*c*). Lorenzo, n'attends pas que ta conſcience rompe le ſilence malgré toi. Ecoute ſes avis, aujourd'hui qu'ils peuvent t'être utiles, & que les accens de ſa voix ſont doux. Souviens-toi que ſi les hommes peuvent vivre en inſenſés, ils meurent ſages malgré eux.

NOTES.

(*a*) Alors commenceront des gémiſſemens éternels. Tel eſt, Lorenzo, le ſommeil de la conſcience. Telle eſt la vengeance qu'elle tirera du mépris de ſes conſeils. Telle eſt la paix qu'elle te promet dans l'avenir. Peux-tu croire qu'il eſt encore trop tôt d'être ſage ?

(*b*) L'imagination reſſemble aux forges de Paphos. Là le fantôme du bonheur, boiteux & eſtropié com-

me Vulcain, comme lui le visage ardent & noirci de feux, forge avec une science infernale, & compose de mille idées extravagantes ces traits funestes qui donnent la mort à ton tems, à ta santé, à ta richesse, à ta gloire. Veux-tu te rendre invulnérable à leurs coups? Reçois cette armure d'une trempe céleste que la sagesse compose avec un art divin de pensées salutaires, & qu'un Ange vient t'apporter des Cieux, pour défendre ta paix & ta vertu.

Qui peut compter toutes les chimères qu'enfante la folle imagination? Elle te trompe, en te faisant accroire qu'il est quelque chose de grand dans les grandeurs humaines. Victime tourmentée par ta passion pour les arts, tu recherches avidement les ouvrages curieux & les monumens célèbres de l'antiquité; pour les rassembler sous tes yeux, tu mets à contribution les climats étrangers. De là naît une nouvelle source de peines.... Tu comptois être bientôt possesseur de la collection choisie que tu en avois fait faire à Rome: tu en avois payé le prix. Mais le Souverain de Rome a retenu ton trésor sur les rivages d'Italie. Il t'a fallu renoncer à la conquête de ces richesses si précieuses pour toi. Tel est le sort des honnêtes Protestans. Irrité de cette injustice, ton indignation a éclaté, & la colère t'a fait éprouver ses pénibles transports.... Calme-toi: s'il est quelque grandeur réelle dans ces monumens fameux, il y a plus de grandeur encore à sçavoir s'en passer, à dédaigner le fastueux appareil de l'opulence, à mépriser la pompe des cours, ce séjour ennemi de la paix. L'homme dont la tête porte trois couronnes est encore pauvre, si le diamant de la vertu n'y mêle son éclat. Pénètre-toi de cette vérité, & tu seras bientôt consolé des injustices de l'homme puissant.

Peut-on révoquer en doute cette vérité? Elle

jette *plus* d'éclat que le ſoleil à ſon midi ; & le ſoleil ne *brille* que pour nous la faire voir. Cette maxime eſt *la* leçon du genre humain : c'eſt la règle que nous devons ſuivre ſur la terre. Mais le genre humain eſt livré à la folie & ne l'apperçoit point. Les partiſans de l'erreur & du menſonge ſont ſi nombreux qu'ils viennent à bout de l'obſcurcir. Car, que ne peut pas la multitude, quand elle eſt enivrée d'un fanatiſme qui lui plaît ? Les hommes, à force de ſe le répéter, ſe perſuadent que tous les plaiſirs de la terre ſont leur vrai patrimoine ; comme ce fou d'Athènes qui grimaçant ſur le port, croyoit que tous les vaiſſeaux qu'il voyoit étoient à lui.

(*c*) Il n'eſt pas beſoin de démons ni de furies. Les vibrations aiguës & pénétrantes de la brillante vérité : voilà l'enfer. Définition juſte de l'enfer, quoiqu'elle ne ſoit pas enſeignée dans les écoles. Vous dont l'oreille eſt ſourde à la vérité ; liſez cette page & croyez une bonne fois ce qu'a dit un Prophête, ce que vous répéte un Prêtre ; que ſi les hommes peuvent vivre fous, ils ne peuvent mourir fous.

DIX-NEUVIEME NUIT,

LA VERTU.

MA muſe eſt fatiguée de peindre les vices des mortels : elle veut ſe délaſſer en traçant l'image conſolante de l'homme vertueux. (*a*) De quel éclat ne doit pas briller ſon portrait près du triſte tableau du monde ? Vous, qui allez l'admirer, ſongez encore à l'imiter.

Anges, deſcendez, venez guider mes pinceaux, venez m'aider à peindre l'homme immortel, qui marchant ſur la terre vit dans les Cieux, & paſſe dans le monde comme le vaiſſeau qui voguant ſur les mers, plonge dans les flots & ſe ſoutient conſtamment au-deſſus d'eux.

Portez vos regards au-delà de l'horiſon des ſens : voyez ce ſage placé ſous un ciel toujours pur, inacceſſible aux orages des paſſions. Les noirs ſoucis n'élèvent point juſqu'à lui leurs vapeurs mélancoliques Soumis dans ſon eſpérance, & prévoyant l'avenir ſans allarmes, ſes craintes ne vont jamais juſqu'à la terreur, ſes ſoins juſqu'à l'inquiétude, ni ſes chagrins (*b*) juſqu'au déſeſpoir. Tous ces ſombres nuages roulans ſur le monde ſont bien au-deſſous de la région qu'il habite : les foudres qui s'allument dans leur ſein ne peuvent l'atteindre. Il voit leurs feux impuiſſans s'éteindre & mourir à ſes pieds. Tout ce vain bruit excite ſa pitié, ſans troubler ſa paix.

Que ſon front eſt calme & ſerein ! Quelle douce fierté dans ſon regard ! Toutes ſes penſées montent vers les Cieux & en deſcendent, comme ces Anges que vit l'Iſraëlite dans ſon

rêve merveilleux. Quelle volupté pure il goûte dans les hommages qu'il rend au Dieu qui l'a créé! Avec quels doux transports son cœur s'élance vers lui, dans ces instans où la prière au visage enflammé l'introduit dans les Cieux & verse des flots de lumière sur l'heure propice où l'Eternel lui donne audience! Seul avec Dieu, immobile & recueilli dans une paix aussi profonde que celle du tombeau, les yeux attachés sur son ame, il concentre ses réflexions sur un objet unique. A ce foyer brûlant de ses pensées, le feu du sentiment s'allume & l'embrase; un plaisir pur & divin se répand & circule dans tout son être. * Si de ces hauteurs il abaisse ses yeux sur la terre, il découvre à peine les têtes

* Aussi est-il amoureux des lieux solitaires, tandis que tu cherches ta consolation dans le bruit & la dissipation.

couronnées des Rois, il les voit, eux & leurs esclaves, comme un troupeau confus & caché dans les obscures profondeurs d'une vallée lointaine. Qu'il est joyeux, qu'il est fier de ne voir en lui aucun trait de ressemblance avec eux ! Ah c'est sur-tout alors qu'il ose croire à ses vertus, & s'en faire l'aveu.

Lui seul en a de réelles. Il achève en lui l'image de Dieu, & son travail finit les grands traits que la nature avoit commencés. Les vertus des honnêtes gens du monde ne sont qu'une fausse apparence, un fard appliqué sur leurs vices ; leur visage masque leur cœur, dont la vûe seroit insoutenable. Le (c) cœur de l'homme de bien peut se montrer sans honte ; il n'a point de replis impurs qui craignent la lumière. Mais il cache son mérite & le renferme au fond de son âme ; & la modestie en le couvrant de son voile,

le prive de la moitié de ſon éloge. Indifférent ſur la louange ou le mépris des hommes, content de ſa propre eſtime, il ſe repoſe ſur ſa conſcience. Si les honneurs viennent s'offrir à lui, ſi les dignités entrent dans ſon partage, vous ne le verrez point s'enorgueillir ſous cette draperie qui dérobe la vûe du perſonnage. Ecartant ces ornemens étrangers, il cherche au fond de ſon ame ſon mérite perſonnel, & ne voit rien de ſi grand dans l'homme que l'homme même. Il ſe reſpecte, il s'eſtime trop pour s'abaiſſer à l'orgueil.

Tout ce qui brille un jour contente les gens du monde & leur ſuffit. Le préſent occupe toute leur ame. Le ſage interroge chaque penſée, chaque objet, & ſe demande quelle ſera ſa couleur, quel ſera ſon prix dans mille ſiécles. Il ſe recule dans l'avenir, & de ce point de vue il apprécie la valeur actuelle des choſes. De quel œil

différent il voit l'univers ! Ce qu'ils croient des montagnes, n'eſt pour lui que des atômes. Un empire eſt léger dans ſa balance & n'y pèſe qu'un grain de pouſſière. Les plus brillans objets de la terre ne lui paroiſſent qu'une vapeur impure qui offuſque & borne ſa vue ; il l'écarte d'un ſouffle, jaloux d'allonger ſa perſpective & d'appercevoir des objets immortels. Tandis que les autres s'arrêtent au diſque éclatant du ſoleil, & terminent leur admiration à l'ouvrage, ſes regards ont paſſé l'aſtre, ils ont atteint l'Eternel : c'eſt lui qu'il voit . . . Il ſe proſterne & l'adore. Lui ſeul ſçait aimer ſon Créateur, lui ſeul ſçait aimer les hommes.

Vous entendez les gens du monde ſe vanter d'aimer leurs ſemblables. Ils mettent ſur le compte de la patrie les ſacrifices qu'ils font à leur propre intérêt, & envoient auſſi-tôt la re-

nommée les publier. Les imposteurs! Ils n'ont seulement pas le courage d'aimer celui qu'ils appellent leur ami. Il leur présente toujours l'idée d'un rival qui peut dans l'occasion devenir dangereux, & envahir les biens frivoles où ils ont placé leur bonheur. Au moindre soupçon, à la première étincelle de jalousie, leur amitié se change en haine; & leur intérêt, plus féroce qu'un lion affamé, ne vit que de rapine. Non, jamais l'humanité ne se trouva qu'avec la vertu, & l'ennemi de la vertu ne fut jamais le véritable ami de l'homme. Celles de ses actions, qui s'annoncent sous les dehors de la générosité, partent toujours d'une source impure & corrompue : tremblez, quand le méchant vous oblige. L'homme, quoi qu'il en coûte, veut être heureux; & il ne peut l'être que du moment qu'il s'est persuadé qu'il ne respire point sur la terre d'être

plus heureux que lui. Alors l'envie meurt : nul ſentiment jaloux n'altère la paix de l'ame : il ne reſte plus de prétexte, ni d'intérêt de haïr ſes ſemblables. On ne connoît plus de rivaux ; on n'a que des amis : le cœur ſatisfait ſe livre ſans réſerve au plaiſir d'aimer, & ſe remplit tout entier de ce pur ſentiment. Homme de bien, toi ſeul es bienfaiſant. Tes intérêts te ſont trop connus, ils te ſont trop chers pour uſurper les droits d'autrui, pour être indifférent ſur le bonheur de tes frères. Laiſſant les autres écumer de fureur à la première apparence de l'injuſtice, tu en ſupportes le poids avec tranquillité ; tu lèves les yeux vers un Dieu juſte, & tu ne t'abaiſſes pas à regarder l'offenſeur comme ton ennemi. Il en trouveroit un bien plus cruel dans le pénible ſentiment de la haine. Tout ce qui ne bleſſe pas ſa vertu ne troublera jamais ſon repos.

Ah, qu'il eſt doux, au milieu des injuſtices des hommes, au bruit des tempêtes de la fortune & des ſecouſſes du malheur, de ſe pencher, de ſe repoſer dans un doux abandon ſur le ſein de l'Eternel ! *

Montrez-nous (*d*) donc cette merveille, s'écrient ces hommes dont la foibleſſe tourne la vérité en chimère, & qui déclarent impoſſible toute vertu dont ils ne trouvent pas en eux-mêmes le ſentiment ou l'idée. Où eſt le mortel qui peut réſiſter aux penchans de la nature ? Le torrent impétueux des paſſions n'a-t-il pas reçu du Ciel même ſa direction & ſa force ? N'entraîne-t-il pas dans ſon cours les projets impuiſſans des hommes, & n'enſevelit-il pas ſous le ſable tous les vains travaux de la raiſon ?

---

* Sur lequel s'appuient les Archanges.

Ames foibles & ſans courage, cet homme ſublime qui n'eſt pour vous qu'un être imaginaire, ſuit auſſi la nature & marche dans ſon plan, mais par d'autres routes que vous. Ce ne ſont point ſes paſſions qui l'entraînent & l'écartent de la ligne que l'homme doit parcourir. Dociles à ſa raiſon, accoutumées à ſa (*e*) voix, elles la ſuivent ſans réſiſtance, & trouvent leur plaiſir dans leur obéiſſance. Son cœur ne connoît point l'embraſement de ces feux dévorans qui naiſſent du choc des intérêts & des rivalités. Son entendement toujours clair & ſans nuages ne reçoit que des idées diſtinctes. Il les examine d'un œil impartial & prononce des jugemens sûrs. Le repentir ne punit jamais ſon choix. Calme & réglé, il reſpire, pour ainſi dire, une fraîcheur continuelle. Toutes ſes facultés marchent enſemble dans un mouvement harmonieux & forment

entre elles un accord parfait. La vertu ne lui coûte plus d'effort. Elle a acquis ſur ſon cœur tous les droits de l'habitude, tout l'aſcendant de la paſſion (*f*). Inhérente à ſon ame, elle commande à ſa volonté avec tout l'empire de la néceſſité, & ſa volonté obéiſſante croit ſuivre librement le doux penchant de la nature.

Il ne connoît point l'ennui. Ce poiſon lent qui détruit les hommes, ne ſe mêle point au cours paiſible de ſa vie. Uniforme, elle a le charme de la variété. Le tems ne peut vieillir l'objet de ſes deſirs. Il eſt peu d'aurores qui en ſe levant ne lui montrent un horizon nouveau, & ne lui apportent des ſenſations inconnues. Le globe de la nature lui préſente en roulant une ſucceſſion de ſcènes toujours plus touchantes & plus belles. C'eſt lui qui goûte de (*g*) vrais plaiſirs. Sa félicité eſt un fil

brillant qui s'étend & dore toute la longueur de la chaîne de ses jours. On ne le voit point éprouver les langueurs de la foiblesse & la lassitude de l'inconstance. Son bonheur est un état permanent : il lui a donné la vertu pour base inébranlable. Reposé & ferme sur la même volonté, il montre sa force en se soutenant droit & tranquille dans la même attitude. Content de lui, il s'applaudit intérieurement, il se plaît avec son ame. Riche de son propre fonds, il se suffit, il trouve à jouir de lui-même un plaisir inépuisable. Semblable au jeune Narcisse, que la fable nous peint amoureux de sa beauté, ses délices sont de se voir. Il craint toute distraction importune qui viendroit le tirer de la douce extase où il est plongé. Absorbé dans un repos voluptueux, plus il se contemple, plus il est épris & charmé de lui-même (*h*). Lui seul peut dire : « J'existe », & lui

lui ſeul peut s'applaudir d'exiſter. Hier le cours glorieux de ſa vie étoit rempli, la meſure de ſes jours étoit comblée. La mort pouvoit ſe préſenter : elle eût été bien reçue. Un jour eſt ajouté... Il goûte encore la vie avec la même douceur:

La vie indigente & vaine pour l'homme frivole, eſt riche pour le ſage. Il ſçait donner à ſes inſtans une valeur infinie. Comme les volumes fameux de la Sybille, ſes jours augmentent de prix, à meſure que leur nombre diminue. Sa dernière heure eſt montée à une valeur inappréciable. Rois, vous donneriez des trônes pour l'acheter ; un monde entier ne pourroit la payer.

Qui peut ſe (*i*) vanter d'être brave comme lui ? Les autres affrontent la mort & cèdent au vice. Ils n'ont de courage que ſur un champ de bataille. C'eſt le fantôme de la gloire qui les anime. Dès qu'il ſe retire,

& que cette force étrangère cesse d'agir sur leur ame, le héros s'évanouit, & la foiblesse de l'homme reparoît. Armé d'un courage soutenu qui ne l'abandonne jamais, l'homme de bien ferme dans son poste, y reste invincible au plaisir, invulnérable à la peine. Pour lui la foi bâtit sur l'abîme de la mort un pont qui couvre sa terrible profondeur & unit les deux bords éloignés du monde présent & du monde futur. On diroit qu'il a acquis sur la mort la supériorité de Dieu même, qu'il partage sa puissance, & que, comme lui, il peut tout ce qu'il veut. Il supporte tout : il ose tout entreprendre : il combat jusqu'à ce qu'il tombe.... Alors on lit sur son bouclier, « j'ai vaincu, » Dieu est sa conquête ; & la mort, qui tue les autres, l'immortalise. O que je meure comme lui, s'écrient tous les hommes ! Vivez donc comme lui... Ici

tous les hommes reſtent muets & flottent dans l'irréſolution.

Homme frivole, te reconnois-tu dans ce portrait ? Ta foible volonté ne peut ſe repoſer nulle part. Inconſtante & volage, elle court d'objets en objets, de deſirs en deſirs & s'agite ſans plaiſir. * Un malaiſe éternel eſt ton partage. Le repos te tourmente, & tous tes remèdes contre l'ennui ſont vains. Il te faut des plaiſirs fortement aſſaiſonnés. Tes ſens blaſés ne trouvent de ſaveur que dans la folie, & ne ſont plus vivement affectés que par les violentes irritations du vice. Ton bonheur factice eſt toujours emprunté : jamais il n'eſt à toi. Jamais tu n'en es poſſeſſeur tranquille : tu le perds, dès que l'objet étranger, où tu l'as attaché, ſe retire. C'eſt une onde mobile qui

* Du moins le vertige du mouvement diminue le ſentiment de ſes peines.

gliſſe ſous ta main & s'écoule : c'eſt un aſſemblage découſu de mille lambeaux divers & mal aſſortis qui ne peuvent s'unir & laiſſent des vuides en mille endroits : voile ridicule, ouvrage de la folie, dont tu prétends en vain couvrir ta misère : chaque ſouffle de la fortune en déſunit le frêle réſeau, en enlève les parties l'une après l'autre, & te laiſſe nud & découvert à tous les traits du ſort. Toujours * errant ſur la terre, toujours malheureux tu te hais & te fuis ſans ceſſe. Changer de maux, voilà ta félicité.

Avouons cependant, en pouſſant un ſoupir ſur la deſtinée de l'eſpèce humaine, que dans cette terre d'exil où nous n'avons d'autre bien que l'eſpérance, dans cette journée laborieuſe où il faut combattre, l'hom-

* Comme Caïn.

me vertueux voit quelquefois ſon horizon ſe couvrir de nuages. Mais ces nuages ne ſont que paſſer ; & ſi par intervalles ils affoibliſſent la clarté du jour, jamais ils ne forment une nuit totale. Exprimer ſans tranſport des biens de la vie ce qu'ils ont de douceur, faire aux plaiſirs frivoles un accueil indifférent, ſupporter les diſgraces avec courage, & ſourire encore dans le malheur ; c'eſt à quoi ſe réduit l'art d'être heureux. La pratique de cette leçon ſublime fait les héros de la vertu (*k*).

NOTES.

(*a*) Son cœur penché vers les Cieux ſe porte tout entier de ce côté, & s'abandonne à l'impulſion qui l'entraîne vers le ſéjour des étoiles.

(*b*) Pourquoi ? parce que la ſageſſe regle ſon amour pour les hommes ſur de juſtes proportions, & que les liens qu'il forme ſur la Terre ne relâchent jamais ceux qui l'attachent aux Cieux.

(*c*) La nudité ſied à ſon innocence, tandis que les larges feuilles dont ils ſe couvrent, atteſtent leur chûte.

(*d*) Quelle eſt la racine qui produit cet homme immortel? Ce n'eſt pas dans le champ du monde, Lorenzo, que croît cette plante. Diſſéque la racine, & tu ne ſeras plus étonné de la fleur qu'elle produit.

(*e*) Ses paſſions, comme un aigle bien dreſſé, ne prennent jamais leur eſſor que pour voler vers l'infini.

(*f*) Les anges, ſes amis, deſcendent des Cieux pour entretenir dans ſon cœur le feu ſacré.

(*g*) La ſuprême ſageſſe eſt le ſuprême bonheur. Il n'eſt rien de petit, de vil, ni d'inſipide dans la vertu. Quand on ſonge que ce que la raiſon ordonne, c'eſt Dieu qui l'ordonne, combien les ordres du Tout-Puiſſant ne donnent-ils pas de grandeur à la plus petite action de notre obéiſſance?

(*h*) Les plus grands plaiſirs du monde n'atteignent pas même au premier degré de ſa félicité. Leur folle joie leur coûte la perte de leur bonheur futur: la ſienne en eſt le gage — Lui ſeul peut ſe réjouir de ce que ſa véritable exiſtence n'a pas encore commencé!

(*i*) Si rien ne plaît tant à Lorenzo, qu'une ame intrépide & un courage indomptable, le courage de l'homme vertueux ne connoît point la crainte: il eſt inſpiré par l'eſpoir d'une récompenſe bien au-deſſus des vains applaudiſſemens du monde, qui n'ont de prix & d'éclat que pour les yeux de l'homme, dont la vue eſt courte & bornée.

(*k*) Ce ſont là les colonnes de la paix: mais ces colonnes ne ſont pas moins éloignées de toi que celles de Seth, ſi tu n'as pas appris à pratiquer cette leçon héroïque.

VINGTIEME NUIT,

Dédiée au Duc de NEWCASTLE.

LES CIEUX,

L'exiſtence de Dieu & des Eſprits.

Un voyageur, qui pendant une longue & fatigante journée n'a pu découvrir l'aſyle qu'il cherchoit, ſe contente, quand la nuit vient, de la première cabane qu'il rencontre. Il s'y retire : triſte & penſif, il repaſſe d'abord dans ſon eſprit tous ſes travaux perdus. Il accepte enfin les conſolations que le haſard lui offre. Il eſſaye d'oublier les peines de ce jour,

infructueux : il entonne sa chanson & charme les heures, jusqu'à ce que le sommeil vienne fermer sa paupière. Ainsi, lassé des longues erreurs de la vie & des bruyantes folies du monde, détrompé de mes vaines espérances au bout de ma carrière, je me suis enfin retiré sous l'abri de mon humble chaumière, j'ai banni de mon ame les vains desirs qui m'ont tourmenté; je me suis promis de ne plus quitter ma retraite; en attendant en paix l'heure desirée de mon repos, je charme le soir de ma vie par des chants utiles & sérieux. La vieillesse a des peines cruelles : mais le chant de ma muse adoucit les peines de la vieillesse.

(*a*) J'ai parcouru le monde moral. J'ai vu le mensonge, la vanité & la peine inévitable suivre le genre humain & l'assaillir à chaque pas dans les sentiers laborieux de la vie. J'ai versé des larmes sincères sur la mort

de mes amis. J'ai aſſigné des bornes légitimes à la triſteſſe & montré la ſource de la véritable joie. J'ai expoſé les merveilles de l'amour du Créateur; j'ai montré le Juge ſuprême aſſis ſur ſon tribunal pour juger les générations ; j'ai prouvé à l'homme ſon immortalité ; j'ai offert à ſes yeux un léger tableau * des vérités que nous devons croire & des vertus que nous devons pratiquer pour vivre en paix dans cette terre d'exil, & paſſer enſuite de l'eſpérance au bonheur. A ce point de ma courſe, ma muſe s'arrête un inſtant : de cette hauteur où elle eſt enfin arrivée, elle jette un coup d'œil ſur l'étendue des routes peu frayées qu'elle vient de traverſer : la prudence l'avertit que bientôt il ſera tems pour elle de ſonger au repos : l'eſpace qui

* Quoiqu'il ne ſoit pas ſorti des mains de Raphaël, il ne laiſſe pas d'avoir ſon prix.

lui reſte à parcourir eſt encore long pour ſa foibleſſe, tant ſa carrière étoit vaſte : mais elle ſe conſole, elle ſent du plaiſir en voyant le terme de ſes travaux s'approcher ; déjà elle ſe plaît à s'occuper de l'inſtant où elle va s'y repoſer. Ainſi, dès qu'un autre voyageur excédé de fatigue, haletant & courbé pour reſpirer, a pu gagner le ſommet d'une légère éminence, il s'arrête, il promène ſes regards autour de lui ; il embraſſe de l'œil la longue chaîne des vallons, des plaines, des forêts & des rivières qu'il a traverſées. Raſſaſié de voyages, il ſonge à ſa demeure : ſes vœux la redemandent : l'intervalle qui l'en ſépare encore la lui rend plus chère & donne plus d'impatience au deſir qu'il ſent de s'y revoir. Il ſe jure en ſecret de ne la plus quitter & ſe promet bien d'y mourir en paix.

Je me ſuis trop long-tems obſtiné dans ma triſteſſe. J'ai trop long-tems

importuné les Cieux de mes coupables plaintes. Mon cœur eſt enfin changé. J'ai appris à me ſoumettre, à ſourire au milieu de mes maux. O muſe, change de ton : je veux par des chants conſolans expier ces chants de douleur. Mais à préſent que la vieilleſſe a épuiſé mes forces, que toutes mes paſſions ſont éteintes, que mon cœur flétri ne goûte plus la vie, que tous mes ſentimens, juſqu'à celui de l'amitié, ſont uſés; à préſent que la mort qui a arraché de mes bras tous mes amis l'un après l'autre, achève de m'envelopper moi-même de ſes funeſtes ombres : ô nuit, pourras-tu m'inſpirer encore; pourras-tu ranimer les cendres de ce feu céleſte qui brûloit dans mon ſein & qui ne jette plus que de mourantes étincelles ? O nuit, je te dois toutes les penſées que rediſent mes vers. Tu me les inſpirois dans ces heures ſolitaires où les amans t'adreſſent en

ſecret leurs ſoupirs : tandis que le reſte des mortels goûtoit les douceurs du ſommeil, ſeul je veillois avec toi. Non, cette déeſſe amante que la fable nous peint deſcendant en ſilence du trône des airs, & venant, voilée des ombres, dans les bras d'un mortel, ne fut point auſſi amoureuſe de ſon berger que je le fus toujours de toi. Et toi, dont la préſence vénérable & les ſecours propices ont ſecondé mes chants, je ne t'ai point encore chantée. Ah, pour m'acquitter de cette dette immenſe, daigne accorder à ma muſe une dernière faveur ; & vous, ſphères céleſtes, prêtez moi votre harmonie, pour rendre un digne hommage à votre ſouveraine. Alors je ſuſpendrai ma lyre pour ne la plus reprendre, qu'au moment où réveillé par les concerts des Anges, j'irai, ſortant du tombeau, mêler mes chants aux ſons mélodieux de leurs harpes d'or; dans ce ſéjour

paiſible où la vieilleſſe, l'inquiétude & la douleur n'auront plus d'accès *, dans ces lieux fortunés où la nuit, le crime & la mort ſeront à jamais inconnus ; c'eſt là que ces aſtres, maintenant foibles étincelles de la nuit, paroîtront des ſoleils immenſes & verſeront enſemble ſur les yeux de l'homme étonné les flots éblouiſſans de leur lumière.

O nuit majeſtueuſe, auguſte ancêtre de l'univers, toi qui née avant l'aſtre des jours dois lui ſurvivre encore, toi que les mortels & les immortels ne contemplent qu'avec reſpect, où commencerai-je, où dois-je finir ta louange ? Ton front ténébreux eſt couronné d'étoiles : les nuages nuancés par les ombres & re-

* Quoique la brillante ſymphonie des céleſtes concerts ſoit bien au-deſſus du foible prélude que ma muſe commence ici-bas, j'oſe croire que ſa voix eſt d'accord avec eux.

pliés en mille contours divers, composent l'immense draperie de ta robe éclatante : elle flote sur tes pas & se déploie le long des Cieux azurés. O nuit, ta sombre grandeur est ce que la nature a de plus touchant & de plus auguste. Ma muse reconnoissante te doit des vers. Ton éloge va couronner mes travaux C'est un obscur rideau parsemé d'étoiles d'or que je vais tirer sur les tableaux précédens, & qui fermera la scène.

Eh, quel sujet est plus digne d'être chanté par l'homme ! Les Anges célèbrent dans les Cieux la création de l'univers. Entonnons sur la terre cet hymme sublime que nous devons continuer avec eux. Par quel autre essai pouvons-nous mieux préparer nos sens à soutenir les ravissemens de la félicité céleste ? L'Eternel, destinant l'homme à contempler la majesté de sa face éblouissante, expose ici-bas à ses regards cette scène de

merveilles, pour fortifier sa vûe, pour accoutumer ses yeux à l'éclat des grands objets, pour familiariser son ame avec l'étonnement, pour l'élever à cette hauteur de pensée, à cette énergie de sentiment dont il aura besoin pour ne pas rester écrasé sous l'impression inopinée du bonheur. Il veut qu'en voyant les Cieux l'homme contracte cette attitude d'admiration & de respect qu'il doit garder éternellement en sa présence. Plus notre ame se sera aggrandie sur la terre, plus alors elle absorbera de plaisir & de félicité.

Souverain des Cieux, toi dont la vûe est le bonheur suprême, toi qui seul peux remplir ce vuide immense que l'univers laisse encore dans le cœur de l'homme, au milieu des doux transports qu'éprouvoit le fils de Jessé, en contemplant tous ces feux de la nuit, tu daignas toucher ses lèvres, & accorder sa harpe avec

l'harmonie des ſphères céleſtes : j'entreprends aujourd'hui de peindre le plus ſublime de tes ouvrages matériels ; ſeconde mon audace : lance mon ame loin des bornes de la terre, hors du cercle étroit que régit le ſoleil ; enlève mon génie de ce coin de l'univers, & le tranſporte dans une région d'idées inconnues aux mortels. Enſeigne-moi à parcourir l'échelle des êtres, à partir de cette baſe de ton trône pour m'élever par ces degrés brillans & monter juſqu'à toi. Enſeigne-moi à voir la nature de l'œil de ſon maître, & fais que mon génie brille comme un aſtre dans l'ombre de la nuit. Me trompé-je ? Eſt-ce ton influence que je ſens pénétrer mon ame ? Eſt-il vrai que mes penſées vont jetter du ſein de ces ténèbres un éclat immortel ?

Lorenzo, tu veilles auſſi au milieu de la nuit, mais ce n'eſt pas pour

pour la vertu : l'ambition, la volupté, tyrans cruels, * n'accordent à leurs esclaves harassés qu'un sommeil foible & plein de troubles. Agité par leurs caprices, tu renverses pour les satisfaire l'ordre naturel des nuits & des jours : ** tu fais commencer à minuit ton jour criminel : le soleil en se levant assiste aux derniers excès de tes débauches : au retour de sa lumière tu te plonges dans le sommeil, & les feux qu'il darde du sommet brûlant de notre hémisphère ne sont que les premiers rayons de ton aurore. Dans l'intervalle, où tu cours d'un crime à l'autre, arrête-toi & respire un moment ; lève tes yeux vers le ciel, si tu peux soute-

* Que j'ai combattus pour toi dans mes chants précédens.

** Il faut te regarder comme le premier de nos Antipodes.

nir la vûe du ciel que tu outrages. S'il te faut de ſuperbes lambris, des dômes pompeux où l'éclat de mille flambeaux ſe mêlent à l'éclat de l'or, ſi, malheureux & cherchant la joie tu préfères les ſombres plaiſirs de la nuit, viens ſous cette voute d'architecture divine : où trouveras-tu une aſſemblée plus nombreuſe d'objets raviſſans ? Tu peux jouir de ceux-ci ſans expoſer ta ſanté, ſans ruiner ta fortune, ſans ſouiller ta gloire (*b*).

Vois l'aimable ſœur du ſoleil ; l'éclat tempéré de ſes rayons t'invite à repoſer ſur elle tes yeux bleſſés par la ſplendeur du jour. Plus douce que le deſpote radieux de l'hémiſphère, elle luit ſur tes organes, ſans y porter l'impreſſion de la douleur. * Loin de repouſſer ta vûe éblouie, elle introduit tes regards plus avant dans

* Elle t'invite à être ſage pour ton avantage & ton plaiſir.

les Cieux : elle te rend libre possesseur de leurs plaines brillantes : elle t'ouvre ce théâtre de merveilles, dont la beauté paroît plus touchante au travers des ombres. La lumière * ne laisse échapper dans les airs que des rayons affoiblis qui ne servent qu'à rendre la nuit visible & la montrent dans toute sa majesté.

Quoi ! l'astre qui soulève de son vaste lit la masse pesante de l'Océan, le force de s'élever, de s'abaisser à des retours réglés, de quitter & de couvrir successivement ses rivages, & d'entretenir par un mouvement continuel la pureté de ses ondes, ne pourra-t-il élever une ame au-dessus de la terre & l'attirer vers les Cieux ? (*c*)

Viens, Lorenzo, viens t'échauffer. Dégage ton cœur de ce globe

* Comme un espion.

étroit où l'ambition l'enchaîne pour le tourmenter; délivre-toi des prestiges & de l'enchantement du monde, & viens te former une ame supérieure aux séductions du pouvoir. Laisse l'or aux ames viles qui le mendient aux pieds des Grands, & viens puiser dans ces mines éternelles que les Cieux te découvrent. Lève l'ancre, quitte la terre, je suis ton guide: * suis-moi sur cet Océan azuré, qui n'a ni écueils ni rivages. Tu n'y trouveras point de tempêtes ni d'ennemis qui t'arrêtent dans ta course. Ne vante plus tes longs voyages: tu es encore étranger dans l'univers. Vois-tu cette mappemonde immense tracée des mains de la nature? Voilà l'espace où l'ame doit voyager. Commence avec moi le tour du globe universel de la création. Quand tu reviendrois de

---

* Je suis ton vent favorable.

faire celui de la terre, tu avoueras bientôt que tu n'étois pas ſorti de ta maiſon. L'homme n'a rien vu, s'il n'a pas vu l'enſemble !

Hé bien, es-tu libre ? Triſte victime de l'ambition, tes liens ſont-ils briſés ? Montons enſemble : allons, nouveaux Promethées, voler ſans crime le feu des Cieux : allons rallumer aux flambeaux du firmament la flamme ſacrée de la vertu. *

Elance ta penſée au-deſſus de cette atmoſphère où les élémens oppoſés ſe combattent, au-deſſus des vaſtes réſervoirs de la pluie, des magaſins de la grêle, & des régions glacées d'où deſcendent les neiges flottantes. Pénètre au-delà des braſiers enflammés où s'allume l'éclair, où ſe forgent les fléches tortueuſes

* Ce larcin ne te fera pas enchaîner ; au contraire, il te rendra la liberté.

de la foudre, au-delà de ces antres Aëriens où les tempêtes au berceau reposent dans leur enfance, croissent en silence & attendent des progrès du tems ces aîles vigoureuses, cette voix de tonnerre, cette force immense qui peut-être doit bientôt renverser un monde criminel. Franchis les orbites calculés de cet astre voyageur que les siécles d'ignorance prirent pour le sinistre messager des malheurs du monde, & contemple des objets plus grands que l'homme (*d*). Ton ame jusqu'à présent retrécie, flétrie par les vapeurs grossières de la terre, va s'épanouir ici, s'ouvrir aux rayons que dardent tous ces globes entassés. Tes facultés mises en action vont se rétablir & se déployer : tu sentiras une énergie nouvelle circuler dans ton être, & les sublimes pensées se presser d'éclorre.

A la naissance du monde, le Créa-

teur dit à ces astres : « Allez, éclai-
» rez l'homme. » Crois-tu qu'ils brillent pour * te conduire dans les asyles ténébreux de la débauche, & prêter une lumière complice à tes honteux excès ? C'est pour te guider dans les sentiers du monde moral, autant que dans ceux du monde physique. Où vas-tu te précipiter dans les ténèbres, mortel égaré loin des routes de la vertu ! Reviens, malheureux, ces astres te rappellent, suis leurs clartés. Ils offrent de te reconduire vers elle.

A la vue des Cieux, l'ame, saisie de respect, s'ouvre sans effort à leurs douces influences : le sentiment l'attendrit & la pénètre profondément. Elle reste passive sous l'impression de ces merveilles, elle ne s'oppose plus à la sagesse qui veut

* Les étoiles t'éclaireront au défaut de la lune.

s'emparer d'elle : le plaiſir naît de l'admiration, & le plaiſir enchaînant ſes facultés vaincues, la livre ſans réſiſtance à la vertu.

Oui, tout ce que j'exprime, je le ſens en ce moment. D'abord mon ame frappée d'étonnement * éprouve un plaiſir confus. Bientôt éveillée par de ſoudains tranſports elle ſort de cet état d'aliénation. L'amour & l'admiration ſe diſputent mon cœur, l'agitent enſemble & l'embraſent : que je le ſens brûlant ! Dieu, quel faſtueux appareil ! quelle profuſion de merveilles ! Quel luxe & quelle pompe le Créateur a déployés ſur ce théâtre ! Quel œil peut en embraſſer l'étendue ? Quel eſt cet art inconnu qui enchante l'ame, l'attache à ce ſpectacle par un charme iné-

* Etonnement deſtiné à nous conduire à la véritable ſageſſe.

puiſable & la force de contempler & d'adorer ſans ceſſe ? Le jour n'a qu'un ſoleil : la nuit en a des milliers, dont la clarté conduit nos regards juſqu'au ſein de l'Eternel au travers des routes illimitées où ſont empreints les magnifiques veſtiges de ſa puiſſance. Quels torrens de feux verſés de ces urnes innombrables, tombent enſemble des hauteurs du firmament, & viennent tous s'unir au centre de mon œil !.. Ils ne s'y ſont point arrêtés ; je les ſens deſcendre & brûler dans mon cœur. Tranſporté & confondu, ſuſpendu entre deux mouvemens contraires, je me ſens à la fois terraſſé dans la pouſſière & ravi dans les Cieux. Et qui peut voir les Cieux ſans éprouver les terreurs d'un reſpect religieux, & les ardeurs de l'enthouſiaſme ? Qui peut les voir & s'arrêter à ce qu'il voit, ſans percer juſqu'au Tout-puiſſant, qui a formé

avec la matière ces globes inanimés qui animent tout ? O ouvrage inconcevable, oui, tu es digne du Dieu qui t'a fait ; l'homme eſt trop foible pour te louer aſſez : & l'homme ingrat, enſeveli maintenant dans les bras du ſommeil, prive Dieu de ſon hommage ! Mais je ne veille pas ſeul : d'invisibles eſſains d'eſprits célèbrent avec moi la gloire du grand Architecte, dans des concerts que les humains ne peuvent entendre. L'univers eſt le temple où ils l'adorent. De combien de luſtres éclatans ſa voute eſt ornée ! Comme ils verſent dans l'ame les feux du zèle & de la religion ! Oui, ce temple prêche le Dieu qu'il recèle. Avec quelle éloquence la nuit le démontre à mon cœur !

La religion eſt fille de l'aſtronomie : un Aſtronome Athée ne peut être qu'un inſenſé. Tous les êtres nous parlent de Dieu : mais ſi

l'œil attentif découvre ſes traces dans les petits objets ; dans les grands, Dieu ſaiſit l'ame & s'en empare d'abord. En un inſtant elle eſt éclairée, ravie, remplie ; ſa curioſité s'enflamme, elle veut tout connoître : les êtres ſe multiplient : elle découvre dans l'univers une foule d'habitans nouveaux, & des nations d'eſprits de natures différentes. O vous, étoiles, & vous, planètes, & vous qui les habitez ; qu'eſt-ce donc que ceci ? Quel eſt le but de cet amas de merveilles ? Dis-moi, voûte ſuperbe, qui renfermes cette famille d'aſtres dans tes palais d'azur : vaſte dôme, bâti ſans bornes, par-tout infini & ſublime en tout, étois-tu deſtiné à loger l'Eternel ? Qu'ai-je dit ?... Dès que je nomme Dieu ; ſon idée appauvrit ta richeſſe, rabaiſſe ton élévation, comble ta profondeur, retrécit ton immenſité ; l'univers ne me paroît plus qu'un

point, & je ne vois qu'un Pygmée dans la taille gigantesque de la nature.

Mais si, oubliant Dieu, je reviens à l'homme & que je le compare à toi, ô nature, avec quelle rapidité tu reprends tes droits & reparois dans ta grandeur devant ma pensée ! En un instant je vois ton cercle s'étendre, tous les points de sa circonférence s'éloigner du centre & s'allonger en fuyant par des lignes infinies; je reste isolé dans un désert immense, dans un vuide spacieux où pourroit se placer un second univers.

Ainsi, quand tous les magasins de l'orage s'enflamment & crêvent à la fois, l'air frappé se creuse, l'explosion violente & soudaine ouvre un abîme dans ses vagues : les nuages reculent en ondes circulaires, & les flots de l'Ether successivement poussés les uns sur les autres roulent &

vont toucher la voute des Cieux. Quand je ſonge à Dieu, ces aſtres s'éteignent & n'ont plus ni lumière ni grandeur. Mais quand je ſonge à l'homme, leur orbe s'aggrandit, ſe rallume & jette une ſplendeur qui les fait prendre pour les Dieux de l'univers.

Ah ! faut-il s'étonner que ces chef-d'œuvres ſurprenans de la matière, ſi richement vêtus de lumière & de gloire, ayent uſurpé les hommages des ſiécles groſſiers qui ne s'élevoient point au-deſſus des ſens ? Oui, les aſtres ſont vraiment des Dieux pour les ſens ; & quiconque les voit ne peut s'empêcher d'abſoudre à demi l'erreur de l'idolatrie. Ce fut même une vertu dans ces anciens ſages, qui déployèrent tout ce qui reſtoit à l'homme de force naturelle pour ſe ſoulever de la terre & monter : mais leur foible vol s'arréta ſur les planètes, & ces objets brillans

qu'ils ne purent paſſer, ils les crurent leurs Dieux.

Lorenzo, ſi tu es curieux des beautés de l'art, vois quel art admirable, quelle géométrie ſublime ont préſidé à la ſtructure des Cieux. Le nombre, le poids & la meſure, tout eſt réglé, tout eſt parfait. Quand l'homme foible entreprend des édifices d'une hauteur extraordinaire, il eſt ſouvent forcé de laiſſer au haſard & à la deſtinée le ſoin de les achever. Ici la ſageſſe & le choix ont empreint par tout leurs brillans caractères : l'intelligence éclate dans tous les points de l'ouvrage. L'adreſſe & la force ſont exactement combinées. Rien ne brille que d'un éclat qui ſert, & chaque ornement a ſon uſagé. Le grand économe n'a nulle part dépenſé en vain ſes richeſſes. Tout eſt diſtribué avec une ſage opulence. Que cette perſpective eſt riche & bien ména-

gée! Avec quelle variété changeante elle ſe renouvelle & s'allonge ſans fin devant l'œil qui la contemple ! . . Et ces voyageurs céleſtes, comme leur courſe eſt rapide ! En comparaiſon de leur vîteſſe, la foudre ſe traîne ſur ſes aîles de feu. La penſée ſeule peut les ſuivre dans leur carrière. Quelle foule d'orbes montans ſans fin au-deſſus d'autres orbes, de cercles enfermés & ſe mouvans dans d'autres cercles, de roues engrainées à l'infini dans d'autres * roues ! L'imagination ſuccombe & veut douter ſans ceſſe de ce que la raiſon voit. Quelle complication de ſpirales & de courbes repliées ſur elles-mêmes & engagées l'une dans l'autre ! Quel nombreux eſſain de mondes dont l'im-

* Comme les roues de la viſion d'Ezéchiel, & la raiſon a auſſi de la peine à ſe défendre de prendre cette machine inconcevable pour une viſion, un rêve.

menſité ne laiſſe à la terre qu'un point inviſible ; quel intervalle immenſe jetté entre leurs diſtances réciproques ! Qu'eſt-ce donc que l'eſpace étonnant qui enferme toutes ces ſphères & les voit rouler enſemble dans ſon enceinte ? C'eſt un gouffre ſans fond où la penſée s'abîme, ſe perd & s'éteint.

Et ne penſes pas ne voir ici qu'un vaſte déſordre. Ton œil n'apperçoit dans les Cieux qu'un chaos brillant. Tu n'y peux démêler la trame délicate & l'ordre ſévère qui regnent dans toutes les parties. Quelle richeſſe ! quelle beauté ! quelles maſſes & quelle force de mouvement ! quelle harmonie ! quelle police dans cette ſociété compliquée de globes ! quel deſſein merveilleux dans le plan ! quelle juſteſſe de proportions dans les moyens ! quelle grandeur dans la fin ! comme tout l'enſemble concourt au bien général ! Plus fidèles que l'homme.

l'homme aux loix du Créateur, ces mondes innombrables ſuivent ſans s'écarter tous les points de la route qu'il leur a tracée. Les orbites de leurs mouvemens divers ſe traverſent ſans ceſſe & ne s'embarraſſent jamais. Des nœuds ſe forment & ſe dénouent auſſi-tôt : ces planètes qui ſemblent à nos yeux s'unir & ſe confondre, vont bientôt ſe dégager ſans effort. La loi qui les écarte eſt celle qui les ramène : un ordre conſtant enchaîne & meſure leurs conſtantes irrégularités. Mais, ô ſurpriſe ! tandis que tout part & revient, tandis que tout eſt en mouvement, au milieu des tours & retours de ces maſſes inconcevables, au milieu de l'action continuelle & ſimultanée des roues immenſes de cette machine agitée, quel vaſte ſilence dans l'univers ! Quel repos profond ! C'eſt le calme d'un déſert ! Pas le moindre murmure ! pas le moindre ſouffle !

Tout ce peuple de globes marche en foule, dans un silence respectueux sous l'œil du Créateur : il leur défendit de se reposer jamais, il leur ordonna de respecter le repos de l'homme, & de glisser sans bruit au-dessus de sa tête, en ne laissant tomber qu'une clarté douce sur ses yeux fermés par le sommeil.

Oh ! laissez-moi voir . . . Laissez-moi promener mes pensées . . Mais ma vûe ne peut trouver de terme : & ma pensée s'égare dans un désert. Au milieu de son vol mon imagination succombe. Elle veut encore se ranimer. Elle ne peut ni résister à l'attrait qui l'entraîne ni atteindre au terme qui la fuit ; tant le plaisir qu'elle éprouve est grand, tant le plan qu'elle parcourt est vaste! Ah, c'est ici que les Anges & les hommes se rencontrent, qu'ils ressentent les mêmes *

* C'est un banquet où les Anges & les hommes réunis mangent la même manne.

transſports, & que l'habitant de la terre s'élève & ſe mêle aux citoyens des Cieux ! A quelle diſtance prodigieuſe ſont placés quelques-uns de ces ſoleils de la nuit ! Le ſçavant doute ſi depuis que le monde eſt né, leurs rayons ont pu encore parvenir à cette terre lointaine, malgré l'incomparable rapidité du vol de la lumière... Oh ! laiſſez-moi rouler encore avec reſpect mon œil étonné. Jamais, non jamais je ne ſerai raſſaſié de voir & d'admirer dans cet Océan de merveilles, ſi étendu, ſi profond, dont les dimenſions immeſurables vont ſe perdre loin de mes yeux dans leurs extrêmes infinis ; dans ce champ de feu où Dieu ſeul peut * nombrer les aſtres qu'il y a preſſés. Ambition, vante

* Peut-être que les Séraphins eux-mêmes ne peuvent les compter.

maintenant l'étendue de tes conquêtes ſur cet atôme où nous ſommes cachés !

Quel étonnement nouveau vient me ſaiſir ! Où ſont les colonnes qui ſoutiennent les Cieux ? Où eſt le pivot * qui porte ſans fléchir le fardeau de l'univers ? Quelle force étrange, quel art myſtérieux fait flotter ſur les ondes de l'air ces maſſes énormes. La main de l'Éternel les tient-elle ſuſpendues à des chaînes d'or ? C'eſt la volonté de Dieu qui les fixe toutes dans leur centre, & leur donne ſur l'air mobile une baſe réſiſtante, inflexible comme le diamant. Il peut de même amollir le diamant & en faire un fluide léger qui cède comme l'air. C'eſt le Dieu qui du néant fait tout, & qui, quand il le veut, défait un univers

*Plus fort que les épaules d'Atlas.

& le rend au néant. Que ſon exiſtence eſt liſible pour l'homme dans ce volume d'azur ! Le Tout-puiſſant a tracé ſon nom dans les Cieux en lettres de feu.

Ces brillans caractères auſſi (*e*) anciens que le tems ſont authentiques & durables. La main profane de l'homme ne peut y atteindre pour les altérer. Au lieu de transformer ces aſtres en repréſentations monſtrueuſes & d'y tranſporter les chimères de notre imagination, liſons plutôt les grandes vérités qu'ils offrent à nos regards. Ce vaſte ſpectacle, qu'eſt-il autre choſe que le ſyſtême complet de l'exiſtence d'un Dieu que la nature étale & développe à l'œil attentif qui l'étudie dans le ſilence de la nuit ?

L'homme demande encore des miracles ! Qu'en a-t-il beſoin pour appercevoir au-deſſus de la nature

l'Etre qui l'a créé, qui règle son cours & qui en est le terme suprême ? Où est l'homme qui peut au travers des voiles de la nuit contempler la face de l'univers, sans sentir le besoin de se demander : « quelle » est donc la main cachée derrière » le rideau, quel est le bras invisible » & puissant qui a imprimé le mou- » vement à tous ces mondes & ar- » rangé les ressorts compliqués de » cette vaste machine ? Quelle main » a arrondi ces globes énormes, les » a lancés brûlans, au travers des » profondeurs de l'espace, en aussi » grand nombre que les perles bril- » lantes de la rosée du matin, ou » que les étincelles qui jaillissent du » sein des cités fumantes lorsque » l'incendie les dévore ? » L'antique nuit vit en un instant la lumière envahir & peupler ses déserts, mettre son sein tout en feu,

pénétrer ſes voiles épais & les émailler d'étoiles * Quel eſt le chef qui mène à ſa ſuite cette armée d'aſtres obéiſſans, enrôle leurs noms, marque leurs poſtes, règle leurs marches, & fixe leurs retours à des périodes invariables ? N'eſt-ce pas celui dont la voix tonnant ** dans le ſombre empire du chaos, les fit lever au premier ſignal & ſortir du néant où ils dormoient dans les ténèbres, les couvrit d'or & de lumière, les diſciplina, les arma de feux, & les rangea par ordre dans les plaines de l'Ether, pour y faire la guerre à tes vices, à ton incrédulité. Diras-tu : c'eſt la nature qui

* Ou ſi le ſtyle militaire te plaît d'avantage (car les étoiles liguées avec l'homme ont livré des combats) — quel eſt celui qui licenciera ces vieilles troupes, quand elles auront fini leur ſervice, ſi jamais elles ſont licenciées.

** Comme la trompette retentiſſante.

gouverne tout ? Qu'est-ce que le cours de la nature, si ce n'est l'art d'un Dieu ? La nature peut-elle se réformer & se changer elle-même ?

Des miracles ? homme aveugle ; le plus grand de tous est sous tes yeux. Le cours de la nature proclame un Dieu, & le démontre à la raison la plus bornée. * Tout autre miracle n'est qu'une allarme que le Tout-puissant envoye aux mortels endormis, pour les réveiller de leur assoupissement, & se montrer à eux par une preuve nouvelle, mais qui n'est pas plus convaincante : c'est une sorte de reproche qui accuse l'homme au moment qu'il le satisfait. Répondez, incrédules. La main qui assujettit la nature dans le cercle de ses loix invariables, est-elle moins puissante que la main qui, en s'op-

---

* Tu n'es pas novice en Théologie.

posant, l'en écarte & trouble son cours ? Faut-il moins de force pour former un soleil, que pour l'arrêter près du couchant, & le renvoyer, frappé d'étonnement & tout écumant de feux, vers l'Orient épouvanté ; tandis que la lune lassée de sa course se repose au-dessus des vallons fleuris d'Ajalon ? Ces prodiges sont grands : mais il est encore plus grand de créer. Depuis les berceaux enchantés où fut placé le premier homme, jusqu'à nos malheureux jours, suis la chaîne des miracles que Dieu a opérés ; tu n'en trouveras point de plus étonnant que ces merveilles que chaque jour renouvelle sous nos yeux. Nous les appellons ordinaires; elles ne le sont que pour celui qui ne sçait pas les voir & les juger, que pour l'homme dont l'œil stupide, comme celui de la brute, n'apperçoit dans les Cieux que de vaines étincelles.

Eſt-il vrai qu'il eſt des hommes foibles qui ne peuvent s'élever juſqu'à Dieu, qui oſent prononcer que c'eſt une folie de croire ce qu'on ne peut concevoir, & pour qui l'inviſible & le néant n'ont point de différences ? Quel fut donc le but de l'Eternel Géometre, lorſqu'après avoir étendu à l'infini les lignes de ſon plan, ſemé ſans meſure la profuſion des êtres & répandu l'étonnement ſur tout l'enſemble, il laiſſa tomber de ſa main dans le ſein profond de l'univers cet inſecte penſant, l'homme, pour y voir en rampant cette ſcène de merveilles & vivre dans la ſurpriſe ? Pourquoi, dès que notre œil embraſſe la voute des Cieux, & tous ces globes ſans nombre qui les enflamment, & les rendent animés & vivans, reſtons-nous confondus & comme écraſés ſous l'idée de la toute-puiſſance de leur auteur ? N'eſt-ce pas pour appren-

dre à l'homme présomptueux à ne pas nier dans Dieu ce qu'il n'y peut comprendre ? Dieu séroit-il moins une merveille, que les merveilles écloses de ses mains ? L'ouvrier seroit-il moins un mystère que son ouvrage ? Prétendons-nous que les choses les plus élevées soient les plus familières, & que notre raison trouve sur l'être incréé plus de prise que sur ses créatures ? Pour le comprendre, il faudroit qu'il cessât d'être Dieu ou nous d'être hommes. Dieu seul peut se concevoir. Quelle distance infinie entre l'homme & Dieu ! Non, dans un tel sujet, rien n'est vrai que ce qui étonne, rien ne satisfait la raison que ce qui la confond. Aurois-tu jamais pu croire sur la foi d'un simple récit l'existence de ces astres ? Tes yeux te disent que ces merveilles ne sont pas une fable. Ces traits de grandeur & de majesté, dont la nature est marquée, sont une sorte de

ferment que le Tout-puissant fait à la raison de l'homme : c'est par l'univers qu'il lui jure son existence. Si tu ôtes Dieu de la nature , il n'y reste plus rien de grand : l'homme tombe au fond d'un abîme d'où il ne voit plus rien.

L'incrédule s'y précipite volontairement *, & se plaît à ramper dans la bassesse. Malheureux , fais un effort , lève les yeux, & désespère toi; vois l'espace étroit où tu es resserré. Vois comme la nature t'assiége de toutes parts pour dompter ton orgueilleux scepticisme. Emprisonné par ces mondes innombrables , tout couvert de la lumière de l'évidence , vois comme tu es entouré de chaînes brillantes qui te lient à un Dieu. Tu ne peux lui échap-

* Le cœur de l'homme est dans un cloaque & s'y plaît.

per. Heureux esclave, par quel art impie veux-tu tenter de te dégager, en blasphêmant, des mains de ton bienfaiteur ? Peux-tu lutter contre son bras invincible qui t'emporte vers le bonheur ? Peux-tu résister à cette foule de merveilles qui te poussent & t'entraînent vers lui ? Tous ces globes qui environnent la terre & t'enferment dans son enceinte, te pressent d'avouer un Dieu. Rends-toi à lui. Oses-tu bien douter encore & démentir seul ce concours de témoins assemblés dans les Cieux qui te confondent & déposent tous en faveur de leur auteur ? Quel ordre ! quelle beauté ! quelle force de mouvement ! quelles masses ! quelle distance ! quelle harmonie ! quelle police dans cette société compliquée de globes ! quel dessein admirable dans le plan ! quelle justesse ! quelles proportions dans les moyens ! quelle grandeur dans la fin ! Comme tout

l'ensemble concourt au bien général!

L'homme a été envoyé dans l'univers pour voir. Son ame reçoit par ses yeux les connoissances nécessaires à sa paix. Elles s'offrent d'elles-mêmes & se donnent à lui sans le secours d'une longue étude. Pour les obtenir, la nature ne l'oblige point à s'égarer dans les régions perdues de la métaphysique, à se tourmenter sur les champs épineux de la logique, à voyager avec fatigue dans le cercle énorme de l'histoire. La tâche qu'elle lui prescrit est facile. Elle lui donne une attitude droite qui l'élève vers les Cieux, & porte naturellement sur eux ses regards & ses pensées; & elle lui dit: lis ici tes devoirs.

Comme mon ame s'épanouit aux rayons de ces astres, se pénètre de leurs influences morales *, & se rem-

* Tandis qu'il n'est peut-être rien que Lorenzo admire moins.

plit des vérités qui en descendent! Je crois voir dans ces mondes autant de députés qui viennent nous annoncer que leur souverain réside au-dessus d'eux dans le sanctuaire inaccessible de sa gloire. L'habitant présomptueux de la terre refusera-t-il un moment d'audience à cette magnifique ambassade qui s'est abaissée jusqu'à la portée des regards de l'homme pour lui parler du monarque qui l'envoye, & lui donner sur ses vrais intérêts d'importantes leçons? Lorenzo, éveille ta pensée: qu'elle prenne les aîles de l'éclair, & qu'elle vole dans un clin d'œil de l'Orient à l'Occident, & d'un pole à l'autre pole: hé bien: peux-tu contempler l'univers sans demeurer confondu ou convaincu? Renonce à la raison ou prosterne-toi pour adorer un Dieu.*

---

* Lorenzo, tu regardes toutes ces preuves comme

Fatigué du ſpectacle des Cieux, ou trop ſtupide pour y lire, veux-tu une preuve plus ſimple de ſon exiſtence? Elle ſert de baſe à toutes les autres. Saiſis dans ton eſprit cette chaîne unique & invincible. Mais cette preuve ne peut faire impreſſion que ſur une oreille attentive. Retire-toi du tumulte du monde où les idées interrompues ne peuvent ſe ſuivre & s'enchaîner. Ferme ſur lui les portes de ton ame : rappelle à toi toutes tes penſées : réprime ton imagination volage : tire un rideau ſur tes ſens : fais ceſſer les clameurs de tes paſſions. Que ta raiſon veille & regne ſeule : alors dans un calme profond, dans le ſilence de la nature & de la nuit, interroge-toi comme je me ſuis interrogé, & tes dou-

---

une vaine déclamation : c'eſt un défaut que l'homme eſt toujours diſpoſé à trouver dans ce qui le contredit.

tes

tres vont s'évanouir pour jamais.

Qui ſuis-je, & d'où ſuis-je tiré ? Je l'ignore : tout ce que je ſçais, c'eſt que j'exiſte. Il doit donc exiſter un Être éternel : car s'il y eût eu un ſeul inſtant où rien n'exiſtât, jamais il n'y eût eu d'êtres. S'il eſt quelque choſe d'éternel, eſt-ce l'eſpèce humaine ? La chaîne de nos ancêtres feroit donc infinie. Comment le concevoir, quand on voit chacun de ſes anneaux ſi fragile & paſſer ſi vîte ? Chaque partie peut-elle être dépendante, & le tout demeurer indépendant ? Suppoſons-le : de nouvelles difficultés s'élèvent. Je me trouve ici au milieu d'une mer ſans bornes, & je ne découvre aucun rivage où je puiſſe aborder. D'où viennent la terre & ces globes lumineux ? Sont-ils éternels auſſi ? Suppoſons encore l'éternité de la matière. Ces globes n'ont-ils point un autre père ? Leurs mouvemens & leurs formes

annoncent des desseins & des vues sublimes. Des vues supposent un art & de l'intelligence. Cet art ne vient pas d'eux. Viendroit-il de l'homme ? Mais l'homme peut-il être l'auteur d'un ouvrage dont il a peine encore à concevoir l'idée en le voyant fini ? Cependant jusqu'ici, nous n'avons rien supposé de plus grand que l'homme. Qui a donc imprimé le mouvement à ces masses d'énorme pesanteur ? Qui a donné au bloc informe de la lourde matière, le pouvoir de s'ébranler, de se déplacer du repos & de se partager sous mille formes variées ? Qui lui a donné des aîles pour voler dans l'espace ? Le mouvement est-il de son essence ? Alors chaque atôme en seroit nécessairement doué & pourroit en s'agitant former un univers de sa poussière. Mais si le mouvement est un état étranger à la matière, & qu'elle ne peut se donner elle-même, comment ces globes

aîlés, ces corps éclatans & dont les formes sont si belles ; ont-ils pu sortir de son bloc immobile ? La matière unit-elle à la faculté de se mouvoir, la pensée, le jugement & le génie ? Est-elle sçavante dans la géométrie ? A-t-elle réglé ces proportions & formé ces loix dont la simple conjecture a rendu Newton immortel ? S'il est ainsi, comme les sages atômes rient de l'homme qui se croit plus intelligent que l'argile ! Mais s'il a fallu pour former & pour conduire ces globes un art & une sagesse bien supérieure à l'industrie de l'homme, & que ces facultés ne puissent résider dans chaque masse de matière, un Dieu regne donc sur l'univers. Maintenant, que ce Dieu soit un esprit, invisible, éternel, & tout le problême est résolu. Mais cette hypothèse ne me replonge-t-elle point dans des nuages plus épais que ceux dont je sors ? Comment supposer ce qu'on

ne peut concevoir, un être qui n'ait jamais commencé, & qui ne doive jamais finir ? Incrédule, réjouis-toi : te voilà libre : il n'y a point de Dieu.. Mais pourquoi ? Cette difficulté attaque-t-elle plus l'exiſtence d'un Dieu, que la chaîne infinie des hommes, ſyſtême ſujet à mille autres difficultés à jamais inſolubles ? Choiſiſſons donc l'hypothèſe où il n'en reſte qu'une ſeule, tandis que toutes les autres diſparoiſſent, & que la raiſon voit toute l'étendue de ſon horiſon ſans nuages. C'eſt le choix que le bon ſens preſcrit : il nous dit de nous déterminer pour le côté où un ſeul grain de plus fait pencher la balance. Et de quel poids immenſe un ſyſtême l'emporte ici ſur l'autre ! La raiſon peut-elle te crier d'une voix plus forte : » crois un Dieu ? » Que d'abſurdités il faut dévorer pour préférer toute autre hypothèſe ! C'eſt aller à l'incrédulité par tous les excès de la

crédulité la plus ſtupide. Que la route qui te mène à ta ruine eſt pénible & fatigante !

Qu'on me donne l'athée le plus ſubtil, le plus décidé, & le plus couvert de vices & de crimes, je le défie avec toute ſon impudence, avec toutes les reſſources de la ſcience humaine de jamais paſſer le doute. Il peut avoir le deſir & l'intérêt de ne pas croire un Dieu : mais il ne ſera jamais convaincu de la vérité de ſon ſyſtême. Il n'eſt pas étrange que l'exiſtence d'un Dieu nous laiſſe des myſtères que nous ne pouvons concevoir. Nos organes matériels n'ont point de priſe ſur un eſprit. Mais l'homme le voit dans ſes ouvrages, autant que l'homme peut voir Dieu. Sa toute puiſſance éclate de toutes parts, dans l'homme, dans la terre & dans les merveilles du firmament, de tous les points de l'univers, elle lance des traits de lumière qui fou-

droyent l'incrédulité. Ces aſtres & tous ces dieux de la matière qui arrêtèrent ſi long-tems à leur ſurface inſenſible le culte des mortels, domptent la raiſon rebelle & ſoumettent l'ame entière à Dieu.

Dieu n'eſt point dans les Cieux un ſouverain ſolitaire. Je découvre la cour nombreuſe qui l'environne. Je vois une foule d'eſprits rangés par ordre autour de ſon trône. Leurs fonctions ſont variées comme leurs eſpèces. La pourpre & l'azur, la perle & l'or éclatent dans leurs vêtemens divers & nuancent les couleurs immortelles de leur parure. Les aîles étendues, attentifs au premier ſignal de leur maître, l'inſtant n'a pas fui qu'ils ont déjà traverſé l'univers. L'homme ne pourroit nombrer leur multitude. Dans chaque ſphère préſide un Ange qui la conduit, entretient & ranime ſes feux, ou qui remplit quelque autre tâche ignorée des

mortels. L'appareil extérieur de ces globes annonce de grands desseins qui nous sont cachés. Ce sont peut-être autant de trônes éclatans où les Ministres de l'Eternel sont majestueusement assis, & d'où ils exécutent sur l'univers les ordres de son amour ou de sa vengeance. Car qui pourra croire que Dieu ait été si prodigue d'êtres matériels, & qu'il n'ait créé qu'avec épargne les esprits, ces nobles enfans de sa puissance, ces images plus parfaites de sa divinité, & pour qui les êtres insensibles semblent avoir été formés ? C'est ainsi que les Cieux nous révèlent l'existence d'une infinité d'êtres, aussi supérieurs à l'homme par l'excellence de leur nature, que ces globes le sont à la terre par leur grandeur. Tous ces esprits forment comme une nuée de témoins suspendue sur nos têtes. L'homme fait toutes ses actions au pied d'un vaste amphithéâtre où se

presse une assemblée nombreuse de spectateurs qui le regardent agir. Peut-être que sur chaque rayon de lumière qui frappe nos yeux, des milliers d'Anges descendent & viennent invisibles se mêler parmi les mortels. Cette pensée du moins imprime le respect, & peut étouffer le crime dans la volonté de l'homme qui croit son cœur éclairé de tous côtés.

NOTES.

(a) Lorenzo, si ma muse a proscrit les vains plaisirs du monde, si elle les interdit à tes desirs, elle t'a aussi montré les moyens de les remplacer par des plaisirs purs & célestes. Pèse, pèse avec soin toutes les vérités dont je viens de t'entretenir; & dis-moi ensuite, si tu peux encore vanter tes erreurs & te glorifier de tes vices. J'espère que tu n'auras pas cet excès d'audace. Mais si, continuant de t'abuser, tu oses encore t'applaudir de bonne foi de ta folie & rire de ton danger, crois que ma pitié pour toi n'est pas moins sincère.

(b) Tu y trouveras à choisir des beautés de toute espèce, sans avoir à craindre que le Sultan jaloux te les enlève. Le Sultan des Turcs, aussi sage que toi

croit qu'il n'y a pas de plus beau croissant que celui qui fait prosterner un peuple entier devant son turban ; il pense que la lune est fière de le copier.

(c) Ne pourra-t-il arracher ton ame croupissante sur les rivages infectés de la terre, & purger ton cœur corrompu des passions & des vices qui le souillent ? Son attraction ne manque-t-elle son effet que lorsqu'elle attire vers le Ciel. Et, à quoi se réduisent les plaisirs de la terre, dont tu fais tant de cas ? Les ames élevées, qui, dégagées de la lie des sens, ne soupirent qu'après les biens invisibles, sont les seules qui obtiennent la pleine jouissance d'une existence dont la fleur ne se flêtrira jamais, d'une vie parfaite & du suprême bonheur.

(*d*) Quelles doivent être les pensées, les espérances & les transports d'une ame qui se sent née pour être éternelle, & qui, s'élevant au-dessus des élémens, s'élance au-delà de la sphère du soleil, entrevoit la perspective de son brillant avenir, & sonde la profondeur de ses destinées ; de quels sentimens elle doit être animée dans cet instant d'enthousiasme ? Comme elle veille sur ses pensées, lorsqu'elle songe qu'elle est exposée à la vûe de l'Eternel qui découvre des imperfections dans les Archanges mêmes ! Dieu fixe sur les cœurs des mortels un œil jaloux : il marque dans le livre des Cieux la naissance & le progrès de nos desirs : au jour solemnel du jugement, ce livre sera ouvert & nous dévoilera à la face des Anges & des hommes.

(*e*) Là-bas sur ces plaines d'azur, ces globes dansent & chantent en l'honneur de leur dieu un Jubilé éternel, & célèbrent sans fin ses louanges. Mais si leur chant n'arrive point jusqu'à notre oreille, les figures compliquées de leurs danses présentent à la vûe les caractères hiéroglyfiques de son pouvoir in-

comparable, & forment en s'entrelaçant le grand chiffre du Tout-puissant : que ces lettres ont de grandeur pour les Anges qui les voyent de près ! Qu'elles sont encore lisibles pour les yeux de l'homme éloigné !

Rassemble par la pensée les montagnes les plus élevées : figure-toi que ces filles gigantesques de la terre sont arrachées de la profondeur de leurs fondemens, & sont lancées sur l'Océan ; que leurs énormes masses flottent sur les ondes, comme les bulles d'air, ou comme la plume légère, & qu'elles se meuvent en mesure ; que cependant tous les vents de l'atmosphère, rivaux de l'harmonie des sphères célestes, accordent ensemble les sons de leur bruyante symphonie & animent leur marche : ne resterois-tu pas immobile d'étonnement ? Combien tu dois donc être étonné du spectacle de tous les mondes nageans dans un élément infiniment plus délié, avec un art bien supérieur, avec des mouvemens bien plus rapides, & pour de plus nobles fins !

Lorenzo, avec l'index qui est le riche don des réflexions de la nuit, je vais conduire tes yeux vers les leçons diverses qu'enseigne le livre des Cieux. Il y en a qui pourront surprendre un homme qui n'est pas initié dans les mystères de la nuit ; leçons qu'on n'attendroit pas peut-être de son école, & qu'on ne s'imagineroit pas trouver dans une planète ou dans une étoile. Il ne sera plus tems de lire ce manuscrit des Cieux, lorsque comme un rouleau de parchemin consumé par les flammes, il disparoîtra de nos yeux avec les leçons qui y étoient écrites.

Que lisons-nous dans les Cieux ? Nous y lisons l'existence d'un Dieu, & celle d'autres êtres supérieurs à l'homme, habitans nés de l'Ether. Et pour te surprendre encore davantage, saches que l'éternité

est écrite dans les Cieux ? L'éternité de qui ? La tienne, Lorenzo ; celle de toute l'espéce humaine : & ce n'est pas pour la foi seulement que l'on trouve ici des secours : la vertu y puise aussi des forces. Ici croît le remède souverain de presque tous les vices, & surtout de la vengeance, de l'orgueil, de l'ambition & de l'impudicité.

VINGT-UNIEME NUIT,

LES CIEUX.

Pluralité des mondes.

QUE Dieu eſt grand ! Qu'il eſt puiſſant, l'Etre qui lance la lumière au travers des maſſes opâques de tous ces globes, qui a tiſſu l'enſemble brillant de la nature, & ſuſpendu l'univers comme un riche diamant à la baſe de ſon trône ! Quelle étendue immenſe ! Laiſſe tomber un poids de la hauteur d'une étoile fixe : Combien de ſiécles s'écouleront avant qu'il arrive à la terre ! Où commence donc, où finit ce vaſte édifice ? Où s'élèvent les derniers murs qui, dominant ſur l'abîme du néant, enferment

dans leur enceinte le féjour des êtres? A quel point de l'efpace le Créateur s'eft-il arrêté, a-t-il terminé les lignes de fon plan, & dépofé fa balance? Quel eft le lieu extérieur à la création, où ceffant de pefer les mondes & de mefurer l'infini, il a planté la colonne majeftueufe qui en étoit le terme, & où il a dit aux efprits de fa cour: « je m'arrête & je pofe ici » la borne de mon ouvrage. Ma tâ» che eft finie, & la création confom» mée. Efprits qui connoiffez, êtres » qui refpirez, êtres infenfibles que » j'ai mis en mouvement ou fixés dans » le repos, applaudiffez tous à votre » auteur. »

O nuit, dont la clarté pure & tempérée ne répand qu'un éclat adouci fur le tableau du monde, toi, qui de ta clef d'argent nous ouvres les tréfors de notre hémifphère, qui crées fous nos yeux un nouvel univers, & étales à nos regards ces mondes innombrables

cachés pendant le jour derrière l'étoile jalouſe du midi, ne peux-tu me laiſſer voir dans l'enfoncement le monarque puiſſant qui a déployé devant ſon trône ces pompeuſes merveilles? Mon œil errant le cherche dans tes profondeurs (*a*). O puiſſé-je voir un rayon du Dieu magnifique que mon âme adore! Dis-moi, déeſſe favorable, où réſide ſa cour, où brille ſon trône de feu? Tu le ſçais, tu es près de lui. Les livres ſacrés m'apprennent que tu étends ton obſcur rideau devant ſon dais éblouiſſant. Quelqu'une des étoiles de ta ſuite, dont le vol eſt ſi rapide, & l'orbite ſi vaſte, ne le rencontre-t-elle point dans ſa route? Vous, Pleïades, & vous, étoiles attelées au char enflammé du pole, & toi, brillant Orion, dont l'œil eſt encore plus vif, aſtres favorables qui guidez l'homme égaré ſur l'immenſité des mers, & le ramenez du ſein de la

tempête dans le port, enſeignez-moi de quel côté je dois diriger ma courſe, pour découvrir où habite mon auteur. Mais je veille en vain toutes les nuits, en vain je les ſollicite, pour leur arracher le ſecret de leur maître; elles ne le trahiſſent jamais.

L'univers que je vois eſt-il ſon ſeul ouvrage? Ou bien a-t-il loin de mes yeux fécondé d'un ſouffle le ſein de l'eſpace? A-t-il encore tiré du chaos une infinité d'autres mondes? Et s'eſt-il placé au milieu de ces ſyſtêmes divers comme un ſoleil central qui les pénètre tous de ſes rayons, les voit flotter autour de lui comme des atômes dans les torrens de ſa lumière, & retomber dans la nuit du chaos, s'il * en arrête les jets brillans?

* Le chaos, qui eſt à la fois le berceau & le tombeau de la nature, triompheroit de ſe retrouver poſſeſſeur de ce que la création ſa rivale avoit enlevé à ſon empire.

Le desir de toucher au terme des êtres s'éveille dans mon ame. Je veux m'élever de sphère en sphère, & parcourir l'échelle radieuse que la nuit me présente. Elle s'abaisse jusqu'à l'homme : c'est pour qu'il monte. Je ne balance plus ; je me livre à la pensée. Enlevé sur son aîle de feu, je m'élance de la terre comme de ma barrière. Comme je vois son globe s'éloigner & décroître à mes yeux ! Avec quelle vîtesse je me sens monter ! J'ai passé l'astre de la nuit. Je touche au rideau d'azur des Cieux. Je l'ai passé : j'ai pénétré dans les espaces reculés. C'est ici qu'atteint l'œil savant de l'astronome : c'est ici que se borne sa vûe allongée par son tube merveilleux. A chaque planète que je trouve sur ma route, je m'arrête, je l'interroge sur celui qui fait briller & rouler son orbe. Du vaste anneau de Saturne, où des milliers de terres comme la nôtre seroient perdues,

perdues, je m'élève & suis avec audace le vol hardi de la comète. J'arrive avec elle au milieu de ces soleils souverains qui brillent d'une lumière indépendante, ames des mondes, par lesquelles tout vit & respire. Que vois-je ici? Un espace sans bornes semé de sources enflammées. Des globes plus vastes que les nôtres, roulans dans des cercles plus élevés. * Avançons plus loin : ma course n'est que commencée. Ce n'est sans doute que le portique du palais de l'Eternel. Quelle est mon erreur! L'Eternel est bien au-dessus. Je rampe encore. ** Plus j'avance vers lui, plus

---

* Ce sont peut-être les maisons de plaisance où les Anges viennent séjourner.

**Et cela n'est pas étrange: je bâtis sur une erreur. C'est folie que de vouloir s'aider de la grandeur de ses ouvrages pour concevoir la sienne. C'est de ce point de vue que la raison apperçoit mieux la distance immense qui reste à traverser pour arriver jusqu'à lui.

il recule loin de moi. Où donc doit habiter l'étonnant Architecte, qui a bâti si magnifiquement pour loger un insecte, l'homme ?

Arrêtons-nous donc ici, & respirons un moment. * Où suis-je ? Où est la terre ? Soleil, où es-tu ? Que le cercle où tu voyages est étroit ! Je suis ici debout sur le sommet de la nature. Mes regards dominent son enceinte. Que de milliers de Cieux & de mondes je vois rouler sous mes pieds, comme des grains brillans ! Arrivé si loin & dans des régions si nouvelles pour moi, puis-je n'être pas curieux d'apprendre quels sont les habitans de ces climats si différens de la terre ! Aucun mortel n'y a jamais abordé vivant.

O vous, placés loin de ma chetive demeure, à une distance que les

* Si la pensée de l'homme peut se reposer ici.

rayons les plus rapides de mon ſoleil ne pourroient traverſer en un ſiécle, j'erre loin de ma patrie. Je cherche des merveilles nouvelles à l'admiration de l'homme. Quel eſt le nom de cette contrée du domaine immenſe du maître à qui tout obéit? Voiſins du ſéjour de la félicité, êtes-vous des mortels ou des Dieux? Etes-vous une colonie * venue des Cieux? Quelle que ſoit votre nature, vous devez vivre une autre vie, parler un autre langage, avoir bien d'autres idées que l'homme... Quelle variété dans les ouvrages de notre Créateur!... Mais dites-moi de quelle nature ſont vos penſées. La raiſon eſt-elle ici ſur un trône? Régne-t-elle en ſouveraine ſur les ſens? Se révol-

* Ou bien le voiſinage & les fréquentes viſites des habitans des Cieux vous ont-elles, perfectionnant votre eſpèce, transformés en dieux ſecondaires?

tent-ils contre elle ? Quand son flambeau s'éteint, en avez-vous un second dont la lumière vous guide ? Vos heureux Royaumes jouissent-ils encore de leur âge d'or ? Vos premiers (b) ancêtres ont-ils conservé leur innocence ? La vertu vous est-elle facile & naturelle ? Est-ce ici votre dernier séjour ? Si vous en changez, êtes-vous transférés vivans, ou vous faut-il mourir ? De quelle espèce est votre mort ? Connoissez-vous la douleur & la maladie ? Connoissez-vous la guerre horrible ? A l'heure où je vous parle, la guerre fatale déchire l'Europe gémissante : nous appellons ainsi un petit coin de l'univers où s'agitent des Rois insensés. Dans le monde où je suis né, l'on n'attend pas que la mort vienne à la suite des ans. L'intempérance hâte l'ouvrage de la vieillesse. La mort a trouvé qu'elle étoit trop lente à nous détruire. Elle a déposé son carquois, suspendu sa

faulx, & chargé les Rois d'entretenir à sa place une boucherie continuelle de l'espèce humaine. Leur ambition la sert mieux que son glaive. Croiriez-vous qu'on en a vu qui faisoient égorger leur troupeau après l'avoir dépouillé, & qui buvoient le sang de plusieurs milliers de sujets dans un repas ?

Ah, pourquoi la science est-elle venue nous éclairer sur la source de nos maux ? Que ne pouvons-nous en accuser encore les malignes influences des étoiles ! Il vaudroit bien mieux qu'une fatalité inévitable versât les malheurs sur l'espèce humaine. Du moins les Rois seroient innocens du meurtre des nations. Rois ennemis de ma patrie, écoutez le conseil d'un ennemi généreux. Voulez-vous être grands, voulez-vous devenir les dieux du genre humain, & que vos noms roulent immortels & brillans le long des générations, comme ces

astres roulent dans le cercle des siécles ? Renoncez à vous disputer des points sur un atôme ; & que les fers que vous préparez aux nations étrangères chargent plutôt le Ministre inhumain qui vous conseille la guerre.

Et vous, habitans de ces mondes éloignés, répondez-moi, ceux qui vous envoyent mourir sont-ils aussi sur des trônes ? Chez vous, la fureur de détruire fait-elle des Dieux ? Les conquérans trouvent-ils la gloire en répandant le sang des hommes ? Mais peut-être êtes-vous exempts de la mort & de la douleur. Peut-être qu'un Ether pur & délié compose votre être privilégié. Affranchis de la pesanteur & de la corruption, vous vous élevez sans doute, vous planez à votre gré dans l'espace. Que votre sort est différent du sort de l'homme! Esclaves malheureux d'un limon vil & grossier qui tue l'ame, nous sommes un tout formé de deux parties

qui ne peuvent se concilier & qui se font une guerre éternelle (*c*). Mais vous n'avez aucune idée de l'homme, ni de la terre. C'est le nom d'un hôpital où sont les fous de l'univers. La raison même y est insensée, & * souvent y joue le rôle de la folie. Que ce récit doit vous paroître étrange ! N'avez-vous jamais rien ouï de l'existence du genre humain. Le char enflammé d'Enoch & d'Elisée n'a-t-il point passé près de ces lieux ? L'Ange de ténèbres, lorsqu'il tomboit des Cieux, n'a-t-il point souillé la pureté de votre Ether, n'a-t-il point éclipsé quelques instans votre globe par le passage de son ombre immense (*d*) ?

Si je me trompe en multipliant les univers, mon erreur est sublime.

* Et nourrit les enfans de la folie, comme ses propres enfans, aimant de préférence les plus difformes.

Elle eſt appuyée ſur une vérité, elle a pour baſe l'idée de la grandeur de Dieu. Et qui me démontrera que c'eſt une erreur ? Qui oſera aſſigner des bornes à la Toute-puiſſance ? L'homme peut-il imaginer au-delà de ce que Dieu peut faire ? Un monde ne lui coûte pas plus à créer qu'un atôme. Qu'il diſe : qu'ils ſoient, & des milliers de mondes vont naître. Froid cenſeur, ne condamnes point mon enthouſiaſme. Laiſſe-moi ces idées qui m'aggrandiſſent & m'enflamment. Mon imagination ne peut plonger ſans un ſentiment d'horreur dans l'empire muet & déſert du néant : elle aime à le reſſerrer en reculant les bornes de l'Etre ; elle croit ajouter à la gloire du Créateur.

L'expérience vient elle-même appuyer ma conjecture. Les verres de l'optique ont révélé à nos yeux étonnés l'exiſtence d'êtres infiniment pe-

tits, que nous n'aurions jamais soupçonnés; & l'imagination ne peut suivre la raison qui les voit & les démontre. Les deux termes de la création se répondent & sont en équilibre l'un avec l'autre : la pensée ne doit pas craindre de trop descendre vers l'extrême petitesse, ni de trop s'élever vers l'extrême grandeur. L'erreur sera toujours dans le défaut & jamais dans l'excès. Quel effet peut paroître trop grand, quand on songe à la cause ? Etonnant Architecte ! mon ame peut s'abaisser ou s'élever à son gré dans l'immensité de ton idée, sans jamais pouvoir quitter le centre. Je suis, est ton nom. Toute l'existence t'appartient. La création n'est encore qu'un néant. ce n'est qu'un voile flottant devant toi, comme l'atmosphère légère devant l'astre.

Mon imagination s'embrase en s'agitant dans l'immensité de la Toute-

puissance. Cet univers ne seroit-il point dans la mappemonde générale de la nature, ce qu'est l'Angleterre à notre globe, un point brillant, mais invisible & presque perdu dans le vaste de l'être, une île que des espaces inconcevables & déserts séparent d'autres continens plus étendus, dont les habitans placés plus près des rayons de la divinité, ont reçu des ames privilégiées, qu'un climat plus heureux féconde & perfectionne en un instant, sans que leur vertu ait besoin d'attendre, comme celle de l'homme, l'automne (e) tardive de l'âge? Quoi, tous les êtres que j'interroge gardent le silence! Oh, ne s'élèvera-t-il point, de quelque endroit de la nature, une voix qui réponde à mes questions? Mais quel être peut me répondre, quand ma pensée ne trouve pas assez d'un univers?

Mais pourquoi me perdre dans ces

abîmes ? Reviens, imagination présomptueuse ; avoue les bornes imposées à l'homme, & n'accuse pas le Créateur de l'avoir trop resserré. Ne découvrons-nous pas un tout parfait dans ce que notre vue embrasse ? Ne nous suffit-il pas de jouir des vastes domaines du soleil ? Que la gloire qui le couronne est éclatante ! Dans quelle vaste circonférence ce monarque des airs lance de son trône enflammé la profusion de ses rayons, aussi vîte, aussi loin que la pensée peut voler, & nourrit ses planètes obéissantes de ses feux éternels ! Que cette ville du soleil est bien au-dessus de celle que bâtit le superbe tyran du Nil : & la main qui l'éleva est aussi la seule qui peut la détruire ! Pourquoi l'homme veut-il s'égarer au-delà du cercle qu'il remplit de sa splendeur ? C'est assez pour cet être foible d'avoir une merveille à admirer, un infini à par-

courir, un firmament à étudier.

Sçavans de la terre, obſervateurs de la nature, génies ſupérieurs, qui volez ſur les traces de Newton *, avez-vous découvert celui qui voit le faîte de la création abaiſſé dans la profondeur d'un abîme? Avez-vous trouvé l'orbe du grand Etre, du ſoleil univerſel qui attire à lui tous les êtres; avez-vous reconnu les ſatellites qui l'environnent, les étoiles du matin qui aſſiſtent à ſon lever & forment ſa cour? Ce ** n'eſt pas la ſcience, c'eſt la religion qui me conduira juſqu'à lui. Un cœur vertueux qui adore ſon Dieu, eſt le ſçavant qui le trouve, & n'a pas beſoin d'aſtre ni d'Ange

---

* Prêtez-moi un téleſcope qui porte juſqu'à ſon trône. Où eſt celui qui chargea de chaînes le monarque des enfers, & l'attacha à la ſombre voute qui ſert de baſe aux Cieux ?

** Tant que l'homme eſt mortel, il ne peut que chercher Dieu, & non pas le trouver.

qui le guide. L'humble amour pénètre où la raiſon ſuperbe ne peut atteindre, & va frapper droit à la porte des Cieux. Le ſage ſe change en inſenſé lorſqu'il veut ſur la terre ſonder les myſtères de la nature, ou l'abîme plus profond encore de la divinité. * L'homme n'eſt pas né pour beaucoup apprendre & beaucoup ſçavoir : il eſt né pour admirer & adorer. Oui, chacun de ces aſtres eſt un temple où Dieu reçoit l'hommage qui lui eſt dû. J'ai vu fumer leurs autels : j'ai vu leur encens s'élever vers ſon trône : j'ai entendu les ſphères retentir des concerts de ſa louange. Il n'eſt rien de profane dans l'univers. La nature entière eſt un lieu conſacré (*f*).

---

* Sans doute la philoſophie des Cieux eſt plus profonde que celle de la terre. Les Archanges prennent dans la ſcience, des dégrés bien plus élevés que nous ; mais il leur reſte toujours des choſes nouvelles à apprendre.

Ainsi que le fleuve * étoilé de l'astronomie, dont les brillantes étincelles embrasent le pole, j'ai ouvert toutes les sources de mon ame. J'ai versé sans réserve sur les Cieux toutes les richesses de la poësie. Ma muse ne sçait ce qu'elle doit admirer le plus, ou de ce qu'elle a imaginé, ou de ce qu'elle voyoit en effet. Tournons maintenant nos regards en arrière, & revoyons d'un coup d'œil toute la suite des objets que je viens de parcourir dans le champ de la nuit. Avec quels transports l'homme qui les rassemble tous dans sa pensée doit s'écrier, confondu & prosterné ? « Quels grouppes de » mondes amoncelés ! De globes » chargés d'êtres & couverts de » lumière ! Quel père & quelle fa» mille ! »

* La constellation de l'Eridan.

Père universel, pardonne à un foible mortel l'image imparfaite qu'il a osé tracer de ta puissance.

NOTES.

(a) Comme la biche, poursuivie par le chasseur au milieu d'un vaste desert, soupire après une source d'eau vive; ainsi mon ame altérée dans cette solitude terrestre, soupire après la possession de son créateur.

(b) L'Eve de votre Eden a-t-elle été sobre & discrete? Les filles de notre mère commune ne démentent point leur race, & demandent à leurs Adam si le desir de tout sçavoir n'étoit pas excusable & naturel. Ou si votre mère est aussi tombée, avez-vous été rachetés? Et si vous l'avez été, méprisez-vous comme nous votre rédempteur?

(c) Le jour pénible de votre épreuve & de vos combats est-il passé, ou bien êtes-vous encore des écoliers novices & sous la discipline? En est-il parmi vous, comme il en est parmi les hommes, qui refusent de rentrer dans leur héritage aliéné.

(d) Oh! plût à Dieu que cet ennemi de l'homme se fût arrêté dans quelqu'un des globes qu'il a rencontrés dans sa route, & qu'il ne fût jamais arrivé jusqu'à la terre, qui est maintenant son domicile & qu'il a noircie & souillée de son pied infernal; plût à Dieu qu'il ne se fût pas blanchi dans les flots de

l'Océan, lorsqu'il a passé de Rome en Angleterre; où il n'est que trop facile de le reconnoître!

(*e*) Les astres en sortant de la main du Créateur, reculèrent de respect à sa vûe & s'éloignèrent dans l'espace à des distances immenses : tandis que le respect les éloigne, une douce & forte attraction les entraîne vers lui. Brillans des rayons qu'ils empruntent de son éclat divin, ils tournent autour du Père éternel du soleil, faisant toujours effort pour s'en rapprocher, & restant toujours éloignés par le respect qui les repousse. Ou bien ils furent envoyés par des lignes directes en ambassade vers les Nations. Dieu, à quelle latitude! Bien au-delà de l'horison des pensées terrestres! Et pour quels desseins furent-ils envoyés? — Ici finit l'effort de l'humaine pensée: & j'ignore comme auparavant les lieux où son trône est placé.

Dois-je m'en étonner? Je me suis mépris dans ma route. Je suis né dans un siécle plus curieux que dévot, où l'on est plus jaloux de déterminer en quels lieux sont le Ciel & l'enfer, que soigneux d'éviter l'un & de conquérir l'autre.

Reste-t-il encore quelque nouveau sujet d'une surprise plus grande que celle qui nous a frappés dans notre course nocturne? Oui, Lorenzo; il en reste qui exigent une admiration plus grande; & une adoration plus profonde. Crois-tu que je n'aie rapporté aucune découverte du voyage immense que je viens de faire dans les plaines Ethérées? Voici ce que j'y ai encore appris. Le grand propriétaire n'a point laissé de vuides ni de déserts stériles dans le champ de la nature. Tous ces globes sont peuplés d'êtres précieux destinés à former des Dieux. Il nourrit leur raison & féconde leurs vertus des rayons bienfaisans de sa lumière. S'ils sçavent se préserver des vapeurs contagieuses des passions &

des vices, au tems de leur maturité, il les rassem-blera dans les Cieux. Les habitans de la terre craindroient-ils d'être trop religieux, lorsque des êtres si supérieurs mettent leur gloire & leur plaisir à rendre hommage à leur auteur, à se prosterner devant son trône? Mais pourquoi ces voyages dans les plaines de l'Ether; pourquoi compter l'un après l'autre les étoiles, les planètes & les milliers de monde qui rendent un culte au Créateur en mille manières différentes? Toute la nature envoye son encens vers son trône, excepté les hardis Lorenzos de notre globe.

(*f*) Quelle chaîne de mondes amoncelés, quelle multitude innombrable de globes éclatans chargés d'êtres divers suspendus à toi, comme une foule de grappes à la tige d'une vigne féconde, & à qui tu distribues les sucs précieux d'une vie immortelle! Je les vois encore comme une constellation de dix mille diamans, ciel, de quelles dimensions & de quel poids! enchassés dans un seul cachet qui brille à la main droite du Tout-puissant, & dont l'empreinte éclatante, profonde & ineffaçable, grave sur tous les esprits créés les attributs souverains de sa puissance sans bornes & de son amour qui surpasse encore sa puissance. Et si je m'arrête ici, ce n'est pas défaut de pouvoir dans Dieu, c'est défaut de pensée dans l'homme. Et cet aveu même de notre foiblesse ne suffit pas encore pour completer l'idée de sa toute-puissance? On en pourroit aggrandir l'idée à l'infini, sans pouvoir jamais aller au-delà de la réalité.

Combien ces idées de la toute-puissance de Dieu & de ses ouvrages enflent, étendent la pensée des foibles mortels, & non-seulement des foibles mortels, mais des Anges mêmes, pour qui la plénitude de la divinité demeure en tout inconcevable? Songe donc, & n'oublie jamais, à quel abaissement l'homme doit descendre devant le Dieu que les Anges

mêmes adorent. N'ai-je pas rempli la promesse hardie que j'avois hasardée, lorsque je t'ai dit : il faut, Lorenzo, que nous montions & que nous rallumions notre dévotion aux étoiles ?

N'y ai-je pas réussi ? T'ai-je fait une vaine promesse ? Es-tu plus dur que le diamant ? Espères-tu encore réfuter avec un sourire les preuves invincibles dont je t'ai accablé ? Lorenzo, que ta folle joie est déplorable ! Jure par les étoiles, par celui qui les a formées, jure que désormais ton cœur sera aussi pur qu'elles. Alors, tu brilleras comme elles. Alors, comme elles, tu t'élèveras de la bassesse à la grandeur, des ténèbres à la lumière, en passant par la loi de la gradation, loi sacrée de la nature.

D'où ces astres sont-ils tirés ? Interroge le chaos. Il peut te répondre. Ces brillans objets du culte de l'idolâtrie, sont les enfans des ténèbres & de la difformité. D'abord ce n'étoient que des masses brutes formées de l'écume du Tartare : elles s'arrondirent en sphères opaques : elles commencèrent ensuite à jetter une lueur obscure : leur éclat devint plus brillant : enfin elles versèrent de toutes parts une lumière éblouissante. C'est ainsi que la nature avance par degrés jusqu'au terme de la perfection. Mais il n'en est pas de l'ame comme de la matière. Ses progrès dépendent en partie de nous-mêmes. Quand elle veut s'élever, le Ciel la seconde. Il aggrandit l'ame qui est déjà grande : il rappetisse encore celle qui reste petite & bornée par un choix volontaire. Sois un homme, & tu deviendras un dieu. La moitié de ton être peut être ton ouvrage. Quelle ambition plus noble peut t'enflammer ? O toi dont l'ambition n'aspire qu'à ce qui fait ton malheur & ta honte, est-il possible que tu ne sentes encore dans ton cœur aucune étincelle de piété, après que je t'ai fait recevoir des Cieux de si sublimes leçons, & que je t'ai

rendu le disciple des astres ? Lâche esclave du monde & de ses fantaisies, rougiras-tu de fléchir le genou devant les Cieux. Maudites vapeurs d'orgueil ; exhalées du fond des enfers ! Le plus grand éloge de l'homme est de mettre son orgueil dans sa religion & sa piété. Si l'homme suit avec docilité la doctrine que lui enseignent les astres, bientôt il prendra son essor vers les hauteurs, & s'élevant sur ses aîles de pourpre parsemées d'yeux d'or, il pénétrera dans des lieux où ne peut maintenant atteindre sa pensée, & triomphant, il verra s'éloigner sous ses pieds ces sphères éclatantes.

VINGT-DEUXIEME NUIT,

Vue morale des Cieux.

OUI, le ſpectacle des Cieux (*a*) nous détourne du crime & ſecourt la vertu. Si nous arrêtons ſur eux un œil attentif, nous ſentons je ne ſçais quel pouvoir ſecret qui enchante l'ame, la pénètre d'une force inconnue, & lui donne un ſecours ſoudain qu'elle n'a point imploré. A la vue d'une mer vaſte, d'un fleuve immenſe, d'une forêt épaiſſe & profonde, d'un deſert ſans bornes, d'une montagne élancée dans les airs, d'un rocher menaçant qui domine ſur la plaine ou penche ſur les flots ; à l'aſpect des ſombres profondeurs de ces grottes ſouterreines dont

la nature a conſtruit les voûtes hardies, ou dont la main du tems a creuſé l'étonnant labyrinthe, de tous les objets en un mot dont les dimenſions ſont extraordinaires, l'ame reçoit une ſecouſſe qui l'étend, l'aggrandit & lui inſpire l'audace & les ſublimes penſées. Dans ces inſtans d'enthouſiaſme, la nature ſemble venir au ſecours de l'homme, ſeconder les efforts du génie & faire la moitié de l'ouvrage.

Qu'y a-t-il de grand & de vaſte dans ces objets, ſi nous ſongeons aux Cieux; & que ſera-ce encore, ſi nous comparons la beauté de l'ouvrage? Art humain, que l'orgueil de l'homme appelle grand, tu cherches à t'enfler, à t'élever pour paroître quelque choſe: qu'es-tu devant la nature? Que ſont auprès de ſes ouvrages, tes colonnes d'eau élancées dans les nues, tes réſervoirs où tu empriſonnes des fleuves,

tes ſtatues coloſſales, tes montagnes taillées en forme humaine, tes villes à cent portes dont le curieux ne peut en trois journées parcourir les merveilles, tes arcs de triomphe, tes immenſes théâtres, tes jardins ſuſpendus dans l'air ? Ce ne ſont que des travaux d'enfant. Cependant leur aſpect nous frappe & nous élève l'ame. En entrant dans un temple ſuperbe, elle ſe ſent ſaiſie de reſpect. O combien elle doit donc être étonnée à la vue des Cieux ! De quelle ſainte horreur tu dois être pénétré, en te voyant placé par l'Eternel ſous la voûte du temple immenſe que ſes mains ont élevé ! Si la ſeule préſence d'un homme de bien conſeille la vertu : ſi ſon ſilence même parle d'elle : ſi le ſpectateur ému de vénération pouſſe en le voyant un ſoupir vers la ſageſſe ; pouvons-nous voir ſans émotion, ſans nous ſentir plus de courage pour la vertu, les Cieux,

ce miroir éclatant formé des mains de Dieu même, & qui nous réfléchit quelques traits de sa grandeur? Quand le désespoir s'empare de l'homme & l'accable, comment ne suffit-il pas, pour le ranimer, de lui dire : « as-tu vu les Cieux? »

O chaîne étoilée d'anneaux lumineux, que l'Etre bienfaisant suspend au-dessus de la terre pour attirer à lui le cœur de l'homme & l'enchaîner au pied de son trône, que de leçons tu retraces à ma raison! Je crois voir, dans chaque systême des planètes, l'image d'une société bien policée où regne la concorde & l'harmonie. Une sorte d'amitié commune semble les unir. Il se fait entre elles un échange réciproque de lumière. Elles se prêtent, elles se rendent leurs rayons. Toutes éclairent & sont éclairées; toutes attirent & sont attirées. Citoyennes du même Ciel, toujours fidèles aux loix de

leur patrie, aucune ne s'écarte du plan général, aucune ne pèche contre l'intérêt du tout. Ce commerce continuel de ſervices & de clartés n'eſt-il pas un tableau vivant où l'homme peut apprendre à aimer ſes frères d'un amour inaltérable, à chercher avec un noble déſintéreſſement ſon bien-être dans le bonheur public ? Il n'eſt point d'être dans la nature, même parmi les plus inſenſibles, qui ait été créé pour lui ſeul & qui ne montre à l'homme l'exemple d'une bienveillance mutuelle, le premier de nos devoirs.

Et toi, homme ſauvage, toujours prêt à te venger de ton ſemblable, à la plus légère offenſe, tu dardes, comme un inſecte irrité, l'aiguillon envenimé de ta colère ! Sache pourtant que le cœur de l'homme étoit auſſi bien organiſé que le ſont ces globes, & qu'il fut fait pour aimer. C'eſt ta volonté qui l'a dépravé ; ce

ſont tes paſſions farouches qui dérangent l'harmonie de ſes mouvemens naturels, & le livrent aux déréglemens de la diſcorde & de la haine. Ne ſuivras-tu point la douce impulſion que la nature donne à ton cœur? Elle veut ſans ceſſe t'entraîner vers la bienveillance ſociale. Barbare, au moment que tes regards & tes penſées deſcendent du firmament, oſes-tu bien courir égorger ton frère? Eh! pourquoi?....Pour un pouce de fange. Entends la voix de ces aſtres: ils te crient: « arrête, & » ſois bienfaiſant comme nous. » C'eſt ainſi que leur lumière doublement utile diſſipe les ténèbres qui couvrent & nos ſens & notre ame.

Oh! que (*b*) ne ſens-tu du moins pour la vertu un enthouſiaſme égal à celui que la vue des Cieux inſpiroit aux ſages du Paganiſme! C'étoit à la clarté de ces aſtres nocturnes que méditoient, dans le ſilence des nuits,

les Socrates, les Platons, les Sénèques. C'eſt au milieu de tous ces globes qu'ils ont recueilli les vérités ſublimes que nous admirons dans leurs écrits immortels.

Ne te borne pas à leur payer le tribut ſtérile de tes louanges : donne auſſi ta croyance à leurs utiles leçons : ces maîtres * du genre humain n'ont point été penſionnés pour tromper leurs diſciples. Ils t'enſeignent que l'homme ne ſe croit malheureux que parce que ſa vue eſt bornée ; que la ſageſſe conſiſte à étudier, à juger l'enſemble ; que la nature bien vue peut inſpirer la vertu la plus ſublime, & lui donner une baſe ſolide ; que Dieu & l'univers reclament par-tout notre attention ; que l'univers nous réfléchit les traits affoiblis de la majeſté du Créateur, comme l'Océan

* Des maîtres Payens ſont de ton goût.

réfléchit le ſoleil dont l'œil ne peut fixer le diſque éblouiſſant ; qu'une ame immortelle n'aime à tracer que des plans immortels ; qu'un eſprit ſans bornes veut un eſpace ſans bornes ; que les grands ſpectacles & les objets ſublimes aggrandiſſent l'ame. Telle eſt la doctrine que la nuit enſeignoit à ces ſages mortels : telle eſt l'inépuiſable ſource de vérités & d'inſpirations que les Cieux tiennent ouverte à la raiſon.

L'ame eſt faite pour voyager dans les Cieux. C'eſt là qu'échappée de ſa priſon, & dégagée des liens de la terre, elle peut reſpirer librement, s'étendre, donner carrière à toutes ſes facultés, & ſaiſir la vraie grandeur, ſans craindre d'être déçue par l'illuſion. Dans ce jardin émaillé d'étoiles elle ne ſe trouve point étrangère. Errante au milieu de ces merveilles, elle en eſt une elle-même. Leur grandeur l'avertit de la

ſienne. Elle devine l'art myſtérieux qui arrangea ces globes dans un ordre économique ; elle juge, en maître éclairé, les loix de leurs mouvemens divers. Fière & charmée d'elle-même, elle s'avoue avec un juſte orgueil ſon origine. Au milieu de ces aſtres, elle ſe reconnoit dans ſon ſéjour, elle s'y ſent plus forte & plus vivante, & reporte dans les lieux de ſon exil des ſentimens dignes de ſon illuſtre patrie (*c*). Cette aſtrologie morale eſt la ſeule véritable. C'eſt dans ce ſens nouveau que les aſtres peuvent influer ſur la deſtinée de l'homme & contribuer à ſa véritable grandeur. Elle eſt dans l'ame ſeule ; & l'ame la reçoit de la contemplation des grands objets : plus ils ſont ſublimes & divins, plus elle prend la forme & les traits de la divinité.

Avec quelle ivreſſe délicieuſe je me promène ſans me laſſer au milieu

de tous ces globes ! Je rencontre Dieu dans chacun d'eux, & je frémis de me voir nud devant ſes regards. Brillans citoyens des airs, quelles impreſſions lumineuſes vous portez dans mon ame, quelle fécondité vous donnez à mes penſées ! Que de remercîmens ne vous doit pas un cœur ſenſible & reconnoiſſant ? A chaque regard que je jette ſur vous, je vois éclorre de nouvelles vérités. Lorenzo, ne ſens-tu pas comme moi dans ta penſée une action ſecrette qui efface devant toi les bornes du tems ? Ces ſphères qui en meſurent le cours, me donnent l'idée & l'eſpoir de l'immortalité. Cet eſpace ſans limites que parcourent ces globes infatigables, éveille l'idée d'une durée ſans fin. Ainſi, par un nouveau bienfait de la nature, l'image de l'éternité entre par les yeux & va ſe peindre ſur l'ame qui la conçoit ſans fatigue. Si l'éternité ne

devoit jamais nous appartenir, les aſtres nous parleroient-ils d'elle au milieu de la nuit ? C'eſt un blaſphême de penſer que la nature allume en nous le plus ardent de nos deſirs pour le tromper (*d*). C'eſt ainſi que l'homme trouve la preuve du ſecond article de ſa croyance, article auſſi important que celui de l'exiſtence d'un Dieu, dans des objets où il s'aviſe rarement de la chercher; & tu peux lire ici que ton ame eſt immortelle.

Mortels, étudiez ſouvent la vérité dans ces aſtres. Uniſſez-vous à eux par la penſée. Formez-vous des cœurs intrépides pour l'heure terrible où des feux plus vifs & plus effrayans ſillonneront le ſein d'une nuit plus profonde, lorſque ces monumens éclatans d'un Dieu, éteints & tombans de leurs ſphères, céderont la place à l'éternel rideau qui couvrira les Cieux.

Frappé de cette penſée, comme ſi je m'éveillois dans cette heure formidable, une lumière ſoudaine & vive comme celle de la foudre vient de m'éclairer, & je m'écrie : « O » vous *, aſtres de mes jours & de » mes années, vous dont les pas » lumineux meſurent toutes les por- » tions de ma durée : vous qui rou- » lez ſans ceſſe avec les heures, & » devancez la marche tardive de » l'homme, enſeignez-moi à comp- » ter mes jours & à céder enfin » mon cœur à la vertu. » Il ne me reſte plus de prétextes pour prolonger mes folles erreurs. Le tems n'eſt plus où les paſſions tendoient des piéges à ma jeuneſſe, où l'ardeur bouillante des ſens m'y précipitoit. La vieilleſſe en a éloigné mes pas;

* Je ne veux pas vous priver plus long-tems de votre plus beau nom.

les années ont insensiblement applani le chemin qui me conduit à la sagesse. Malheur à ces cheveux blancs, si la folie survivant à mes passions, venoit encore détruire le salutaire ouvrage de la vieillesse !

Astres *, assistez-moi. Ou plutôt, c'est toi que j'implore, grand Artisan des mondes, dont le doigt tout-puissant a monté cette vaste horloge. Avec quelle précision infinie ses roues multipliées se meuvent ensemble ! Sa marche éclatante montre à l'œil la fuite irrévocable de nos jours. Ouvre mes yeux, Dieu terrible, avant que la mort vienne les fermer; aide-moi à lire la doctrine muette de tes ouvrages, à voir les objets tels qu'ils sont, plutôt que leur image altérée dans le miroir infidèle du monde. Place devant mes regards

* J'implore votre secours sans idolatrie.

le

le tems & l'éternité. Qu'il eſt dangereux de ſe méprendre dans la meſure de l'une & de l'autre; & cette erreur entraîne notre ruine. Fais que je pèſe l'un & l'autre dans une balance exacte qui m'apprenne la différence de leur poids. Que le tems ne me paroiſſe que ce qu'il eſt en effet, un rapide moment : & que l'orbe immenſe de l'éternité, roulant dans ſa grandeur devant mon ame, l'attire vers les Cieux. Oh! quand verrai-je un plus bel univers que celui que j'admire ici ? Quand pourrai-je contempler ſur ton ſein dévoilé le modèle de la création, & ne plus m'étonner ici de ſa foible copie ? Quand ſecouerai-je cette pouſſière étrangère à * moi ? Quand mon ame ira-t-elle, dégagée de ce vêtement de chair, &

---

* Qui offuſque tout pendant notre voyage dans cette profonde vallée de la terre.

rendue à tes bras paternels, goûter dans ton ſein le bonheur!

NOTES.

(a) La vue des Cieux inſpire l'humilité, la pureté du cœur, & l'amour des biens immortels, trois vertus preſque mortes ſur la terre, & qui ſont reçues avec les plus grands applaudiſſemens dans le Royaume des Cieux. Peux-tu les trop contempler?

(b) Plût à Dieu que les Chrétiens euſſent du moins le zèle des Payens! Souhait qui fait la honte de notre ſiécle, mais qui n'eſt que trop fondé. Notre piété diminue, à meſure que nos lumières augmentent. Ce phénomène eſt auſſi étrange en morale, que le ſeroit dans le phyſique un ſoleil qui nous glaceroit, ou une étoile fixe qui nous échaufferoit.

(c) Lorenzo, quel nom donnerons-nous au firmament? Puiſque les Cieux donnent à l'ame une nourriture qui entretient ſa vie immortelle, comme la terre nourrit le corps, appellons-les le noble aliment de l'ame, qui s'y promène, s'y fortifie, s'y réjouit, & s'y livre aux tranſports délicieux de la penſée. Nommons-les le jardin de la Divinité, où croiſſent des fruits qui ont la douceur de l'ambroiſie, & dont la raiſon ſe nourrit. Nommons-les le pectoral du Souverain Pontife, tout étincelant de pierres précieuſes, qui rendent des oracles & des réponſes infaillibles ſur toutes les queſtions les plus importantes pour l'homme, & que nous avons grand tort de ne pas ſuivre, ſi nous aimons la paix & le bonheur.

C'eſt ici un Eden, un Paradis qui n'eſt point

perdu pour nous. Oh! que ne puis je atteindre jusqu'à l'arbre de vie! C'est ici qu'il croît; il n'est point défendu à l'homme de goûter de son fruit : un Ange n'en garde point l'entrée, une épée flamboyante à la main; si l'homme en cueille, il est sûr de toujours vivre.

Penses-tu, Lorenzo, que je me sois écarté de ma route? Non : j'ai frappé droit au but. Mon objet étoit de ressusciter ta dévotion. Et combien je remercie les ombres sacrées de la nuit qui change l'univers en un temple immense, nous remplit d'idées grandes & célestes qui servent d'antidote contre les vapeurs empestées de la terre! A chaque orage qui menace, ou qui fond sur nous, quel asyle favorable la prière offre à l'ame? Et quel temple que celui-ci, pour prier! Et quel Dieu doit habiter dans un pareil temple! Oh! quelle ame les Cieux doivent former! Le cœur de Lorenzo reste-t-il de glace comme la Salamandre, au milieu de ces feux sacrés? O étincelles de la nuit, cendres enflammées dans le vaste foyer des Cieux, qu'anime ou qu'éteint le souffle du grand Jehovah, joignez-vous a moi; versez toutes vos influences sur le cœur de Lorenzo, délivrez-le des démons qui le possédent depuis si long-tems, & changez-le en homme. Est-ce que Lorenzo veut encore résister? L'orgueil des talens t'engage à contester des vérités : mais en les contestant, tu deshonores ces talens mêmes, & tu annonces par là que ton cœur est encore plus corrompu que ta raison n'est aveugle. Qu'un cœur incrédule est petit & méprisable! Il est trop étroit pour rien concevoir de noble & de grand. Il est rempli d'un atome. Il est enflé d'amour-propre; il immole à cet amour-propre, qui ne s'occupe que du corps, les intérêts d'une ame immortelle. Il étouffe un instinct & des passions d'un plus noble genre, qui seules, sans le secours de la raison, te feroient concevoir de hautes espérances,

& ouvriroient devant ton ame ravie l'entrée de ce monde intellectuel où l'ordre, la ſageſſe, la bonté, la providence du Créateur déployent les merveilles ſans nombre de ſon amour, & promettent des objets infinis à l'homme dont les deſirs ſont vraiment grands. L'ame s'étend à la vue des grands objets, ſe purifie, ſe dérouille, & ſe prépare à embraſſer bientôt des objets plus vaſtes que les planètes. Un homme dont l'ame eſt grande, devient néceſſairement un homme de mérite. En contemplant des objets divins il en devient un lui-même.

(*d*) Oh! quelle foule de vérités inſtructives le firmament étale à nos yeux! Quelle eſt la partie de la ſageſſe qui n'y ſoit pas enſeignée à l'homme, ſi la connoiſſance de ſes principaux devoirs peut le rendre ſage? Et l'avantage d'être inſtruits n'eſt pas le ſeul. Il eſt dans le ſpectacle des Cieux une grandeur ſublime & pathétique qui s'empare de nos cœurs, les échauffe, & les ſubjugue par le ſentiment. Que l'éclat dont brille le pole enflammé eſt plein de force & d'éloquence! Avec quelle énergie cet Orateur muet nous prêche de grandes vérités! Son ſilence eſt entendu par toute la terre, au-delà des planètes, & même dans le fond des enfers. L'enfer ne peut ſe refuſer à l'étonnement, quoiqu'il ſoit trop orgueilleux pour louer. La terre ſera-t-elle donc plus infernale que l'enfer même? Lorenzo, portera-t-elle ſur ſa ſurface des habitans qui n'admirent & ne louent jamais?

Lorenzo, dont l'admiration eſt occupée ailleurs, n'a jamais fait à la lune une ſeule queſtion: jamais il n'a entretenu la plus légère correſpondance avec un de ces aſtres: jamais il n'a élevé d'autel à la Reine des Cieux qui marche dans la lumière, ni rendu ſes hommages à ſa cour éclatante. Ses rivales * ſublu-

* Les femmes.

naires sont depuis long-tems l'objet de tous ses hommages ; étoiles malfaisantes, qui font tourner la tête à leur astronome, renversent sa raison & corrompent son cœur, qui lui font sacrifier sa paix & sa gloire à une folie momentanée qu'on nomme plaisir. C'est être un idolâtre plus grossier que ne l'ont jamais été ceux qui baisoient la main levée vers la lune, ou qui versoient le sang sur l'autel de Jupiter. O toi, grand Dieu, le vrai Jupiter, à qui tout sacrifice appartient, divin maître qui instruis l'espèce humaine, les Cieux sont le plus beau volume que tu lui donnes à lire : il est tout écrit en lettres capitales. L'alphabet d'or des Cieux étincèle de lunes & d'étoiles afin de frapper mieux notre vue ; On peut le lire en courant, & on l'entend à la seule lecture. Ce n'est pas pour le pays de la Judée, ou pour le pays Chrétien seul qu'il est visible : il est écrit dans une langue universelle, entendue de tout le genre humain ; sublime pour le sçavant, simple & vulgaire pour les hommes qui paissent les troupeaux, conduisent la charrue, ou font jaillir du sein des épis le grain retentissant ; langage digne du grand Etre qui l'employe pour parler à l'homme. Les Cieux servent de préface & de commentaire au volume sacré de l'Ecriture, qui souvent renvoye son lecteur à la vue des Cieux, comme à sa première leçon ; & l'Ecriture Sainte n'est elle-même qu'un fragment inintelligible, sans cette leçon préliminaire. Livre merveilleux où le sage apprend la sagesse. Et c'est ta main, ô nuit, qui ouvre sous nos yeux ce livre étonnant.

VINGT-TROISIEME NUIT,

Hymne à l'Eternel.

VERRAI-JE toujours la louange ramper dans les cours, chatouiller l'oreille des Grands de ses sons flateurs, & se vendre au vice pour de l'or ? La verrai-je toujours mendier un pain deshonorant au riche sans ame, encenser un cœur bas & mort à la vertu, & répandre ses doux parfums autour d'un cadavre ?

O louange, quitte les Cours où tu dégrades ta noblesse, & renonce à l'emploi honteux de flater les mauvais Princes.* ; remonte vers ta

* Comme le Méandre.

ſource, vers ce pouvoir ſuprême, qui enrichît la langue du don de la parole, donna l'eſſor à la penſée & l'être à l'ame. Sous les yeux du Créateur, l'homme ſe proſterne & s'abaiſſe devant l'homme; les reſpects & l'encens ſe diſtribuent d'argile à argile & de crime à crime; & toi, auteur de l'homme *, tu reſtes privé de ſes hommages! Toi ſeul, cependant, es le ſouverain propriétaire à qui tout appartient. Le jour eſt ton ſourire, & cette obſcurité majeſtueuſe, dont la riche & ſuperbe horreur eſt étoilée de mondes lumineux, tombe du froncement de ton ſourcil.

O puiſſé-je ceſſer de reſpirer, quand mon ame ceſſera de louer ſon auteur! Que ne puis-je, par ma reconnoiſſance, le venger des ingrats

* Sa fin, ſon Légiſlateur & ſon Juge.

qui l'oublient ! Où commencerai-je sa louange, pour ne la finir jamais ? De quelque côté que je tourne mes yeux, toute la nature me crie de lui applaudir. De combien de merveilles il a tissu le noir manteau de la nuit ! Quelle pompe dans cet arc majestueux semé d'un pole à l'autre de mondes éclatans ! Quelle fastueuse profusion pour nos yeux ! Etre suprême, pour toi c'est un néant.

Grand Dieu, dont l'œil immense embrasse dans le présent, le futur & le passé, & voit comme un instant la durée que les mortels partagent en trois portions ; seul tu connois tout, & restes entièrement inconnu. Quoique invisible, tu te décèles par-tout, dans tes plus petits ouvrages comme dans les plus grands. Les feuilles & les fleurs, chargées d'un monde d'êtres qu'elles nourrissent, annoncent autant ta puissance que ces globes gigantesques & les grandes fa-

milles dont ils ſont peuplés. Dès que la penſée les interroge, ils nomment tous leur père commun.

Tu es la ſource univerſelle, d'où la vie & le bonheur découlent & ſe diſtribuent dans tous les êtres. Tu as donné à l'homme le privilége de la parole : mais la parole ne peut exprimer ton nom. Dis-moi donc quel eſt-il ? Comment dois-je appeller celui que je vois brûler dans ces ſoleils ſans nombre ? * Aide mon ame à ſoutenir ton idée : elle ſuccombe, accablée ſous le poids de ta gloire.

Grand Tout, compoſé de toutes les perfections, cauſe de toutes les cauſes : tige éternelle d'où partent tous les rameaux de la nature : premier auteur des effets & de leur chaîne infinie , qui peut dire où s'arrêtera le dernier de ſes an-

---

* Comme te vit Moyſe dans le buiſſon ardent.

neaux ? * Créateur de cette maſſe immeſurable de matière façonnée en mille formes, denſe ou rare, opaque ou lumineuſe, reſſerrée dans un atome inviſible, ou étendue ſans bornes: également inconcevable & myſtérieux pour l'homme dans tes plus grands, comme dans tes plus petits ouvrages : artiſan de tous ces globes de la nuit, dont le moindre eût ſuffi pour annoncer ta grandeur, & au milieu deſquels tu as jetté l'homme pour les voir & les admirer à genoux. Père des eſprits, ces Rois momentanés de la matière, ces étincelles de ta gloire, ces nobles enfans de ta puiſſance, à qui tu as donné l'heureux pouvoir d'agir pour te plaire, & non pas la ſimple faculté

* Cauſe ſans cauſe, auteur de tout ce qui entend & de tout ce qui eſt entendu, de tout ce qui voit & de tout ce qui eſt vû, de tout ce qui eſt, comme de tout ce qui ſera.

d'obéir passivement à tes loix sans les connoître. Cet essain d'êtres intellectuels s'élèvent par un ordre gradué les uns au-dessus des autres jusqu'au dernier qui t'approche le plus : rayons plus ou moins brillans de ta divine lumière, destinés à animer, à pénétrer l'argile ténébreuse des corps organisés, ils ont reçu à des mesures différentes l'instinct, la raison & l'intelligence. Leur famille nombreuse remplit & peuple ce palais superbe de l'univers que tu as bâti de tes mains immortelles. *

Monarque éternel, enseignes-moi donc où tu habites ? En quels lieux pourrai-je trouver la demeure de mon bienfaiteur ? Dois-je plonger dans les abîmes ? Te demanderai-je

* Chaque espèce habite dans la demeure que tu lui as assignée : chaque climat est assorti aux différences de leurs natures: aucune sans doute ne pourroit être transplantée sans périr.

au ſoleil ? Ces vents rugiſſans me diront-ils où je dois chercher leur Créateur ? Eſt-ce lui que j'entends dans la voix du tonnerre ? Aſſis ſur les orages, ordonne-t-il aux tempêtes fougueuſes de rouler ſon char enflammé ?

Mais que dis-je ? Dieu eſt-il ſi loin de moi ? J'ai blaſphêmé. Mortels, proſternez-vous avec moi. Il eſt préſent. J'entonne ſa louange, enfermé dans ſon ſein. L'univers n'eſt qu'un point du trône de l'Etre ineffable, dont un coup d'œil fit naître la nature. L'ombre de ſon bras la ſoutient. Qu'il ſuſpende un moment ſon ſourire, elle va ſe diſſoudre. Il voit ramper au fond d'un abîme ce qui s'élève le plus. Sa main embraſſe l'immenſité.

Mais que ſuis-je ? Les tranſports d'un foible mortel n'outragent-ils point ſa majeſté ? Si l'homme a reçu le privilège d'admirer ſes ouvra-

ges, oſera-t-il auſſi, atôme d'un monde atôme, murmurer dans la pouſſière les louanges de l'Eternel? Où trouver des idées qui ne ſoient pas indignes de lui? Soit que ma penſée pénètre juſqu'au centre de la terre, ſoit qu'elle s'élève juſqu'à la voûte des Cieux, elle ne trouve point dans la nature d'images aſſez nobles pour exprimer ſa grandeur. Elle ne voit que ténèbres & qu'indigence dans l'éclat & la richeſſe de l'univers. Ce que tous ces aſtres inſpirent de plus ſublime eſt foible : l'énergie n'eſt que langueur, & le plus brûlant enthouſiaſme eſt encore glacé.

Grand Dieu, toi que je chante, toi qui m'inſpires, ma force dans ma vieilleſſe, l'ambition & le tréſor de mon ame, toi qui as donné à l'homme l'immortalité, de quel nom t'appellerai-je dans ma reconnoiſſance? Ah, ſi je n'en peux trouver d'aſſez auguſte, ſouffre que je t'en donne

un qui eſt cher à mon cœur. . . . Je te nommerai l'ami de l'homme. Ma muſe morale a fait ſon dernier effort; & la conſolation couronne mes chants. Je ne redouterai plus d'autre mal que le crime, & j'enſevelis pour jamais la crainte de la mort ſous ce foible monument que je conſacre à ta louange.

Je vous recuſe, pour juges de mes vers, ames froides & molles, qu'un ſentiment fatigue, qu'un tranſport allarme, & qui, toujours tranquilles dans vos hommages, craindriez qu'une ſaillie de l'enthouſiaſme, qu'un élan de l'ame ne troublât votre repos. Loin de moi ces docteurs efféminés, qui prêchent la vertu de ſang froid dans une proſe rampante & inanimée, & ne ſortent jamais de l'état de langueur & d'indolence où leur ame eſt affaiſſée. Eſt-il défendu de s'enflammer dans un tel ſujet? La raiſon ſeule aura-t-elle la préro-

gative de toucher la harpe ſacrée, & l'enthouſiaſme du génie eſt-il un crime ? Le crime ici, c'eſt de reſter calme & froid. Ici, la paſſion ſeule eſt raiſon, & le tranſport eſt ſageſſe. L'encens répand-t-il, ſans brûler, ſes doux parfums ? Ah, pourquoi l'hiver de la vieilleſſe a-t-il engourdi ma muſe & aſſoupi mon génie. Que n'ai-je un cœur plus pur, & des accens plus fiers ! * Quand l'ame s'échauffe & s'élève ſur ſes aîles de feu, ah ! c'eſt alors que les eſprits céleſtes répondent à l'homme, & qu'ils accordent avec ſa voix leurs harpes d'or !

Entends-je, ou rêvé-je que j'entends leurs accords ** éloignés ?

---

* La dévotion, quand elle eſt tiède, devient une ſorte d'impiété.

** Je reconnois aiſément que ces ſons viennent des Cieux.

L'harmonie * de leurs ſons mélodieux traverſe-t-elle l'immenſité de l'eſpace pour venir charmer mon oreille ? De quelle douce volupté mon ame eſt enivrée ! Oh ! quand la mort, comme un introducteur favorable, daignera-t-elle m'admettre à leurs concerts ! Quand achevera-t-elle de détruire cette argile qui me ſépare de leur ſociété ! Quand donnera-t-elle dans les Cieux une demeure commune à des êtres de même nature ! Reſterai-je encore long-tems relegué dans cette terre iſolée qui empriſonne l'eſpéce humaine ? ** Heureux le jour qui diſſipera les ténèbres où nous ſommes plongés, briſera nos chaînes, & raſſemblera

* Portée doucement ſur l'aîle de la pieté céleſte.

** Dans cette iſle étroite de la vie qui nous ſépare du continent de la nature par un intervalle immenſe.

toute

toute la famille des esprits autour du trône & sous les yeux de leur père universel ! * Cette espérance fait au sage un devoir de la joie. Homme de bien, lève ce front abattu : ta tristesse outrage ton Créateur. Vois tomber la barrière qui s'élevoit entre l'homme & l'immortalité. Vois sortir des ruines hideuses du tombeau le trône éclatant, où tu dois monter, & absous la mort.

* Grand avenir, roi du passé & du présent, quand irai-je me prosterner à tes autels ?

NOTE.

Et toi, le second après l'Eternel, & cependant son égal; toi à qui nous devons le don de l'immortalité; toi qui l'as achetée pour nous à un prix infini; toi qui fis tous les mondes, & qui n'en as racheté qu'un seul; émanation éternelle & brillante de la divinité; toi dont la puissance souveraine, bornée dans le tems, mais illimitée dans l'étendue, est affermie sur une base plus solide que le diamant, & regne éternellement sur bien autre chose que des diamans &

des trônes : toi devant qui les Anges tremblent de terreur & de respect. Et toi, troisième personne de la Divinité, rayon qui procède des deux autres & qui en es distingué sans en être séparé, toi qui ne composes avec elles qu'un même Dieu ; toi, chose étrange ! qui t'es incorporé à la poussière de l'homme, & t'es abaissé jusqu'à lui sans rien perdre de ta grandeur ; toi qui te plais à habiter dans le cœur de l'homme quand il est pur ; toi le lien des Cieux & de la terre ; j'ose espérer que tu ne seras pas offensé de cette invocation que je t'adresse à toi, aux deux autres personnes : à qui ? . . . ô mystère, ô inconcevable Trinité, révélée, sans être conçue ! Les ténèbres unies à la lumière, le nombre dans l'unité ; la cause de notre joie & de notre crainte, triple trait qui détruit tout ce qui est vicieux, triple soleil qui anime tout ce qui est bon ! Soleil de l'ame qui ne connoit point de couchant ! Grand Dieu, unique en trois personnes, la parole ne peut te nommer, la pensée ne peut te comprendre, ta grandeur surpasse toute grandeur, ta bonté, toute bonté, & ta clémence est au-dessus de toute clémence.

VINGT-QUATRIEME NUIT,

LA CONSOLATION.

Au milieu des ténèbres mon ame illuminée, inſpirée par la religieuſe horreur du ſilence, conſolée par la méditation des vérités ſublimes, a paſſé inſenſiblement des chagrins à la paix. Ma muſe s'eſt élevée au-deſſus de l'eſpace où volent les noirs oiſeaux de la nuit. Jalouſe d'arriver dans un horizon infini, elle a pénétré au-delà des bornes enflammées de l'univers. Mais que ſert le vol hardi de l'imagination, ſi le cœur rampe ſur la terre ? La vertu n'a pas moins de flateurs que d'ennemis. L'éloge en eſt aiſé; la pratique en eſt pénible. Ami, ne te bornes pas à de vaines

paroles : c'eſt par tes actions qu'il faut la louer.

J'ai ouvert ſous tes yeux le livre de la nature : j'en ai parcouru devant toi les pages les plus brillantes : j'ai cherché à intéreſſer tes ſens, à captiver ton oreille pour introduire la vérité dans ton cœur. Ne crois pas que les leçons que tu as entendues ſoient de moi. Mes chants n'étoient qu'un foible écho de la voix de la nature. Elle te crie ſans ceſſe : « Place » un Dieu au-deſſus de moi. C'eſt lui » qui couvre de ſes regards & de ſon » aîle protectrice tous les êtres que je » renferme, qui me charge de leur » annoncer ſes loix, & qui répand ſur » eux le bonheur. Le mortel le plus » coupable peut ſe jetter avec con- » fiance dans ſes bras : jamais il ne » repouſſe le foible qui l'implore, » & ne refuſe un aſyle au malheureux » qui cherche la paix dans ſon ſein. » Quelles que ſoient les eſpéces &

» les facultés des habitans divers de
» ces globes dont je ſuis enrichie, par-
» tout la vertu eſt la baſe de leur
» bonheur : lorſque le tems de leur
» exil eſt écoulé, elle les reconduit
» tous à leur Créateur qui les paye de
» leurs travaux en maître généreux.
» Le ſouvenir de leurs peines paſſées
» augmente le ſentiment de leur
» bonheur, & leur félicité commence
» pour ne finir jamais. » Que cette
eſpérance porte de douceurs dans le
cœur de l'homme ! Elle convient à
la dignité de ſa nature ; elle ſeule
peut remplir nos deſirs, contenter
nos paſſions, & ſatisfaire notre rai-
ſon. Mais, tes biens frivoles, quel
bonheur te procurent-ils ? Ils aveu-
glent ton ame & troublent ta paix :
ils ne traînent après eux que peines
& douleurs. Précipité de misère
en misère, après avoir été quelques
années le jouet de la fortune, tu
reſtes nud, ſans conſolation & ſans

ſecours, & le déſeſpoir attend ſa proie à tes derniers momens. La terre en détournant ſon hémiſphère de la face du ſoleil, plonge ſes habitans dans les ténèbres. Sous la voûte du firmament dont les foibles flambeaux s'éteignent dans l'épaiſſeur des ombres, la nuit ſolitaire & vêtue de deuil, comme une veuve éplorée dans ſon palais déſert, eſt aſſiſe dans un morne ſilence, & paroît accablée d'une douleur profonde. Autour d'elle l'univers eſt tendu d'un crêpe funèbre, & toute la nature eſt attriſtée : telles & plus profondes encore ſont les ténèbres où l'ame tombe en ſe détournant de ſon Dieu. Incertaine & tremblante dans l'obſcurité, elle veut ſaiſir des fantômes qu'elle prend pour le bonheur : elle ne rencontre que la peine : chaque effort qu'elle fait augmente ſes maux & redouble ſes terreurs. Son état lui devient inſupportable : l'eſpérance

l'abandonne : elle implore la mort & le néant. *

En vain l'homme vicieux étale ſur ſon front un orgueil impoſteur : en vain il veut nous tromper par un calme apparent. J'ai percé le voile dont ſon cœur s'enveloppe : je l'ai vu honteux de lui-même ſe mépriſer en ſecret. L'habitude du vice peut bien affoiblir, mais jamais étouffer tout à fait la voix des remords.

Il n'a point vêcu de mortel qui n'ait avoué en mourant, à l'heure fatale ** où l'homme ne ment plus, que tout ce qui l'avoit charmé, n'é-

---

* Toi qui aſpires à la deſtruction, & qui ſembles aimer la mort, quand tous ces flambeaux s'éteindroient enſemble, la nuit où la nature ſeroit plongée, ſeroit moins ſombre que celle où eſt une ame qui cherchant en tâtonnant le bonheur, ne rencontre que le déſeſpoir.

** Où tu ne trouveras ni vérités morales, ni eſpérance, ni paix, ni ami ; où tu ne pourras corriger tes

toit que peine & vanité. * Penſe comme penſent les mourans : laiſſe aux aventuriers du monde leurs vaines bagatelles & cette joie frivole qui leur prépare d'éternelles douleurs : ** laiſſe-les languir affamés de richeſſes, de pouvoir & de renommée ***, & traiter d'inſenſé le ſage qui cherche des biens plus réels. Qu'une ame, nouvellement échappée du cercueil, telle que celles de Philandre, de Narciſſe & de Lucie, doit être éton-

---

mœurs. Quelles ténèbres profondes ! Quels horribles gémiſſemens ! Quelles flammes dévorantes ! Eſt-ce là l'objet de tes deſirs ? Eſt-ce là où tu mets ta gloire, ton art & ta ſcience ?

* Penſe comme penſent les Anges.

** Telle eſt notre nature ; un mauvais choix amène notre malheur ; & quand il n'y auroit pas de Dieu, il n'y auroit pas moins un enfer.

*** Ils renoncent à tout pour ſe nourrir d'une ſubſtance qui n'eſt point leur véritable aliment.

née lorſqu'elle apperçoit la vérité qui ſe découvre devant elle ; qu'enſuite elle jette un regard vers les hommes, & qu'elle les voit employant toute leur vie à ſe tromper ſur la néceſſité de mourir ! Le même étonnement nous ſaiſira tous, quand le court privilège de la vie nous ſera retiré, & que le remords vengeur viendra punir ſur notre ame l'abus de nos jours. Quel tourment ce ſera de voir la vérité ſi long-tems repouſſée, ſi long-tems méconnue ; lorſqu'elle ſe dévoilera, qu'elle ſe déclarera notre ennemie, & qu'elle appellera l'éternité pour lui faire juſtice * de l'homme ! Hâtons-nous de ſaiſir la ſageſſe avant que la ſageſſe nous ſaiſiſſe & devienne notre ſupplice. O homme, le plus reſpectable

* La penſée qui ſera alors notre ſupplice, peut aujourd'hui nous en préſerver.

& le plus frivole des êtres. Que ton pouvoir eſt grand ! mais que ta volonté eſt foible ! quoique la redoutable éternité ait diſpoſé dans ton cœur les ſemences de ton bonheur ou de ton malheur, & qu'elle t'ait laiſſé le libre choix de ta deſtinée ; qu'un inſecte vienne à paſſer en bourdonnant devant tes yeux, te voilà diſtrait & ces grands intérêts ſont oubliés. *

Non, Lorenzo, tu ne les oublieras point, ſi la raiſon a quelque empire ſur l'homme, & s'il eſt quelque charme dans ces vers que j'ai tracés à la lueur des aſtres taciturnes de la nuit, tandis que le ſilence repoſoit ſur les lèvres des mortels vulgaires, & que le ſommeil obſédoit leur ame de ſonges in-

* Eſt-ce là le portrait d'un être raiſonnable ? Cette horrible image ſera-t-elle la plus reſſemblante ?

senſés. Renouvelle ton attention : les derniers myſtères de la nuit vont commencer * : écoute ma prière ſolemnelle.

Par ce ſilence, attribut de la mort, cette obſcurité, partage éternel du crime **, ce voile de mort étendu ſur l'univers aſſoupi : par ces objets vénérables que la nuit offre aux ſens & à la penſée, ces feux immortels *** & tremblans dans les ombres, interprêtes muets & brillans de la Divinité qu'ils annoncent &

---

* Ecoute, & je dégagerai ton ame du ſein de la pouſſière, par la force d'un enchantement nouveau, dont les aſtres ſeront témoins; enchantement qui ne vient pas des Enfers, mais du Ciel.

** Silence, obſcurité, puiſſances alliées qui tirent enſemble un noir rideau autour du trône d'ébene de la nuit.

** Comme le feu du temple de Veſta, & comme lui conſacrés aux penſées pures & religieuſes.

qu'ils te pressent d'adorer * : par tous ces empires détruits, ces monarques fameux précipités du faîte de leurs grandeurs passagères, triste présage qui menace l'ambition des monarques vivans : au nom de la foule des mortels qui ont expiré depuis le premier homme jusqu'à cette heure : au nom des cloches funèbres que j'entends s'ébranler & appeller dans le sombre empire la foule des hommes qui rendent en cet instant le dernier soupir & te ** crient que tu vas les suivre : au nom de tous leurs pâles fantômes que mon imagination effrayée voit rassemblés sous les noirs

---

* Et qui peut-être t'aident à atteindre jusqu'à son trône, quand on les révère un moment comme des degrés, par lesquels l'ame passera successivement, en se purifiant de plus en plus de ses taches à mesure qu'elle avance de sphère en sphère.

** Si tu étois assez sage pour entendre sa voix.

étendards de la mort, de ces tombeaux entassés, de cette * poussière humaine que l'infatigable fossoyeur rejette sans cesse du sein de la terre pour creuser la place du nouveau cercueil : au nom de cette pompe lugubre qui fuit la clarté du jour, de ces noirs flambeaux, & de tout cet appareil dont l'orgueil veut encore parer la poussière de l'homme qui n'est plus : au nom de ces voûtes sépulcrales, de ces lampes solitaires dont l'épaisse & morne clarté luit tristement sur les urnes des Rois décédés : par ces spectres effrayans que tu crois t'apparoître, ou entendre gémir du fond de leurs tombes : par les plaintes de ces victimes infortunées, qui dans leur désespoir appellent la mort & la trouvent plus douce

---

* La terreur du Monarque & le profit du Fossoyeur

que le remords ou la misère : enfin par ce jour fatal où les coupables assemblés subiront leur dernier arrêt, où la lune sera noyée dans le sang, où les Cieux s'écrouleront, où les astres s'abîmeront, où le dernier éclat de tonnerre * donnera le signal de la destruction générale : au nom de ce second chaos, Lorenzo, au nom de cette nuit éternelle, je t'en conjure, sois vertueux (*h*).

Je ne dois plus rien à Philandre ni à toi : je me suis acquitté avec vous. J'ai payé à l'ami qui survit le tribut de ma tendresse, & j'ai rempli les volontés de l'ami qui n'est plus. Car apprends que je ne suis que son exécuteur testamentaire. Il m'a legué en mourant ce dépôt de vérités pour te le remettre. J'ai rempli ma tâche ; commence la tienne : entends

* Cloche funèbre de la nature.

la voix de Philandre & celle du Ciel dans mes chants. Que l'amitié te donne l'émulation de la vertu & secoure ta raison. Le monde attend de toi une conduite qui ne deshonore pas la mémoire de ton ami. Lorenzo, tu as un fils. Le bonheur du jeune Florello dépend de ton choix. L'exemple influe puissamment sur tous les hommes ; mais sur-tout celui d'un père sur son fils. L'exemple du vice est plus fort que celui de la vertu ; & quand le père est vicieux, la ruine du fils est presque certaine. Que ta tendresse peigne à ton cœur ton enfant allarmé & tremblant dans l'attente de ta décision. Auteur de ses jours, ne le force pas à te maudire de lui avoir donné l'être, & ne deviens pas l'artisan dénaturé de son malheur. *

* Que ces affections humaines t'engagent à faire ce que tu devrois faire par de plus nobles motifs.

Aime-toi pour lui : ſauve le père de Florello & l'ami de Philandre, & conſens à riſquer d'être heureux.

C'eſt ton ami qui t'en conjure : ton bonheur eſt (*c*) la dernière grace qu'il te demande d'une voix affoiblie & mourante. Dois-je m'étonner de la laſſitude qui m'accable, après la longue fatigue du vol élevé que j'ai ſoutenu? C'étoit le zèle de la gloire de mon Créateur qui m'animoit. Le même deſir m'invite encore : je voudrois pouvoir encore échauffer mon génie, & te cueillir de nouvelles vérités ſur le tombeau de Philandre. Mais hélas! je languis : mon imagination eſt éteinte; mes forces m'ont abandonné; mes eſprits ſont glacés. Le ſommeil a touché de ſon ſceptre humide mes paupières appeſanties. J'ai ſenti ſur mes yeux le duvet ſi doux de ſon aîle careſſante. Ce Dieu dont le retour ſuit celui de la paix, me promet de me payer bientôt les longs

longs arrérages du repos qu'il me doit. Doux ſommeil, depuis ſi long-tems abſent de ma demeure, hâte tes pas : quand tu as aſſoupi le laboureur dans ſa chaumière, le matelot dans ſon hamac, le ſoldat dans ſa tente, lieux d'où les noirs chagrins ne t'ont jamais repouſſé, viens te repoſer ſur mes yeux. Amène à ta ſuite, non plus ces fantômes effrayans qui m'ont ſi long-tems importuné, mais ces ſonges légers d'un repos tranquille & parfait : verſe ſur mes ſens ce baume reſtaurant, cette douce roſée qui rafraîchit l'homme, & rend la ſoupleſſe & la force aux reſſorts de ſa frêle machine. Sans le retour périodique de tes bienfaits, elle périroit encore plus vîte. Fatiguée de l'agitation d'une journée, tu la répares, tu la remontes pour l'aurore qui va ſuivre. Sans ceſſe renouvellée, rajeunie par tes ſoins, elle continue de développer le fil de nos jours, juſ-

qu'à ce que la maladie vienne embarraſſer ſes roues , ou que la mort briſant les reſſorts qui l'animoient, le mouvement s'arrête .... Quand s'arrêtera-t-il pour moi ?

Toi ſeul le ſçais , Etre immuable, qui vois paſſer ſous tes yeux la ſucceſſion des êtres matériels ou intelligens, épars dans les régions de l'univers, & varies à ton gré le tableau changeant de leurs deſtinées : toi qui les vois rouler tous ſous tes pieds avec les mondes , ſoit dans le fleuve paſſager du tems, ſoit dans l'Océan ſans rivages de l'éternité , orageux ou tranquilles ſelon que ton ſouffle les ſoulève ou les calme. Des * bril-

---

* Où la vue des Anges ne pourroit atteindre ſans ton ſecours : du ſommet de cette élévation qui eſt bien au-deſſus de la plus grande hauteur que puiſſent imaginer les mortels. Quelle diſtance immenſe ! L'imagination ſe trouble & ſe confond à ſa ſeule idée. Au travers de cette ſuite infinie de hiérarchies rangées

lantes hauteurs de ta demeure éternelle, daigne au travers de cet espace immenſe, de ces ordres divers de natures inconnues, de ces eſſains innombrables d'êtres merveilleux qui vont, quand tu les appelles, ſe repoſer dans ton ſein, de cette vaſte étendue où tu as ſemé les * ſoleils comme le ſable, daigne regarder d'un œil de pitié, ou pour dire plus, de l'œil d'un Dieu, cette ** foible parcelle de pouſſière que tu fais reſpirer au fond d'un abîme. Pardonne-lui ſes crimes : pardonne-lui juſqu'à ſes *** vertus. Bientôt ces yeux,

---

autour des étendards divers de la toute-puiſſance, enflammés de tranſports continuels & toujours nouveaux.

* Qui ne ſont que ténèbres devant un de tes plus foibles rayons.

** Un homme immortel dans ſes crimes.

*** Qui ne ſont que des fautes plus légères.

que j'ouvre encore, ne verront plus le ſoleil, quoique la nuit continue de deſcendre & l'aurore de remonter ſur la balance des jours : ne me les laiſſes pas fermer, ſans m'avoir annoncé, par un regard de ta clémence, ma grace & le bonheur. Dieu bienfaiſant, la peine eſt haïe de l'homme : elle eſt terrible pour lui, même lorſqu'elle n'eſt que paſſagère. Ah ! daigne, daigne à l'heure de ta bonté me poſer doucement ſur ma froide couche, dans mon lit de terre, dont la nature m'approche, où la maladie me traîne encore plus vîte; & qu'alors on grave ſur mon tombeau, cette vérité écrite dans le livre de la deſtinée au chapitre de l'homme. « L'ame humaine s'agite en » vain dans ſes maux, ſe tourne & » retourne en vain dans tous les » ſens : elle ne peut trouver de re- » pos qu'en toi : ici bas dans l'eſpé- » rance ; après la mort, dans un bon-

» heur parfait. * » Que ma tombe servant d'organe ** à la mort annonce cette vérité à tous les mortels. Qu'elle instruise le sçavant & le sage; qu'un Ministre fidèle la répéte chaque nuit à l'oreille des Rois ; & quand tous mes sens, mollement assoupis sous l'abri de ton aîle, seront prêts à s'affaisser dans un doux sommeil, fais qu'elle descende encore plus avant dans mon cœur , & qu'alors mon ame , appuyée sur ton sein, repose en paix. Non; je ne peux désespérer d'être heureux. Dieu... ô homme , réjouis-toi , nature, rends-lui graces, Dieu peut tout... & Dieu est (*d*) l'ami de l'homme *** !

---

* Toi qui es le doux oreiller promis aux esprits fatigués de leur voyage dans cette vallée, & sur lequel ils doivent reposer éternellement.

** Qu'elle soit l'organe de la mort & le hérault de la tombe.

*** L'amour de Dieu pour l'homme est la mort de la

Ma muse a fait son dernier effort: la consolation * couronne ses travaux: puisse-t-elle passer de mes vers dans le cœur de mes lecteurs. Adieu nuit. Je ne me vois plus enveloppé de tes ombres : un jour éternel est commencé : la joie brille & pénètre mon ame. Etre né du néant, puis-je me plaindre de quelques maux qui me seront payés par une félicité sans fin ? O mon ame, pendant les instans qui me restent, goûtons encore la vie ** en songeant à la mort : c'est le moyen de vivre & de mourir en

mort, le remède du désespoir, & le sujet des chants d'allégresse de l'éternité.

* Que ce titre est juste, & convient non-seulement à moi, mais aussi à mes lecteurs!

** Deux appuis de la félicité humaine que quelques-uns pensent faussement ne pouvoir jamais s'unir. La pensée de la mort peut seule en bannir les terreurs.

paix : que l'eſpérance entretienne ma joie : que la vertu ſoit ma ſcience : j'attends ma récompenſe du Dieu libéral, qui a laiſſé tomber ces aſtres du diadême dont ſon front auguſte eſt ceint.

Et toi, Lorenzo, ton cher Philandre t'appelle au milieu de la nuit. Voici l'heure propice où le commerce de l'homme avec les Cieux eſt le plus intime : voici l'heure où les rayons de la vérité pénètrent plus avant dans les cœurs. * Eveille-toi. Tu ſeras éveillé pour toujours, quand l'univers dormira, quand tous ces aſtres s'éteindront comme de foibles flambeaux ; quand le tems, ainſi que le robuſte Samſon dans ſa colère, ébranlant les colonnes du monde,

---

* Comme les étincelles que je vois tomber enflammées dans les airs.

L'on doit donner le titre de juſte à tous ceux qui ſont bien réſolus de le mériter ; ce qui te met à portée de t'en rendre digne.

demeurera lui-même enſeveli ſous ſes vaſtes débris, & qu'il régnera dans l'eſpace où fut la nature, une nuit éternelle, univerſelle.

NOTES.

(*a*) Connois-tu qui tu es ? Connois-tu l'importance d'une ame immortelle ? Vois tous ces feux éclatans de la nuit, cette foule de globes & de mondes, & cette pompe étonnante du firmament. Ajoute encore dans ta penſée des milliers d'aſtres à tous ces aſtres que tes yeux contemplent : pèſe-les tous enſemble contre une ame. Elle ſeule fera pencher encore la balance. Elle ſeule eſt plus riche que la magnificence de toute cette matière brillante, mais inſenſible.

(*b*) Réponds-moi, Lorenzo. Qu'eſt-ce que la Religion ? C'eſt la preuve du bon ſens. Malgré ton orgueil & ton eſprit, que tu es ici au-deſſous de l'homme le plus borné ! Eſt-ce ma faute, ſi l'évidence de ces vérités force à te donner le nom d'inſenſé ; & je ne te donnerai jamais un nom qui ne te convienne pas. Ni la honte, ni la crainte ne pourront-elles rien ſur ton cœur ? Seras-tu encore long-tems un inſecte enfoncé dans la fange ? Comme l'Ange qui veille à ta garde, j'ai pris mon vol, je t'ai arraché de la terre, je t'ai accompagné au milieu des armées de ces globes nombreux ; je t'ai promené, comme un Dieu, au travers des étoiles de la première grandeur, rangées en haie aux deux côtés de notre route, je t'ai fait voir les nuages ſous tes pieds, je

t'ai fait parcourir l'enceinte du palais de l'Eternel, je t'ai presque conduit jusqu'à son trône; veux-tu encore t'enivrer d'un poison que tu appelles plaisir, & qui n'est qu'une vaine écume de joie, qui, après le moment de l'effervescence, dépose un fiel rempli d'amertume? Toute joie dont la fin est certaine est indigne d'un être sublime, d'un être immortel. Peux-tu préférer un plaisir qui meurt presque en naissant, qui passe si vite & ne te laisse que la honte & le remords? Toi, pour qui la gloire a tant de douceur, peux-tu courir à ta ruine par le mépris, non-seulement de ces hommes que tu appelles bigots, mais encore par le mépris de toi-même?

(c) Cette prière ne paroît pas de nature à être refusée. C'est cependant, ô démence du genre humain! la prière la plus désespérée que l'homme puisse faire à l'homme. M'échaufferai-je encore pour te fournir de nouvelles preuves? Irai-je chercher des argumens nouveaux pour t'engager à suivre les avis posthumes que te donne Philandre?

(d) J'interromps ma louange & je m'impose silence: car peux-tu, Dieu protecteur, toi qui es tout à la fois Dieu & mortel, & qui en es plus Dieu pour l'homme; objet éternel des pensées & des hommages de l'homme, peux-tu n'être pas outragé par ses foibles louanges? Le peux-tu, toi, qui quittàs le sein de ton père, & courbas les Cieux des Cieux pour les réconcilier avec la terre; qui rendis dans les agonies ton ame innocente, brisas le sceptre de fer de la mort contre l'arbre de ta croix, arrachas de sa bouche dévorante la race humaine qui alloit devenir sa proie; qui ouvris les portes des Cieux à tes ennemis, & envoyas leurs frères souffrans recevoir leur salaire pour cette dette infinie; si les crimes de l'homme sont si grands qu'il ne puisse t'en payer, tu nous défends le désespoir, comme un crime encore

plus grand, & tu nous ordonnes la joie comme un devoir; & pour tout dire en un mot, toi qui par une tendresse ineffable, te plais parmi les enfans des hommes. Quel langage! Est-il venu des Cieux? A-t-il été tenu à l'homme, à l'homme coupable? Que sont tous les mystères en comparaison du mystère de ton amour? Cet amour est la mort de la mort, le remède du désespoir, & le sujet des chants d'allégresse de l'éternité: le son de ces paroles divines est plus doux que la mélodie des concerts des Anges; il guérit & réjouit le cœur de l'homme, fût-il plongé dans des pensées sombres comme la nuit. Elles nous donnent un avant-goût du bonheur parfait, & nous sommes heureux avant la séparation de nos ames.

Fin des Nuits.

LE JUGEMENT DERNIER,

POEME.

CHANT PREMIER.

Ipse Pater mediâ nimborum in nocte coruscâ
Fulmina molitur dextrâ ; quo maxima motu
Terra tremit ; fugêre feræ, & mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor.

. . . . *Virgile.*

TANDIS que d'autres chantent la fortune des Grands, la gloire des Conquérans, la destinée des Empires & tout ce pompeux appareil de la puissance humaine : tandis que les Poëtes de ma patrie s'échauffent sur

les pas du Héros * de l'Angleterre, & s'immortalisent à chanter ses actions immortelles : moi, je m'avance jusqu'au terme des siécles, & j'ouvre dans l'avenir, aux yeux des mortels, une scène bien plus étonnante, & bien plus terrible que le spectacle de nos champs de bataille. Je veux frapper leurs oreilles des sons éclatans de la trompette qui rassemblera les nations, & leur faire entendre les derniers gémissemens de la nature expirante : je veux peindre l'univers dans les allarmes, la terre & les Cieux écroulés, le sceptre antique de la mort brisé, le sein des tombeaux s'agitant pour reproduire les morts, l'immortel arrivant pour les juger, & prononçant l'arrêt de leurs destinées éternelles.

Suspendu entre la terreur & la

* Le Duc de Marlborough.

joie, je contemple mon hardi deſſein, & je me demande en tremblant, s'il eſt vrai que c'eſt moi qui l'ai conçu. Tout ce que l'aſtre du jour, ou ceux de la nuit ont vu de grand & de terrible eſt bien au-deſſous de mon entrepriſe. Depuis que je l'ai formée, je ne vois plus ni éclat ni grandeur dans le trône de l'Angleterre, ni dans ſa puiſſance ; & les bornes du globe que j'habite ſont trop reſſerrées pour mes vers. Environnez-moi pour m'entendre, foule de mondes épars dans l'univers : & vous, Anges, quels que ſoient vos rangs & votre nature, quelles que ſoient les diſtances de votre ſéjour, venez tous au ſecours d'un foible mortel. C'eſt la gloire de votre Maître éternel que j'entreprends de chanter.

Souverain arbitre de tous les êtres, toi devant qui les Anges s'inclinent & s'abaiſſent : ſi au premier ſignal de ta volonté, tous ces objets

que nos yeux admirent, tous ces mondes étincelans de lumière sortirent en foule du sein de la nuit & des abîmes du chaos, & vinrent se ranger dans l'espace; daigne aussi me faire sentir l'impression de ta puissance. Appaise le trouble de mes sens, dissipe les ténèbres de mon ame, inspire-moi, seconde mes efforts, & donne à mon génie la force de s'égaler à la grandeur de mon sujet.

Homme, lève les yeux & contemple la beauté de l'univers. Vois la terre & la riante surface de ses plaines: ce tapis de verdure & de fleurs dont le printems l'embellit: ces moissons dorées dont l'enrichit l'automne. Entends les mugissemens de l'antique Océan: vois ces monstres qui se meuvent dans son sein, & dont les énormes masses, forment dans ses flots des torrens qui entraînent les vaisseaux arrêtés par le cal-

me. Vois ces forêts qui s'élèvent & qui couronnent la cime des monts; ces fleuves qui bornent les Empires & partagent les climats ; ces vallées qui nourrissent les semences brillantes de l'or, & tiennent la fortune des Royaumes & des Rois enfermée dans leurs mines profondes, ces collines qui montent dans les nues & ombragent de leur tête les plaines d'alentour. Vois ces vastes Cités, ces armées nombreuses, ces flottes immenses, & dans les canaux d'Albion la flotte souveraine qui donne des loix à l'Europe. Si ton œil ne peut embrasser la vaste perspective de la terre, vois-en l'abrégé dans la seule Angleterre.

Porte ensuite tes regards sur les merveilles du firmament. Quelle distance de l'Orient à l'Occident ! L'œil n'atteint qu'avec peine les bornes opposées de cette étendue d'azur ; vaste théâtre où les tempêtes

peuvent déployer toutes leurs fureurs, & Dieu toute sa colère. Vois ces flambeaux dont les feux embrasent le pôle, conduisent la marche des saisons, & guident les pas de l'année. Ils brillent depuis la naissance de l'univers, sans avoir rien perdu de leur éclat. Vois leurs révolutions finir & recommencer : que le cercle qu'ils parcourent est vaste ! Que l'espace où tous ces astres roulent pressés par milliers, est immense ! N'admires-tu pas la grandeur de tous ces ouvrages, la solidité de leurs bases ? Ne te paroissent-ils pas bien dignes d'être immortels ? Hé bien, tous doivent périr & tomber comme le foible grain que l'automne a mûri. On cherchera vainement les lieux où fut la terre, où fut le firmament. Il ne restera dans les Cieux aucune trace de cet amas brillant de constellations, ni sur la terre, de l'Empire où les Stuarts ont regné.

Le

Le tems ſera annéanti; l'univers effacé; il ne reſtera pas un ſeul atôme dans l'immenſité du vuide.

Tôt ou tard, à quelque époque de l'avenir, dont le terrible ſecret eſt caché dans le livre de la deſtinée, peut-être après que la terre aura dix mille fois encore renouvellé ſes moiſſons; que toutes les ſcènes de ſa ſurface auront éprouvé mille changemens divers; lorſque de nouveaux Empires feront ſortis des ruines des anciens; que d'autres Bourbons, &, ſi les hommes en ſont dignes, d'autres Annes, regneront ſur d'autres contrées; tandis que l'eſpèce humaine, toujours bruyante & tumultueuſe, s'agitera encore ſur les traces battues vingt ſiécles auparavant, & qu'elle ne ſongera pas plus que les générations préſentes au jour où la terre s'écroulera, où le ſoleil s'éteindra; ce jour épouvantable arrivera..... Eveillez-vous, Mondes,

éveillez-vous : Maîtres des nations, écoutez & tremblez ....

Un nuage épais s'élève & dérobe le jour : une nuit ſoudaine enveloppe tous les Empires de la terre : les vents impétueux déchirent les forêts & diſperſent au loin leurs débris : ces montagnes qui parurent éternelles s'ébranlent & ſe balancent dans l'air comme les cèdres qui couvrent leur cime : les vallons entr'ouverts montrent leurs abîmes : l'Océan agité dans toute ſa maſſe, mugit dans tous ſes flots, briſe ſes barrières & ſe déborde par tous ſes rivages : des taches de ſang s'étendent & rougiſſent le diſque argenté de la lune : le globe du ſoleil s'éteint dans les ténèbres : un tonnerre continuel gronde dans la profondeur des Cieux ; & ſes roulemens ſe répandent d'un pôle à l'autre pôle.

En ce moment, la trompette fatale, cachée à moitié dans les nuages,

à moitié découverte à l'œil des mortels, répandra ſes ſons épouvantables : ſes bruyans éclats pénétreront juſqu'au centre de la terre, & ébranleront les voûtes de l'univers .... Les vivans tomberont morts, les morts s'éveilleront de terreur. Jamais ſon, plus formidable, n'effraya la nature. Le bruit des clairons guerriers, dont les Cieux retentirent, quand Satan & Dieu combattoient dans les plaines Ethérées, les éclats des foudres que le Tout-puiſſant lançoit ſur les Anges rebelles, ni l'horrible cri qu'ils pouſsèrent en tombant dans l'abîme, ne furent point ſi terribles.

Si les Anges ſont tombés, comment l'enfant de la terre peut-il ne pas trembler & ſe croire en sûreté ? La vertu ne ſe donne point gratuitement à la pareſſe : elle ſe vend au courage. Il faut des travaux, des peines, des efforts continuels pour

l'obtenir & pour la conſerver. En deçà du tombeau, il n'eſt point de bonheur pur & paiſible; les périls ſuccédent ſans fin aux périls; ne cherchons ici-bas que les plaiſirs inquiets de la victoire, & non pas les plaiſirs tranquilles de la paix.

Si l'homme ſe ſoumettoit de bonne grace à ſa deſtinée, s'il rentroit dans les bornes de ſa nature, ſi, lorſque la volupté lui tend ſes bras ſéduiſans, que la beauté lui ſourit, que l'ambition le tente en étalant devant lui les charmes du pouvoir; ſon ame ſe tranſportoit dans cet avenir, qu'elle ſe repréſentât l'appareil de ce jour épouvantable, qu'elle s'imaginât entendre les ſons de la trompette, voir les morts ſe lever tremblans du fonds de leurs tombeaux ſilencieux, les images feroient ſur elle des impreſſions ſi profondes, qu'il n'eſt point de pouvoir ſur la terre qui pût ébranler ſes réſo-

lutions. Se croyant déjà la compagne des Eſprits céleſtes, elle ne jetteroit ſur le monde que des regards dédaigneux : en vain la mort préſente & le glaive en main, menaceroit de frapper : sûre de vaincre, elle demanderoit le combat, & meſureroit l'eſpérance de ſes plaiſirs ſur la grandeur de ſes dangers.

C'eſt le crime qui rend ce dernier jour ſi terrible. Evitez le crime, & vous ne craindrez plus que je continue de déployer devant vous le tableau complet de ce grand événement.

Tant que le ſerpent peut nuire, tout ce qu'il a d'aimable excite notre frayeur, & nous fait craindre l'épaiſſeur du gazon : mais dès qu'une fois ſon dard eſt arraché, dès qu'il n'eſt plus dangereux, il s'embellit à nos yeux ; nous admirons ſon œil étincelant, ſa peau liſſe & bariolée, ſes écailles luiſantes, ſa queue qui ſe

replie, ſa tête qui ſe dreſſe ; tout ce qui nous faiſoit horreur nous fait plaiſir, & notre averſion ſe change en amour.

Viens donc, ma muſe, toi dont l'humeur mélancolique aime les ſcènes de triſteſſe & d'effroi, toi qu'on voit ſi ſouvent errante au milieu des tombeaux & des ſombres Royaumes de la nuit, viens peindre toute l'horreur de ce moment, le plus affreux de tous ceux que l'univers aura vus depuis ſa naiſſance, où la terreur & le déſeſpoir ſeront à leur comble : commence par dire quel changement il y aura ſur la terre ; & quels ſentimens étranges agiteront le cœur de l'homme.

Quel changement déplorable ! Jadis la terre fortunée, mollement inclinée ſur ſon axe paiſible rouloit avec majeſté dans ſon orbite : mille planètes brillantes tournoient ſans relâche autour d'elle & compoſoient

ſa cour : les unes étoient chargées d'entretenir l'agréable variété des ſaiſons, & les douces viciſſitudes de l'automne & du printems ; les autres de conduire ſes vaiſſeaux ſur l'étendue des vaſtes mers : celle-ci d'élever & d'abaiſſer la ſurface de l'Océan ; celle-là de l'éclairer de ſes rayons, & de porter tour à tour à ſes deux hémiſphères le tribut & l'or de ſa lumière. Ce globe ſi chéri des Cieux, ſi favoriſé du Créateur, & qui étoit un ſéjour de plaiſirs & de délices, maintenant deshérité de ſa tendreſſe paternelle, eſt triſtement plongé dans les ténèbres & abandonné aux horreurs du déſeſpoir & de la nuit. Nul ſoleil ne brille au-deſſus d'elle pour l'éclairer : plus de clarté que les effrayans éclairs des foudres qui ſillonnent les Cieux : ſes montagnes ſont écroulées : ſes fleuves fameux ſont taris ; & ſa ſurface défigurée n'offre plus qu'un chaos informe,

qu'un enchaînement de ruines. Rien n'eſt en ſûreté ſous le trône de Dieu.

O terre, telle eſt ta deſtinée ! Quelle conſolation, quel aſyle offriras-tu à ton Maître coupable ? Que l'homme, ce Roi ſi fier de tes Empires, ſera profondément humilié ? Comme il maudira ſa noble ſtature, & cette forme impoſante qui ſembloit le diſtinguer du reptile qui ſe traîne ! Il reconnoît maintenant que le ver eſt ſon égal & l'enfant de la même argile que lui ! Quelles tranſes douloureuſes éprouvera ſon cœur tremblant ! Dieu puiſſant, pourquoi abandonnes-tu ainſi l'ouvrage de tes mains ? O toi, qui dans ta longue agonie as ſenti la douleur parcourir tes veines palpitantes & pénétrer tes ſens de ſes pointes aigues, toi que la mort a conduit captif dans ſes ſombres Royaumes, & qui appris d'elle

l'horrible myſtère des maux des mortels, Dieu ſauveur, protége-moi dans cette heure épouvantable.

Un malheureux, qui a trahi ſon Roi, ſent qu'il ne pourra ſoutenir ſes regards menaçans : ſon cœur épouvanté lui conſeille la fuite : il veut ſortir de ſa patrie & chercher dans un pays lointain un abri contre la vengeance : mais des ordres rapides l'ont devancé ; un decret rigoureux lui ferme les mers & l'empriſonne dans ſa patrie : le port où il cherchoit ſon ſalut, le repouſſe ſous le coup du glaive.

Ainſi les hommes fuiront de l'Orient à l'Occident, du pôle à l'équateur, implorant en vain un abri contre la colère d'un Dieu vengeur. Ils demanderont aux flammes de les envelopper, aux mers de les couvrir, aux rochers de les enfermer dans leurs flancs. Les mers rejetteront de leur ſein les coupables & les renver-

ront à leur destinée : les rochers ne seront que des prisons qui les garderont jusqu'au moment du supplice.

Ambition, étale toute la pompe de tes grandeurs ; richesse, offre-moi tous les trésors des Indes ; vigne chargée d'un fruit délicieux, vante-moi la douceur de ton nectar enivrant ; beauté, déploye devant moi tous tes charmes : comme je les dédaigne lorsque le desir des biens immortels s'éveille dans mon ame, & que sur l'aîle des transports, elle s'élance dans les Cieux, comme Elie dans son char de feu ! Recevoir en souriant les menaces de la mort, languir après le moment de sa dissolution, éprouver du plaisir en voyant l'argile de son corps tomber en ruines, sentir un doux transport aux approches du tombeau : religion, voilà ton triomphe : religion, tu es tout sur la terre, le reste est un néant, & je ne vois dans l'u-

nivers que mon ame & Dieu.

O mon ame, adore sans cesse ce Dieu à qui tous ces êtres inanimés rendent hommage. Soit qu'ils suivent les loix qu'il leur a tracées, soit qu'ils s'en écartent ; c'est à lui qu'ils obéissent. C'est par ses ordres que les flammes ont suspendu leur pouvoir dévorant, que les flots liquides se sont durcis en masses immobiles. Les monstres qui infestent les mers, ces monstres altérés de sang qui ne respirent que la proie, s'appaisent au premier signal de sa volonté, adoucissent leur nature sauvage, & deviennent les protecteurs de l'homme étonné. Je t'atteste, ô toi qui demeuras trois jours enseveli dans les entrailles profondes de la baleine, tandis que la nuit t'environnoit de toute son horreur, & que l'Océan courroucé mugissoit au-dessus de ta tête.

Le tonnerre gronde, l'éclair vole, tous les vents déchaînés & furieux

ſont venus ſe combattre ſur les mers: les vagues écumantes élancées dans les nues découvrent le fond des abîmes : la mort accourt & ſe préſente aux matelots épouvantés. *Ils* jettent un regard tremblant ſur leurs actions paſſées. Le courage les abandonne. Immobiles & muets de terreur, leur ame eſt affaiſſée dans un morne & profond déſeſpoir. Ni larmes, ni prières ne peuvent appaiſer la tempête. La barque eſt ſurchargée de ſes richeſſes : ils jettent leurs tréſors aux flots irrités. Si du moins par ce ſacrifice ils pouvoient racheter leur vie ! Mais l'orage continue : la barque eſt prête à s'enfoncer . . . Plus de merci. Pour ſe ſauver eux-mêmes, ils ſaiſiſſent le Prophête tremblant & le précipitent dans la mer. Il deſcend au fond de l'abîme : les vagues ſe referment ſur ſa tête; il eſt compté au rang des morts.

Il vit : le Maître du monde jet-

tant un regard propice sur son serviteur, étend pour le sauver sa main puissante. Il impose silence à la tempête, commande aux flots d'ouvrir un sein paisible au mortel qu'il protége, & de le porter mollement embrassé de leurs ondes. Il met un frein aux monstres de l'abîme : les monstres s'éloignent avec respect, oublient leur voracité à la vue de leur proie, contemplent sans colère cet hôte nouveau, & se jouent innocemment autour de lui.

Mais voici un prodige nouveau. La voix du Maître de la nature a pénétré jusqu'au fond de l'abîme : grand Leviathan, c'est toi qu'elle appelle : il prête l'oreille en silence : il a entendu son maître : il tressaille de joie, s'élance & bondissant dans les flots, il les agite comme la tempête : il s'avance : les sables émûs noircissent & troublent l'onde ; les

vagues partagées reculent jufqu'aux rivages.

Le monftre écartant fes machoires énormes laiffe voir dans fes flancs un gouffre auffi vafte que ceux de la terre déchirée, lorfque l'air emprifonné dans fes entrailles, fait effort contre fa furface tremblante, & s'ouvre un large paffage. Le Prophête contemple avec furprife fa fombre profondeur, parcourt des yeux fon vafte contour, & les files tranchantes de fes dents monftrueufes. Enfin il prend poffeffion de cette retraite fpacieufe, & vogue en sûreté dans ce vaiffeau animé.

Lui feul entre les mortels éprouva le charme inconnu d'entendre fans danger les aquilons mugir dans les flots, de refter fufpendu fur la cime de leurs montagnes liquides, de defcendre jufqu'à ces eaux dont la maffe immobile dort en filence

loin du bruit des tempêtes. Lui ſeul pénétra dans les fondemens ſouterreins où s'appuyent les collines de l'Océan, & dans les antres ténébreux de ſes rochers inclinés. Il reſpira dans des lieux où la ſonde n'atteignit jamais, & voyagea vivant dans l'empire ſolitaire de la mort.

Il vécut deux jours & deux nuits cette vie merveilleuſe, errant au travers d'épaiſſes forêts de corail, & des labyrinthes ignorés des rochers & des ſables. Dès que les rayons de la troiſième aurore eurent doré les côteaux & argenté les flots, il vit le roi des mers ſe ſoulever ſur leur ſurface & dépoſer doucement ſur le rivage l'hôte fragile & ſacré dont l'Eternel l'avoit chargé de lui répondre.

LE JUGEMENT DERNIER.

CHANT SECOND.

'Εκ γαίης ἐλπίζομεν ἐς φάος ἐλθεῖν
Λείψαν ἀποιχομένων ὀπίσω δὲ Θεοὶ τελέθονται.

. . . . . Phoc.

MAINTENANT l'homme s'éveille : il ſe lève de la couche ſilencieuſe où il a repoſé pendant des ſiécles ; il ſecoue le ſommeil d'une nuit de dix mille ans, & s'avance ſur les bords d'un monde nouveau. Ma muſe n'eſt point de celles qui ſe bornent à chanter les bergers ou les Rois. Elle s'abandonne à ſa fougue : elle oſe ſe riſquer dans la vaſte éternité. Mon ſujet embraſſe l'univers, & mes chants intéreſſent toute la race humaine.

Une

Une ſeconde fois la trompette ſonne. C'eſt le ſignal de l'aſſemblée univerſelle de tous les êtres qui ont reſpiré. La plaine où vont ſe rendre toutes les générations eſt préparée par des tourbillons impétueux qui renverſent, emportent, cités, forêts, montagnes, dans les abîmes, & ne laiſſent qu'un eſpace immenſe & applani.

Déjà les tombeaux s'ouvrent & rendent leur dépôt. La pouſſière s'anime, les oſſemens s'agitent, les membres diſperſés ſe meuvent, ſe cherchent, s'uniſſent & completent des corps immortels.

Tandis que l'univers ſoumis fléchiſſoit ſous les loix de la ſuperbe Rome, Rome obéiſſoit à Pompée. Un jour perdu, perdit ce maître de la terre, & le rendit un objet de mépris & de pitié aux yeux mêmes de ſon ennemi. Victime tombée ſous les coups d'un traître, ſon ſang rougit

le poignard d'un lâche aſſaſſin, & fut répandu avec impunité. Si du moins il eût rendu ſa grande ame au milieu des horreurs des combats ! Si les cris confus des mourans, mêlés aux ſons des clairons, euſſent accompagné les derniers ſoupirs du héros, & honoré ſa mort ! Mais il périt ſans gloire & ſans vengeance ; tandis que Céſar lance un regard de mort ſur le monſtre dont la main enſanglantée lui fait préſent de l'univers, dans la tête de ſon rival, ſon corps hideux reſte abandonné ſur le rivage. Cette tête & ce tronc défiguré ſe rejoindront encore, quel que ſoit l'intervalle des Royaumes & des mers qui les ayent ſéparés. Il ne ſera pas ſur la terre ou dans l'air un ſeul atôme qui ne s'anime à ce ſignal puiſſant, & ne reprenne le mouvement & la vie.

Ainſi dans un beau jour d'été l'on voit un eſſain d'abeilles bourdonnantes, enchaînées l'une à l'au-

tre ſe jouer au milieu des airs, ſans pouvoir fixer leur volage inconſtance; mais que l'airain ſonore vienne à retentir, charmées de ſes ſons, elles mettent fin à leurs erreurs, elles deſcendent par pelotons autour de l'arbre voiſin, & ſe ſuſpendent avec grace à ſes rameaux.

Quand les corps feront rajeunis, l'ame qui peut-être erroit près du pole, ou voyageoit émerveillée au milieu des aſtres brulans, ou qui reſtoit attachée aux lieux où repoſoit ſon corps, ou bien côtoyoit déjà les bords de ſon ſéjour éternel, agitée de crainte & de deſirs dans l'attente de ſa deſtinée, l'ame alors, fidèle à ſon union, revient épouſer ſon argile immortaliſée, & s'y unit pour ne s'en ſéparer jamais. Elle ne craint plus que la vie s'en échappe comme auparavant; ce n'eſt plus une machine fragile & périſſable; des reſſorts que le tems ne peut uſer

entretiendront déformais fes mouvemens éternels.

Ainfi un fragile modèle reçut d'abord du génie de l'Architecte la forme fugitive de l'édifice qu'il a conçu ; avant que cette efquiffe aggrandie devînt le palais fomptueux dont le chêne & le marbre durable ont elevé les colonnes, affermi les fondemens ; avant que l'airain & le fer euffent enchaîné de leurs robuftes liens tout l'enfemble de l'édifice, & lui euffent promis de le défendre long-tems contre l'injure des fiécles.

Maintenant cette voûte antique & facrée ; ce dôme fameux où viennent fe rendre tôt ou tard du fein des Cours ou du milieu des camps tous les Héros de l'Angleterre, quelles que foient leur grandeur, leur fageffe, ou leurs vertus, pour nourrir le ver & fe réfoudre en pouffière ; cette demeure folemnelle des morts

couronnés, où les ſujets foulent ſous leurs pas les Monarques giſſans, voit une race nombreuſe de Héros & de Rois ſortir de ſon ſein, & remplir ſa vaſte enceinte. Ici, ce n'eſt plus l'épée de la victoire qui donne les couronnes; c'eſt la vertu : le mortel, qui vêcut le plus vertueux, reſſuſcite le plus grand.

Et, ce ne ſera pas ſeulement des champs de ſepulture & du ſein des tombeaux que ſortira la foule des hommes. Du milieu des fondemens qui portent nos palais pompeux, de tous ces lieux charmans conſacrés à nos jeux & à nos plaiſirs, s'élèvera le peuple nombreux de nos ancêtres dont les oſſemens foulés ſervent de baſe à l'appareil du luxe de leurs enfans. Il n'eſt point de place ſur la ſurface du globe, où l'on n'ait creuſé une tombe, & le ſable du fond des mers eſt jonché de cadavres. Tout eſt rempli, tout eſt couvert des dé-

bris de l'homme, & dans ce jour terrible, on verra de toutes parts l'eſpéce humaine renaître & ſortir par eſſains de ſes tombeaux en feu.

Mais tous ne ſe réveilleront pas en même tems, & tous n'éprouveront pas les mêmes ſentimens à leur réveil. Les uns n'ouvriront qu'à regret leurs yeux à la lumière, ſeront effrayés de l'éclat du jour, regretteront le tombeau, & rappelleront la nuit. Les autres, dont la vertu long-tems éprouvée & toujours inébranlable aura triomphé des aſſauts du vice & du choc des paſſions, dont la ferme volonté n'aura point cédé aux charmes ſéducteurs de la volupté, ni fléchi ſous la menace des tyrans, enviſageront ſans pâlir ce jour d'horreur, paroîtront des Dieux invulnérables au milieu des éclats redoublés de la foudre; les aſtres tombans ni la terre tremblante ne troubleront point leur ame tran-

quille. Ils verront d'un front calme, la terre ſe diſſoudre, les Cieux s'écrouler, l'abîme s'entr'ouvrir, toute la nature armée pour détruire : ils béniront l'aurore de ce jour éternel, & ſouffriront avec peine les délais qui retardent leur bonheur.

Ici la grandeur eſt abaiſſée, la force eſt impuiſſante ; le pauvre eſt dans la joie, la beauté ſe fait horreur & cache ſon viſage. Chrétiens & Juifs, Turcs & Payens, tous ſont confondus enſemble dans le même troupeau ; & peut-être des hommes qu'un zèle fanatique arma pour défendre leurs opinions, & qui frappés de bleſſures mutuelles, ſont morts ennemis l'un de l'autre, s'éveilleront amis, & ſe tenant par la main iront ſe préſenter à leur commun Créateur, pour lui demander le même bonheur.

Mais la confiance & la joie ſeront ſur-tout pour les bienfaiteurs du

genre humain. Qui ſont ceux que je vois briller avec diſtinction dans ce rang illuſtre ? Muſe, proſterne-toi & paye l'hommage de ta reconnoiſſance aux hommes vertueux à qui tu es fière de la devoir. Wicham, Fox, Chickley, je vous ſalue, noms illuſtres, dont l'éclat doit briller dans les ſiécles les plus reculés. C'eſt ſous les ombrages que vos mains ont plantés, près du cryſtal des fontaines que vous avez ouvertes, que mes doigts tremblans ont eſſayé les premiers ſons de ma lyre. Votre gloire fut d'obliger les Rois de mon pays en faiſant le bonheur de leurs peuples. Maintenant vous vous levez immortels pour vivre heureux.

Et moi, qui étois, il y a quelques années, moins que le ver, l'atôme & l'ombre, eſt-il vrai que je vivrai, quand tous ces aſtres ſeront éteints? Survivrai-je à la terre anéantie, & marcherai-je l'égal des Anges ? De-

bout devant le trône de l'Eternel, verrai-je éclorre de ſes mains des mondes nouveaux où l'on racontera peut-être les aventures de l'eſpéce humaine?

Mais avant que ce bonheur commence, avant que l'ame s'élève dans ces demeures éternelles, le Juge deſcend au bruit du tonnerre, & tout le genre humain comparoît devant ſon tribunal.

Je vais crayonner ce hardi tableau. Grande Reine à qui j'obéis, écoute avec reſpect. Je n'ai pas beſoin du ſecours de l'art pour maîtriſer l'attention & pour émouvoir les cœurs. Loin d'ici toute fiction, & tout ce merveilleux inventé pour étonner l'imagination. Voyez ſi ce Dieu qui deſcend, eſt un Dieu fabuleux : c'eſt le véritable : à ſon approche, les mondes innombrables qu'il a formés ſont dans le ſilence & dans l'attente.

Vois la vaſte enceinte de l'amphithéâtre où toute la race humaine doit entendre ſon arrêt : une garde d'eſprits immortels l'environne. Les générations viennent par flots s'engloutir dans cette plaine immenſe. Chaque ſiécle, chaque Empire y verſe ſes habitans : il ne reſte plus de trace de cette chaîne de ſiécles qui ont ſéparé les époques différentes de la naiſſance des Rois. Nemrod & Bourbon ſe mêlent dans la foule : Adam ſalue le dernier de ſes enfans.

Que la ſcience eſt frivole, que l'art eſt vain, quand ils ne ſervent pas à la vertu ! Que de tems a été perdu, que de volumes ont groſſi ſous la main des Sçavans, pour fixer le jour de la naiſſance d'un Héros & compter ſes ancêtres ! Quelle joie, quels tranſports ne doivent-ils pas éprouver en ce moment où la ſuite des hommes célèbres que les premiers ſiécles du monde ont vu naî-

tre, se découvre à leurs yeux? Hélas! tous ces Sçavans sont maintenant occupés de soins bien plus importans: & César même passeroit sous leurs yeux qu'ils ne songeroient pas à le remarquer!

Quel nombreux concours! Les vagues qui se brisent sur les rivages retentissans, les feuilles tremblantes des forêts agitées, les lustres d'or attachés à la voûte des Cieux, ne sont point en si grand nombre. Toutes ces armées formidables dont la présence faisoit tomber un Empire & naître l'autre, & dont l'arrière-garde marchoit encore dans les ombres de la nuit, lorsque leur large front s'avançoit déjà sur le champ de bataille, éclairé des premiers rayons de l'aurore: ce monde de soldats que le puissant Xercès traînoit à sa suite; tous les guerriers qui ont combattu dans les plaines de Cannes, où Rome victorieuse fut

forcée de céder la victoire à Carthage, & reçut une plaie si profonde qu'une seconde plaie semblable eût terminé là le cours de ses destinées, & privé la terre de sa quatrième monarchie; tous ceux qui remplirent les champs fameux de Blenhein & de Ramillies : tous sont ici; mais leur foule se perd & devient insensible dans la foule des hommes, comme une vague dans l'immensité de l'Océan.

« Enfans des hommes, préparez-vous au jugement, » crie une voix éclatante qui perce les airs. La terre tremble de nouveau; j'entends ses gémissemens profonds; j'entends les enfers retentir au fond de leurs abîmes.

O toi, qui que tu sois, qui fus le plus puissant des Monarques de la terre, qui naquis sous l'étoile la plus heureuse, qui ne ceignis jamais sans succès ton épée fortunée,

qui réunis le plus de Royaumes ſous ta domination ; toi qui dans le jour de tes triomphes, t'écriois : » que le » Tout-puiſſant regne s'il veut dans » les Cieux ; cet univers eſt mon » Empire ; » tremble en ce moment de lever les yeux.... O ma muſe, quel trouble t'agite ! quels nombres, quelle meſure vas-tu choiſir ?

Soudain des ondes de pourpre enflamment les Cieux : l'inſtant d'après, ce rideau de feu s'ouvre & laiſſe voir dans l'enfoncement le Dieu qui regne inviſible ſur les mondes. C'eſt de là qu'il gouverne la nature, que d'un regard il pénètre, embraſſe tous ſes ouvrages, crée, conſerve & détruit ; c'eſt de cet éloignement qu'il nous voit comme des fourmis, errans à l'aventure ſur ce globe ſuſpendu dans l'air.

C'eſt du fond de ce ſanctuaire que je vois ſortir le fils de l'Eternel. Dieu ! quels torrens de lumière ont bleſſé

ma vûe éblouie ! Il eſt porté ſur un trône flottant ; ſon front eſt majeſtueux comme à l'inſtant où il forma l'univers, terrible comme au moment où il précipita des Cieux l'Ange enflammé des enfers. Une ceinture d'étoiles entoure ſes flancs radieux : la nuit repoſe ſur ſes ſourcils, ſon viſage a l'éclat de l'aurore. S'il abaiſſe ſur l'homme un regard doux & favorable, l'homme attend ou reçoit le bonheur : mais ſi ſes yeux ardens lancent le feu de la colère, le malheur nous ſaiſit. A ſa main gauche eſt le volume brillant de la ſcience ; à ſa droite, le glaive de ſa juſtice étincèle.

C'eſt dans cet appareil que s'avance au travers des Cieux, au milieu des foudres & des éclairs l'arbitre de la vie & de la mort : la troupe des Anges le précéde, rangée en files brillantes, & célébrant ſa gloire dans des concerts raviſſans. Deſcen-

du jusqu'à la hauteur des astres, il s'arrête : là tous les nuages assemblés s'élèvent & s'arrondissent en deux colonnes, nuancées d'or & de pourpre. L'une s'appuie sur la terre : l'autre repose sur les mers ; les vagues enflées blanchissent d'écume sa large base. Elles soutiennent le tribunal où il va juger l'univers. Des voiles formés du plus pur azur des Cieux flottent du haut de cette voûte de crystal, & se jouent autour des colonnes. La mort est enchaînée à la base du tribunal sur les débris de son glaive.

C'est là que le Juge éternel, monté sur son trône, paroît dans tout l'éclat de la divinité : ses vêtemens sont parsemés d'étoiles merveilleusement arrangées ; le globe étincelant d'un soleil brûle à ses pieds.

Alors un Archange radieux déroule de son bâton d'argent l'étendard de la Religion, dont les ondes

flottantes ombragent & découvrent tour à tour la moitié de l'étendue des Cieux.

O gloire formidable, dont l'éclat tourmente les yeux du coupable! Arrête, muse imprudente ; ne révèles point les horribles pensées qui se forment dans le cœur des méchans. Crains de dire, qu'ils souhaitent que tout cet appareil ne soit qu'un rêve ; que leurs ames périssent avec leurs corps, ou que Dieu fût dépouillé de l'Empire de l'univers. Dis plutôt, si tu le sçais, par quels moyens on peut espérer d'éprouver les plus doux transports en contemplant ce spectacle étrange. Mais en est-il d'autres que le repentir sincère, qu'une conscience sévère qui ne sçait point se pardonner ses vices ? En est-il d'autres que les larmes du remords, les travaux, la vigilance, & les saintes violences de la prière? C'est ainsi qu'en ce moment, animé d'une

ferveur

ferveur inconnue à mon ame, je dépose mon cœur aux pieds de l'Eternel, & le dévoue à lui dans ce temple auguste dont les Cieux forment l'enceinte, trop étroite encore pour la grandeur de son maître.

O toi, dont la balance pèse les montagnes, dont le souffle peut changer l'Océan des eaux en Océan de feu, & ses flots humides en flots brûlans, le plus foible des enfans de la terre, tremblant & prosterné tombe à tes pieds, & implore ta clémence. Ah ! daigne commander aux vents d'emporter, d'ensevelir mes fautes & le passé dans les abîmes de l'oubli. Que je voye toujours ton pouvoir & ma foiblesse, & que mon ame te soit dévouée toute entière : regne sur ma volonté : excite, calme à ton gré mes passions. Si j'éprouve les bouillans transports de la colère, que mon indignation tombe sur mes vices. Que mon cœur s'enflamme

pour ſecourir le malheureux & ſoulever le fardeau dont ſon ame eſt oppreſſée. Que le volume où ta ſageſſe a dicté ſes leçons ſoit toujours devant mes yeux, & que ma raiſon ne ſe laſſe point d'y lire. Quel eſt celui qui tous les ans pare le printems de fleurs comme une jeune bergère, & dit à l'été de s'avancer comme l'épouſe ſortant du lit nuptial ? Quel eſt celui qui fait éclorre les fruits du ſein fecond de l'automne, & ordonne enſuite à l'hiver de la dépouiller de ſa parure ? Ce n'eſt pas le maître de l'Empire Ottoman, ni le Czar plus grand que lui, ni cette Reine qui du ſein de notre Iſle donne à l'Europe la paix ou la guerre.

Que tous les objets de la nature rappellent à mon ame le ſouvenir de ſon auteur ! Quand j'entends l'Océan mugir, ou gronder le tonnerre, que la terreur de ſa vengeance excite dans mon cœur des allarmes ſalutaires !

Quand je vois la terre ſe parer de fleurs, ou les aſtres répandre la lumière, ô mon ame, n'oublie jamais de lui rendre hommage.

Que dans toutes les ſcènes variées de la vie, dans le repos de la paix, dans les troubles de la guerre, au milieu des plaiſirs de la richeſſe, ou des horreurs de l'indigence, ta gloire ſoit toujours le terme de mes penſées & le but de mes démarches. Soit que l'épée de la guerre brille dans nos mains, ſoit que nous chantions à l'ombre de nos vignes, c'eſt à toi que doit retourner la gloire de nos conquêtes, ou l'hommage des doux plaiſirs de nos vendanges. C'eſt toi qui flétris la grappe ou qui la colores; c'eſt par tes ordres, que l'arc eſt bandé, que les traits ſont lancés, & que nos armées victorieuſes paſſent les mers & donnent à la Reine d'Albion le ſceptre du Nord.

Fais que toujours levé avec l'aurore, j'ouvre par la prière & te consacre le jour naissant : que mon ame à son réveil entonne ta louange, & s'élève par degrés dans les Cieux avec l'astre qui nous éclaire ; qu'à mesure qu'il avance dans son cercle brûlant, mon cœur s'embrase de plus en plus des feux de ton amour, & que mes hommages ne finissent pas encore après qu'il a disparu.

Permets à la nuit de m'entretenir de ta grandeur, lorsqu'elle a tiré le sombre & majestueux rideau qui ferme le monde ; que ses astres taciturnes s'élevant sur nos têtes, portent dans l'ame une clarté paisible, & nous montrent la nature dans un jour plus doux. Oh, comme le tumulte des idées se calme en ce moment ! Comme l'ame attendrie sent la vertu la pénétrer de ses douces émotions ! Quelle occupation

ſublime & délicieuſe, de ſuivre cet arc étoilé, & d'arriver juſqu'au palais du Monarque des jours, d'admirer ſa cour, de briguer ſes faveurs, & d'abaiſſer de cette hauteur ſes regards ſur l'univers aſſoupi !

N'es-tu pas celui qui peut ébranler les fondemens du monde ? Employe donc ta puiſſance à dompter ma volonté rebelle. Toi qui peux mettre un frein à la fureur des flots, appaiſe les tranſports & le trouble de mes ſens ; enſeignemoi à oppoſer une fermeté toujours égale aux attraits du plaiſir, & aux aſſauts du malheur. Sois toujours l'objet de mes deſirs ; entretiens dans mon ame le feu ſacré de la Religion ; ſoutiens-la dans l'eſpérance, & fais-lui ſaiſir le prix que ta main a caché dans le ſein de l'éternité. Qu'au grand jour des récompenſes, je voye ſans frayeur le li-

vre fatal s'ouvrir ; & que porté dans le séjour du bonheur, je mêle aux concerts des Anges ma voix reconnoissante.

LE JUGEMENT DERNIER.

CHANT TROISIEME.

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus,
Quo Mare, quo Tellus, correptaque regia Cœli
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

...... *Ovide. Met.*

Je veux chanter l'ouverture fatale du livre des destins ; les demeures brillantes des Anges & des hommes vertueux ; l'horrible destinée des coupables ; le séjour affreux des tourmens & des maux. C'est ici le dernier & le plus grand des efforts de ma muse. C'est maintenant qu'elle doit s'élever au plus haut degré de sa gloire, ou rester pour toujours ensevelie dans les ténèbres de l'ou-

bli. Mais elle s'anime, elle s'enflamme près du terme de sa course; elle monte au-dessus du pole étoilé. Dans son vol rapide, elle voit l'univers diminuer, le soleil s'éloigner, s'éteindre. Son œil fatigué de l'éclat nouveau des Cieux a peine à soutenir leur splendeur. Elle entend les chants d'allégresse des Archanges, dont la nature entière répéte & prolonge les sons.

Tantôt dix mille trompettes sonnent à la fois : tantôt succéde un profond & vaste silence. Anges & hommes restent muets & immobiles. Elevé au-dessus d'eux, le Juge terrible promène ses regards autour de lui. Les Cieux sont remplis de l'éclat de sa gloire. Alors il pose sa main sur le livre fatal, que des Séraphins soutiennent devant lui : à l'instant où il brise le sceau, on entend un gémissement universel. Oh mon ame ! seras-tu là ?

Il commande, & la foule des hommes eſt rapidement ſéparée en deux portions. Vois à ſa gauche quel abattement, quelle pâleur hideuſe défigure les viſages : quelque choſe de plus horrible que la mort eſt empreint dans leurs traits convulſifs. Vois dans quelles angoiſſes, dans quelles tranſes d'effroi ils frappent leur ſein, & détournent la vûe. L'orbe de leurs yeux farouches & tremblans roule dans la frayeur, & revèle les tourmens intérieurs de leur ame : la douleur parle dans chaque geſte, dans chaque regard, & d'intervalle en intervalle ils pouſſent un gémiſſement chargé de déſeſpoir. Lecteur, ſi tu es coupable, épargne à ma muſe cette triſte peinture : tu la trouveras dans ton cœur.

Si tu voyois ton père, ton frère, l'épouſe que tu aimois, & tous les compagnons de ta vie, qui n'eurent que les mêmes intérêts, que

les mêmes desirs, qu'un même cœur avec toi, séparés de toi pour jamais; & toi resté seul malheureux; quelle vûe désespérante! Que ne donnerois-tu pas alors pour avoir encore un jour de vie, une des heures, un des instans que le tems a emportés? Espère de repousser le flux de l'Océan, d'arrêter la tempête dans l'air, & le soleil dans sa course; mais désespère d'obtenir cet instant.

Voyez à la droite, quels visages aimables & gracieux, comme l'image du Créateur est vivante dans leurs traits rajeunis, quelles riantes couleurs, quels yeux brillans d'un éclat immortel! quel air triomphant! Leur regard noble & fier ose s'arrêter sur le tribunal où le Juge redoutable est assis, soutenir le regard menaçant de sa colère. O gloire du juste! sont-ce là ces formes humaines qui étoient tombées en poussière? Mais on voit encore sur leur

front quelques traces légères de trouble & de crainte altérer leur joie.

Ainsi la jeune amante, quand le Prêtre s'approche pour l'unir à son amant, ne voit encore son bonheur que d'un œil inquiet & tremblant : son cœur palpite ; l'incertitude & mille sentimens divers l'agitent. L'inquiétude & la joie se mêlent sur ses joues de rose ; elle tremble que quelque accident imprévu ne ravisse de ses mains le bonheur qu'elle est prête à saisir, & ne change ses douces espérances en peines cruelles.

Maintenant que la famille d'Adam, depuis le premier jusqu'au dernier de ses enfans, est rassemblée dans deux classes séparées, sans autre différence que celle du crime & de la vertu, levez les yeux, vous qui tourmentez votre vie pour vous rendre célèbres, & pensez que la renommée est quelque chose de grand, voyez

& cherchez les traces de cette gloire de la race humaine, de tous ces exploits vantés, dont on a chargé les annales du tems. Ceux qui fondèrent des ſectes, qui conquirent ou cédèrent des couronnes, qui donnèrent leur nom aux nations, réunirent ſous leur obéiſſance des Empires fameux, comblèrent des vallées, applanirent des montagnes, marquèrent aux fleuves la route de leur cours, ſoumirent l'Océan à leurs flottes victorieuſes, tous ſont ici confondus ſans diſtinction : vérité qu'on devroit écrire dans le palais des Rois !

Cette heure, ſur laquelle le Tout-puiſſant a de toute éternité tenu ſes yeux attachés, qui a déterminé la création de l'univers, & tous les événemens du monde, ſoit que ſa main ait répandu les biens ou les maux, ſoit qu'elle ait changé, détruit ou conſervé, qu'elle ait ren

versé les trônes de l'Orient & du Midi, donné à l'Occident ou au Nord l'empire de la terre, cette heure terrible est arrivée.

Au-dessus, le séjour du bonheur se montre dans tout son éclat : ce jour est encore plus brillant que le jour où les portes des Cieux s'ouvrirent au fils de l'Eternel, lorsqu'il revint triomphant des sombres royaumes de la nuit, que chargé de trophées il traversa les airs, & fut salué vainqueur aux acclamations des Anges.

Au-dessous, c'est un séjour d'horreur, où les ténèbres sont entassées sur les ténèbres, où les peines se fécondent & se succédent dans un long enchaînement. Au milieu est une mer de soufre vaste & profonde, dont les flots brûlans se soulèvent pour engloutir & dévorer leur proie. A cette vûe épouvantable, les élus dans le sein même de la félicité ne peuvent se défendre d'un

ſentiment de terreur, & ſe preſſent autour du trône de l'Eternel.

Telle eſt la ſcène qui doit terminer les eſpérances & les craintes des mortels. Continue ce *tableau*, qui l'oſera... Pour moi, le pinceau tremble dans mes mains : le trouble s'eſt emparé de mes ſens ; & l'univers ſe renverſe devant ma vûe. O terreur ! Je vois, je vois le Juge ſuprême fronçant ſon ſourcil irrité : tout l'appareil des ſupplices éternels eſt préſent à mes yeux. Je n'en peux ſoutenir le ſpectacle : je me ſens défaillir : mon ſang glacé s'arrête ; mon ame eſt prête à s'échapper. La ſeule idée de ces tourmens me tue.

» Ah ! quelle eſt la main cruelle, s'é-
» criera le coupable, qui a briſé les
» barrières de la tombe où je dormois
» en paix ? O mort barbare, tu ne
» m'as donné qu'un abri paſſager ; tu
» ne m'as retenu quelque tems dans
» ton ſein que pour me livrer à la co-

» lère d'un Dieu vengeur. Enchaîné
» dans les flammes, la voix ne m'eſt
» laiſſée que pour pouſſer des cris de
» douleur : mes yeux brûlans ne ver-
» ront plus d'autre clarté que la lueur
» des feux qui me dévorent.

» Toutes ces facultés dont le Ciel
» m'avoit fait don pour mon bonheur,
» le ſentiment, la raiſon, la mémoire,
» toutes ſe tournent contre moi, ſont
» mes ennemies, & s'uniſſent pour me
» tourmenter. Je n'exiſterai donc plus
» que pour ſouffrir ! Quoi ! nul relâ-
» che ! nul ſoulagement ! nul rayon
» d'eſpoir ne me luira de quelque coin
» des Cieux ! Ce Dieu ſi bienfaiſant
» n'y regne-t-il plus?

» Jamais ! jamais ! .. O ſon épouvan-
» table & qui précipite la penſée dans
» un abîme ſans fond ! Si je ne fuſſe
» jamais né, je n'euſſe point été cou-
» pable, & je ne ſerois point malheu-
» reux. Que ne m'a-t-on laiſſé augmen-
» ter la maſſe des êtres inſenſibles,

» former l'onde du ruiſſeau, ou la » fleur des champs ? Dieu compatiſ- » ſant, pourquoi m'éveiller du ſein » des ténèbres & de la pouſſière où je » repoſois, pour m'affliger de l'exiſ- » tence & du préſent funeſte de la lu- » mière ? Quel beſoin de façonner » mon argile à ton image, pour ne » lui donner d'autre vie que la dou- » leur? Les animaux ſont plus heureux. » Ils naiſſent, ils vivent & ſe rendor- » ment dans une mort paiſible. La » peine eſt pour l'homme ſeul.

» O Dieu ! peux-tu, du ſein d'un » bonheur parfait, me voir enfoncé » dans cet abîme, & m'entendre ſans » pitié tantôt t'appeller mon père, » du milieu de cette mer enflammée, » tantôt maudire ton pouvoir ? Mets- » tu ta gloire à me voir ſouffrir ? Si » tu te plais à exercer ta vengeance, » prends & lance tes foudres ; ren- » verſe des mondes ; & ne réunis pas » ta toute-puiſſance contre un malheu-

» reux

» reux atôme : oublie moi : laisse-moi
» me perdre dans ton immensité ; ou
» laisse-moi mourir encore une fois. »
Il est trop tard : il n'est plus d'espoir
pour les malheureux. Ils porteront
sans relâche tout le poids de la colère
d'un Dieu irrité.

Cependant les immortels heureux
s'avancent en triomphe, vont prendre
possession de leurs demeures fortunées,
& remplir les trônes que
les Anges rebelles ont laissés déserts.

Que d'autres achèvent le hardi
tableau que j'ai commencé : je sens
mes forces s'affoiblir, & mon génie
descendre de la hauteur où il s'étoit
élevé. Choisissons un sujet moins
grand, mais digne encore d'être
chanté. Je vais peindre le monde en
flammes & la dissolution des élémens.

L'heure fatale est arrivée ; & la
nature frissonne aux approches de sa

fin. De violens éclats de tonnerre donnent le signal. Tous les météores s'attroupent dans les Cieux. Mille éclairs sont lancés sur la terre ; & son globe s'embrase : d'épais nuages montent dans l'air & l'obscurcissent : des lames de feu étincèlent au travers de la fumée ondoyante, & sillonnent le sein de la nuit profonde : les Cieux réfléchissent leurs sombres lueurs. Des quatre coins du monde, quatre Anges soufflent de leur haleine immortelle les vents impétueux. L'incendie s'accroît : la flamme se répand ; ses flots s'enflent, s'agitent & remplissent l'atmosphère. Ici elle s'élève en tourbillons, & confond dans une ruine commune les cités & les déserts : là elle tombe en masses sur un Royaume éloigné & le dévore : ici ces monts éternels s'écroulent sur leurs fondemens calcinés, & comblent les vallons de leurs vastes débris.

Avez-vous entendu ce craquement effroyable dont tout le globe a retenti dans sa profondeur ? C'est le fracas de l'Olympe & de l'Atlas tombans. Ces masses énormes posées de la main de Dieu, dont la durée sembloit éternelle, ne sont déjà plus que cendres & fumée.

Montrez-moi cette Isle fameuse dont les Rois de la terre venoient mendier les trésors, l'alliance ou la vengeance ; cette terre qui fut chérie des Cieux, & qu'on nommoit l'Angleterre. Les mers qui l'environnent ne peuvent-elles plus la défendre ? Hélas, les mers l'environnent aujourd'hui pour la dévorer !

Les Anges demanderont où furent les limites de l'Asie, & les plaines fecondes de l'Europe ; dans quels lieux s'étendoient les sables déserts de la Lybie ; dans quels climats l'Inde enfantoit l'or & les diamans. Toutes les parties de la terre, tous

ſes Royaumes ſeront abîmés l'un dans l'autre, confondus & diſſous dans un même déluge. Ainſi la deſtruction unira ces monarchies rivales que l'ambition tient diviſées. Tout ce qui marchoit ſur la terre, nageoit dans les eaux, voloit dans les Cieux; tous les animaux à qui Adam impoſa des noms, tous ont péri dans les flammes.

Mais la ruine de ce globe n'éteindra pas l'incendie : ſa fureur en eſt augmentée : les flammes s'élancent dans les nuages & gagnent les Cieux. Le ſoleil, la lune, les étoiles, tout eſt conſumé. Il ne reſte plus de veſtige de cette voûte ſi vaſte & ſi brillante. Une heure a détruit l'ouvrage qui coûta ſix journées au Tout-puiſſant.

PARAPHRASE

D'une partie du Livre de Job.

LONG-TEMS Job vécut ſur le trône, environné du faſte & de la pompe des Rois. L'Orient n'avoit point vu de Monarque plus riche & plus puiſſant ; & ſa vertu jettoit encore un plus grand éclat que ſa fortune. A la fin le malheur eut ſon tour : les revers s'enchaînent aux revers ; les pertes s'accumulent ; la mort frappe coup ſur coup ; la guerre déſole ſes Etats ; tous les fléaux l'accablent à la fois ; la contagion s'étend ſur tout ſon corps : le Monarque n'eſt plus qu'un objet de dégoût & d'horreur , un homme ſouffrant & couvert de plaies : & pour comble de diſgrace, le mépris, l'injure & le re-

proche amer viennent encore aigrir ſes douleurs. Quel mortel eût pu ſoutenir un ſi triſte changement? Il ne lui reſte plus de maux à craindre : il les ſouffre tous. Ecraſé ſous leur poids, & livré au plus affreux déſeſpoir, il ſe traîne dans la fange, arroſe la pouſſière de ſes larmes, & ſe déchire le ſein. Ses amis rangés autour de lui déplorent l'excès de ſon infortune, reſſentent tous ſes maux, & lui rendent ſoupirs pour ſoupirs. Dans les angoiſſes de leur cœur, ils déchirent leurs vêtemens & paſſent ſept jours entiers dans le morne ſilence de la douleur. Job le rompit enfin : ne pouvant plus ſe contenir, il maudit ſa deſtinée, il maudit le jour de ſa naiſſance, ce jour déſaſtreux qui eût dû reſter enſeveli dans les ombres d'une nuit éternelle, ou être à jamais rayé du nombre des jours de l'année. Il invoque la mort, & lui demande à

grand cris le tombeau, cette demeure de paix, cet asyle heureux, où les mortels trouvent le repos, où l'on n'entend plus de conseils importuns, où les Rois cessent enfin d'être malheureux.

Cet emportement déplut à ses amis : ils blâment ses vœux imprudens : il veut se justifier : la dispute s'engage & s'échauffe ; & dans le combat de leurs opinions opposées, ils en étoient venus à agiter des questions qui touchoient aux bornes de l'esprit humain. Enfin ils avoient fait un moment de silence, lorsque le Ciel intervint dans leurs débats & termina leurs querelles. Au-dessus de leurs têtes s'élève un noir tourbillon, qui tout à coup obscurcit les Cieux. Ils le voyent & tremblent : aussitôt sort du fond du nuage une voix formidable. C'est la voix du Tout-puissant.

» Quel est, dit-il, celui qui don-

» nant carrière à sa langue teméraire,
» ose blâmer ma conduite, élever con-
» tre moi ses pensées du sein de la pouf-
» sière, & qui prétend dicter des le-
» çons de justice au Créateur de l'uni-
» vers? Toi qui tout à l'heure montrois
» tant d'audace, ose maintenant m'en-
» visager d'un œil intrépide, soutenir
» mes questions & me répondre.

» Où étois-tu, le jour que l'univers
» naquit ? Tes yeux ont-ils vu la main
» qui posa les fondemens de la terre,
» étendit les lignes de sa surface, ar-
» rondit son globe, détermina sa gros-
» seur, & lui donna l'air pour base?
» As-tu parcouru tous ses Royaumes,
» & le cercle de tes connoissances em-
» brasse-t-il sa circonférence? Quelle
» main a pesé la montagne qui lève
» son front superbe au-dessus des plai-
» nes qu'elle ombrage?

» Connois-tu celui qui étendit son
» sceptre sur les mers, & mit un frein
» à leur fureur? C'est moi qui ai ou-

» vert le globe, qui ai creusé dans ses
» entrailles un réservoir pour les eaux.
» Ma voix les enchaîna dans leur lit :
» les flots soulevés & bouillonnans
» sous le souffle des tempêtes ont en-
» tendu mes ordres. « Mer, tu t'a-
» vanceras jusqu'ici : ici, tes flots
» s'arrêteront. »

» Es-tu descendu dans ces profon-
» deurs de l'Océan, où j'ai caché des
» trésors à jamais inaccessibles à la
» main des mortels ? Dans quel abîme
» éloigné des rayons du jour jaillit la
» grande source d'où coule l'Océan ?
» Tes pieds ont-ils marché dans ces
» sombres retraites, tandis que la
» masse des eaux rouloit sur ta tête ?
» La terre obéissante a-t-elle ouvert
» son sein pour te recevoir ? As-tu vu
» les retraites cachées de la mort, tra-
» versé les sombres avenues de son pa-
» lais & heurté à sa porte redoutable ?
» La nuit de son empire est profonde;
» mais la nuit où j'enferme mes des-

» ſeins eſt encore plus impénétrable à
» la vue des foibles mortels. Si tu as
» aſſiſté à la création de l'univers, ſi
» tu l'as vu ſortir du néant & ſe for-
» mer ſous tes yeux, tu dois ſçavoir
» où eſt placé le palais brillant de la
» lumière, en quels lieux l'obſcurité
» fixa ſon ſéjour.

» Quel eſt l'artiſan des vapeurs ?
» Quelle eſt la ſource d'où deſcendent
» les perles de la roſée ? Quelle main
» arrête pendant la nuit le cours des
» fleuves, & blanchit la terre de fri-
» mats au lever de l'aurore ? Quel ſouffle
» puiſſant, ſortant des régions du
» Nord, touche les mers & durcit leurs
» ondes immobiles, étend un voile de
» glace ſur la face des Royaumes, &
» les change en déſerts ?

» Tu ne connois pas ton Dieu ; &
» ta foible vûe ne peut meſurer la diſ-
» tance qui le ſépare de toi. Peux-tu
» monter ſur les tourbillons, & cacher
» ton front dans l'épaiſſeur des nua-

» ges ? Peux-tu, au midi du jour,
» plonger, en étendant ta main, l'u-
» nivers dans la nuit ?

» Quel est celui qui lance les nuages
» dans l'air, & roule d'un pole à l'au-
» tre des mers suspendues, qui rafraî-
» chit les plaines altérées, & éteint
» les ardeurs de l'été dans un déluge de
» plúie, qui dans les sauvages déserts,
» loin des travaux des hommes, fé-
» conde les rochers arides, & fait
» fleurir la rose solitaire sans autre
» témoins de ses appas que l'œil
» du jour ?

» Est-ce toi qui arrêtes les torrens
» de la pluie & fermes les réservoirs
» de l'atmosphère épuisée, lorsque la
» terre ne voit plus ses veines entr'ou-
» vertes par la sécheresse ; ses monta-
» gnes dépouillées, ses plaines deslé-
» chées & noircies ; mais que repre-
» nant une vie nouvelle elle offre à
» l'œil une perspective variée de ri-
» vières brillantes, de plaines ver-

» doyantes , de forêts couvertes de
» feuilles , de champs émaillés de
» fleurs, & que l'air est embaumé des
» plus doux parfums ?

» Es-tu jamais monté dans les ma-
» gasins du Nord, où je forme la grêle
» & les neiges, & tous ces trésors
» amassés par ma colère pour le jour
» de ma vengeance, où les nues ver-
» sent les orages & le trépas sur une
» terre coupable ? Quel est celui qui
» donne aux vents leurs aîles vigou-
» reuses & ce souffle impétueux dont
» la terre est ébranlée ; qui peut ver-
» ser un déluge d'eaux du sein des
» Cieux, effrayer la nature des sons
» majestueux du tonnerre, lancer la
» foudre étincelante, lui marquer les
» lieux où elle doit tomber, & accom-
» pagner sa chûte des feux du rapide
» éclair ? Ce n'est pas celui qui trem-
» ble à la vûe de sa fléche enflam-
» mée, tombe de frayeur au bruit,
» & expire dans son éclair.

» Qui forma la maſſe étonnante de
» la cométe & déploya ſur l'azur des
» Cieux ſa queue flamboyante ? Eſt-ce
» toi qui l'as ſuſpendue dans ta colère :
» eſt-ce de toi qu'elle parle aux na-
» tions ; & ſon éclat menaçant pré-
» ſage-t il ta vengeance ?

» Eſt-il ſur la terre, celui dont la
» main tient les rênes qui guident les
» pas des aſtres dans les plaines de
» l'Ether, regle leurs révolutions,
» dirige leur courſe, entretient leur
» éclat & leur force? Peux-tu arrêter
» l'influence des Pleïades, ou lorſ-
» qu'Orion étincèle du haut de ſa
» ſphère, ranimer l'univers engour-
» di, & dénouer les liens de glace qui
» enchaînent l'année ? Qui enſeigne à
» Maſaroth* à reconnoître ſon poſte,
» & à Arcture en quels lieux il doit
» briller ? La nuit & toutes ſes étoiles

* Conſtellation.

» sont à moi : j'en seme des milliers
» dans les Cieux, & j'en garde d'au-
» tres milliers en réserve. »

Est-ce toi qui décides en quels lieux le jour doit naître, qui ouvres les rideaux de pourpre de l'aurore, qui éveilles le soleil, lui ordonnes de se lever & d'aller éclairer le monde ? Est-ce toi qui l'as placé triomphant sur un char de feu, & l'envoyes parcourir sa vaste carrière ? Est-ce toi qui lances les torrens de sa lumière assez loin pour que la terre éloignée nage dans ses rayons ?

Ton bras peut-il se mesurer contre le bras de Dieu ? Ta voix a-t-elle comme la mienne la force du tonnerre ? Peux-tu enfermer dans ta main la masse des eaux de l'Océan, lorsque la tempête soulève tous ses flots, & les lance furieux jusqu'au sein des nuages ?

Parois dans toute ta grandeur ; rassemble toutes tes forces, déploye

toute ta puiſſance, & d'un regard irrité ébranle les fondemens de l'univers. Envoye ta vengeance; dis-lui d'abaiſſer le vice triomphant; de renverſer les tyrans de leur trône dans la pouſſière : quand tu auras fait ces preuves, alors j'avouerai que ta sûreté dépend de toi ſeul; que ton être t'appartient, & que tu peux te repoſer ſur ta force.

Homme inſenſé! fantôme d'un moment, plus vain que l'ombre d'un ſonge; quels mondes as-tu créés; quelles créatures as-tu formées; quels inſectes as-tu nourris, pour oſer blâmer ton Dieu? Quand les jeunes corbeaux, preſſés par la faim, demandent leur pâture, quel eſt celui qui entend leurs cris importuns, exauce leur prière & appaiſe leurs clameurs?

Qu'eſt-ce qui a pu étouffer dans le cœur de l'autruche la tendreſſe & l'inquiétude maternelle? Elle fuit;

elle laiſſe ſes œufs diſperſés ſur le ſable, abandonnés à la merci du ſort ; ils reçoivent la vie de l'influence des Cieux ; le ſoleil les adopte, les féconde, & les fait éclorre à la chaleur de ſes rayons. La mère inſenſible oublie que le pied du voyageur peut écraſer ſa jeune famille, pendant qu'elle vole le long de la plaine, & qu'elle devance la courſe du cavalier.

Tes mains ont-elles tiſſu la parure dont s'énorgueillit le pan ſuperbe ? Quelle richeſſe dans les nuances que réfléchiſſent les ondes changeantes de ſon plumage, lorſqu'il étale toutes ſes couleurs aux rayons du ſoleil, lorſque plein de lui-même & fier de ſa beauté, il déploye l'éventail de ſa queue dorée, & s'avance à pas lents environné de ſa gloire !

Quel maître enſeigne à l'hirondelle prévoyante à diſtinguer la différence des ſaiſons, & à trouver un été

été continuel en changeant de ciel ? Dès que les nuages viennent attrister l'année, elle monte sur les vents, vole à tire d'aîle vers le Midi, & ne craint plus l'orage qu'elle laisse derrière elle. Au retour du printems elle revient jouir de sa douceur, & suivant en liberté la marche du soleil, elle laisse l'homme emprisonné dans son climat, subir, sans pouvoir échapper, l'inclémence des saisons & la rigueur des hivers.

Mais elle ne fait que ramper dans les Cieux, bien au-dessous de l'espace où plane l'aigle superbe. Dans son vol infatigable, cette reine des airs se dérobe à la vue des mortels, & semble chercher l'astre du jour. Est-ce toi qui étends & soutiens à cette hauteur le volume de ses vastes aîles ? Est-ce par ton ordre qu'elle vient se reposer sur la pointe des rochers inaccessibles ? Là seule & dominant sur l'étendue des plaines, ses yeux

percent les espaces de l'air, & marquent d'un regard sa proie rampante sur la terre. Elle nourrit de sang ses jeunes aiglons, & s'élevant au-dessus des armées rangées en bataille, elle se réjouit à la vue du riche festin qu'elles lui préparent.

» As-tu réglé quel nombre de mois
» la chèvre des montagnes & la biche
» des forêts doivent porter leur far-
» deau maternel ? Courbées dans les
» douleurs, elles le déposent sur la
» terre. Leurs enfans, exempts des
» misères humaines, marchent sans
» appui dès leur naissance, & sçavent
» se nourrir sans secours étranger. Dès
» qu'ils sont nés, ils vivent, ils aban-
» donnent le sein de leur mère ; sans
» autre guide que la nature, ils errent
» en liberté dans nos champs, bondis-
» sent sur le gazon, s'enfoncent dans
» les forêts, & vont d'eux-mêmes
» chercher un abri délicieux sous la
» fraîcheur de leur ombrage.

» Le bœuf ſauvage, qui ne con-
» noît de maître que moi, va-t-il mú-
» gir dans tes étables & te demander
» ſa ſubſiſtance, ſoumettre au joug ſa
» tête indocile, briſer la terre endurcie
» de ton champ, & fumant de tra-
» vaux & de ſueur, tracer tes péni-
» bles ſillons? Sa force te ſeroit d'un
» grand ſecours; oſe donc l'aborder
» ſans crainte, & l'aſſujettir à tes be-
» ſoins : oſe le charger des travaux de
» l'année, lui ordonner d'apporter tes
» moiſſons dans tes greniers, & de dé-
» charger à ta porte les tréſors de
» l'automne.

» As-tu diſpenſé le zèbre de la loi
» du travail? As-tu briſé ſes liens pour
» l'envoyer libre errer au milieu des
» déſerts, & s'égarer lui-même dans
» l'immenſe étendue de ſes domaines?
„ C'eſt la main de la nature qui le nour-
» rit avec magnificence, & fait croître
„ ſa nourriture ſur la pente des mon-
„ tagnes. Il bondit ſur leurs précipi-

„ces, & paroît voler dans l'air : il
„ voit les villes fumer dans l'éloigne-
„ ment : fier du ſentiment de ſa li-
„ berté, il dédaigne l'attelage malheu-
„ reux qui tremble ſous la main me-
„ naçante de l'homme, & obéit en
„ eſclave à des rênes fragiles.

„ Vois le cheval guerrier ? As-tu
„ tendu ſes muſcles, ſes flancs ro-
„ buſtes ? Son ame indomptable ne
„ connoît point la crainte. Vois le feu
„ jaillir de ſes narines fumantes. Il ſe
„ plaît à frapper la terre de ſon pied
„ ſuperbe, & ſe réjouit de ſa force.
„ La tête levée, il appelle par ſes hen-
„ niſſemens les combats éloignés, &
„ brûle de ſe précipiter au milieu du
„ carnage. Il ſe rit du trépas, couvre
„ ſon mors d'écume, & dans ſes tranſ-
„ ports furieux il enfonce la terre.
„ Comme ſon cœur s'enfle & s'agite
„ à la vûe de l'épée étincelante; com-
„ me il s'avance fièrement ſur la pointe
„ des lances, tandis que ſes yeux ſe

„ fixent ſur l'éclat du bouclier, & ré-
„ fléchiſſent ſes éclairs ! Par un or-
„ gueil généreux, il étouffe le ſenti-
„ ment de ſa douleur, & ſe rend in-
„ ſenſible au trait qui tremble dans ſes
„ flancs. Il répond par ſes henniſſe-
„ mens aux ſons éclatans de la trom-
„ pette, juſqu'à cequ'il tombe épuiſé
„ de bleſſures, & ſon dernier ſoupir
„ eſt le ſeul qu'il ait pouſſé.

„ Vois la démarche encore plus
„ fière du roi des animaux, lorſqu'il
„ s'avance à pas lents dans ſa majeſté
„ terrible. A ſon aſpect, tout ce qui
„ reſpire, fuit : ſa préſence dépeuple
„ les forêts. Homme, eſt-ce à ta voix
„ qu'il s'éveille, eſt-ce à toi que s'a-
„ dreſſent ſes rugiſſemens ? Prend-il ſa
„ nourriture dans tes mains ? Eſt-ce
„ pour lui que tu bandes l'arc ; & lui
„ jettes-tu ſa proie aux bords de ſa
„ ſombre tanière ? Couché dans ſa pro-
„ fondeur, au milieu de ſes jeunes lion-
„ ceaux, il reſpire le ſang & attend l'oc-

„cafion de détruire : ou bien étendu fur
„des membres à demi dévorés, il paffe
„le jour dans les ténèbres de fon antre
„& fommeille fur les débris de fes vic-
„times. Mais dès que la lune blanchit
„les airs de fa pâle lumière, le père &
„les enfans commencent leur ronde
„terrible, battent leurs flancs de leur
„queue recourbée & déchirent avec
„fureur le fein de la terre. Bientôt la
„forêt retentit des cris & des gémif-
„femens des mourans. Ils égorgent,
„ils déchirent. Quand leur faim eft
„affouvie, ils regagnent leur caver-
„ne, & le fang qui découle, mêlé d'é-
„cume de leurs dents meurtrières,
„marque la route de leur paffage. Le
„berger fuit épouvanté, & friffonne
„en rencontrant les traces de leurs
„pieds empreintes dans la pouffière.
„Mais ne crains point le cheval que
„je fais vivre au milieu des eaux. Sa
„grandeur extraordinaire pourroit
„t'effrayer : mais fon caractère eft

„ paiſible & plein de douceur. Il ne
„ fait ſentir ſa force & ſa colère que
„ pour repouſſer l'aggreſſeur, & ven-
„ ger ſon injure. Ce noble enfant des
„ fleuves lève ſes larges pieds & les
„ poſe ſur le rivage pour aller ſe mê-
„ ler & paître avec la foule des ani-
„ maux. La terre tremble & s'enfonce
„ ſous ſes pas. Vois quelle force unit &
„ bande ſes muſcles. Le fer ne peut
„ l'entamer, & toutes les avenues de
„ ſa vie ſont fermées aux bleſſures; ſa
„ queue en ſe dreſſant paroît un cèdre
„ des montagnes, & ſes robuſtes reſ-
„ ſorts ne ſe relâchent jamais. Vaſte
„ édifice de chair, ſes oſſemens ſoli-
„ des & ſes larges côtes ſont auſſi
„ dures que le bronze & l'acier. Sa dé-
„ marche pleine de majeſté, & ſa bou-
„ che armée de défenſes lui aſſurent
„ l'empire des montagnes & des bois.
„ Les montagnes le nourriſſent.
„ A la première vûe de ce puiſſant
„ étranger, les animaux ſont ſaiſis

„d'admiration & d'effroi. Sa douceur
„ les raſſure ; ils oſent s'approcher ;
„banniſſant enfin toute crainte, ils
„ paiſſent avec reſpect à l'abri de ſon
„ombre, & obéiſſent au ſignal de ſes
„ yeux. Les marais ſont la retraite
„où il va chercher le frais dans la
„ chaleur du jour. Leurs joncs épais
„ forment ſa couche, & les ſaules le
„ couvrent de leur ombrage épais.
„ Quand ſa ſoif brûlante le conduit au
„ bord du Jourdain, le torrent dé-
„ tourné coule dans ſes entrailles;
„ il n'en reſte plus qu'un foible ruiſ-
„ ſeau dont les ondes ſerpentent le
„ long de la plaine.

„ Vas ſur les bords du Nil, & de ſes
„rives fécondes jette ta ligne au milieu
„ de ſes flots ; ſuſpends à ton hame-
„ çon le puiſſant crocodile, & étends
„ſur le ſable ſa longue maſſe : devien-
„ dra-t-il ton eſclave ? T'avouera-t-il
„pour ſon maître, & tremblera-t-il à
„ ta menace ? Amuſera-t-il tes loiſirs

„ de ſes jeux ; & retenu par des leſſes
„ de ſoie, bondira-t-il autour de tes
„ jeunes enfans ? Fera-t-il l'ornement
„ de tes tables ſomptueuſes, & la
„ coupe remplie d'un jus enivrant,
„ tournera-t-elle autour de ſa groſ-
„ ſeur ? Les marchands ſe partageront-
„ ils cette riche proie, & porteront-
„ ils dans différens marchés ſes mem-
„ bres diviſés ? Quel acier peut péné-
„ trer ſes dures écailles, & triompher
„ de ſa réſiſtance ? Fuis, ſi tu aimes
„ la vie ; n'irrites pas ſa force indomp-
„ table : le plus brave ſe change en
„ lâche en ſa préſence : le plus témé-
„ raire n'oſe l'éveiller quand il ſom-
„ meille : quel eſt donc le mortel qui
„ oſera ſe révolter contre moi ?

„ Mais s'il ſe lève dans ſa force ;
„ s'il déploye ſur les eaux ſa longueur
„ immenſe, quel eſt le guerrier intré-
„ pide qui l'a jamais dépouillé de ſon
„ armure brillante, qui a jamais orné ſes
„ trophées d'une ſeule de ſes écailles ?

„ Quel mortel oseroit en approcher ?
„ Vois ses larges machoires ouvrir un
„ abîme, & montrer deux armées de
„ dents aiguisées par la mort : quelle
„ double rangée de glaives tran-
„ chans ! Quel gouffre ouvert au mi-
„ lieu d'elles ! Mesure avec ta lance la
„ longueur des uns, avec ta sonde la
„ profondeur de l'autre.

„ Lorsqu'il respire, des tourbillons
„ de fumée sortent comme d'une four-
„ naise de ses vastes naseaux ; & s'il
„ est irrité, la mort roule en torrens
„ de feu de sa gueule enflammée. La
„ fureur des tempêtes & les mugisse-
„ mens des flots, qui te remplissent
„ d'épouvante, sont un charme pour
„ son oreille: son large dos est le trône
„ de la force ; ses membres & ses
„ muscles ne peuvent être désunis par
„ aucune force humaine : ses nerfs
„ sont des ressorts d'acier ; son cœur
„ est dur comme le diamant.

„ Quand à son réveil il s'élève au-

„ dessus des flots, & que se dressant
„ dans sa longueur, sa tête semble
„ toucher aux nues, ses écailles,
„ frappées des rayons du soleil, ré-
„ fléchissent sur les collines une lu-
„ mière fugitive. La terreur se répand
„ au loin, & les mortels consternés
„ ne rougissent point d'avouer leur
„ frayeur. . . . .

„ En vain la mort l'attaque sous
„ toutes les formes: son poitrail nud
„ brave la fléche aîlée, & le tren-
„ chant du glaive: la fléche rejaillit;
„ le glaive vole en éclats. Au milieu
„ de la grêle de traits qui pleuvent sur
„ lui, environné de sa force & ren-
„ fermé en lui-même, il entend sans
„ s'allarmer le vain bruit des coups
„ qui retentissent sur lui: le sable est
„ jonché de fléches brisées: tranquil-
„ le, il se rit des efforts & des fureurs
„ des hommes qui s'agitent & se
„ tourmentent vainement autour de
„ sa masse impénétrable. . . . . .

„ Quand il se joue sur les mers , les
„ flots bouillonnent ; le limon s'élève
„ du fond des sables & noircit la face
„ des eaux : les vagues affaissées sen-
„ tent son passage : les traces d'écume
„ blanchissent le verd transparent de
„ l'onde ; & les matelots se montrent
„ de loin les lieux où la mort a passé.

„ La terre ne porte point d'animal
„ semblable à lui : son espéce est la
„ seule dans la nature dont le cœur
„ indomptable ne connoisse point le
„ sentiment de la crainte. Dans sa fu-
„ reur , il roule ses yeux farouches ,
„ glace d'effroi les cœurs les plus in-
„ trépides , & regne sur eux.

„ Est-ce toi qui as enrichi l'ame de
„ ses facultés merveilleuses , qui as
„ allumé dans le sein de l'homme le
„ flambeau de la raison , & qui le
„ fais briller de son plus grand éclat,
„ lorsque le soleil & les astres sont
„ plongés dans la nuit......

„ Est-ce moi qui donne les biens ou

„ qui les reçois d'un autre ? As-tu
„ jamais entendu quelqu'un se vanter
„ d'avoir été mon bienfaiteur ? Les
„ vallées fécondes sont chargées de
„ mes fruits : tous les troupeaux qui
„ paissent sur les côteaux sont à moi :
„ les mers, la terre & l'air m'appar-
„ tiennent. Les étoiles & le soleil sont
„ la poussière que j'ai semée au-des-
„ sous de mon trône ; & tu voudrois
„ te mesurer avec le Créateur de l'u-
„ nivers, toi que le regard d'une de
„ mes créatures fait trembler ! Ré-
„ ponds à ces questions. "

Ainsi parla le Tout-puissant ; & les Cieux s'ébranlèrent au son de sa voix.

Job saisi d'effroi n'osoit lever les yeux ; convaincu, il sentoit sa faute, & d'un cœur résigné : " grand Dieu,
„ dit-il, rien n'est impossible à ta vo-
„ lonté souveraine. Mon cœur est nud
„ devant tes regards, & tu lis toutes
„ mes pensées : mais tes desseins & tes

„ decrets merveilleux passent la por-
„ tée de la foible vue des mortels.
„ J'avois souvent ouï parler de ta puis-
„ sance ; mais je ne t'avois jamais vû
„ jusqu'à cette heure où ta présence m'a
„ rempli de terreur. Couvert de hon-
„ te, je vois le maître de ma vie, je
„ me hais moi-même, & je t'aban-
„ donne mon ame. Pardonne à ma
„ langue téméraire : elle n'aura ja-
„ mais tant d'audace, & ma foi-
„ blesse ne tentera plus ta colère. Je
„ condamne ma voix à un silence
„ éternel ; & le front dans la pous-
„ sière, j'implore ta clémence. L'hom-
„ me n'est pas fait pour t'interroger,
„ mais pour t'adorer & se taire.

EPITRE

A VOLTAIRE.

C'EST toi, Voltaire, qu'implore ma muſe. Prenant ſon vol au-deſſus des mers, elle quitte les contrées glacées qui l'ont vu naître, & te cherche dans les climats plus doux que ton génie éclaire. Elle ſent ſa foibleſſe, elle veut s'étayer de ta grandeur, & cacher ſes fautes dans l'éclat de ta gloire. Ne lui refuſes pas une faveur qu'elle ne peut trouver dans ſa patrie.

C'eſt à toi de porter le flambeau de l'hiſtoire dans la nuit des ſiécles, d'étonner le nôtre par le récit des actions des Héros, & d'aggrandir

les Rois. Qui pourra comme toi étaler sur la scène leurs tragiques aventures ? C'est encore à toi qu'appartient la gloire d'emboucher la trompette épique & d'en tirer des sons immortels : mais laisse-moi l'honneur de répéter sur ma harpe maritime les chants d'Arion. Sois le protecteur de mes vers, & ma muse enchaînée à ta gloire sera préservée du tombeau.

Quelle est, diras-tu, cette muse étrangère qui s'écarte de son Isle & vient briguer mon sourire ? Voltaire : cette muse, quoique née dans d'autres climats, ne t'est point étrangère. Souviens-toi de celle dont les vers adoucirent l'arrêt trop sévère que tu prononças contre Milton, lorsque mollement assis sur le duvet de Dorset, tu repoussois avec colère les fantômes de la mort & du péché, ces enfans de son génie, qui offensèrent ton goût délicat.

Souviens-toi

Souviens-toi de celui qui dessilla les yeux du censeur * de Milton, te montra qu'une raison sage régla toujours la fougue de son imagination, & te fit presque avouer que son génie n'étoit pas aveugle comme ses yeux.

Mais qu'ils sont déjà loin de nous ces jours de nos disputes innocentes ! Ils ont disparu pour ne jamais renaître, ces soleils qui éclairoient nos amusemens légers ; hélas, nos cheveux alors n'étoient point blanchis par les années ! Qu'il est près de nous le jour où nous oublierons tous deux, moi, la reconnoissance que je dois à mon protecteur, toi, la clef d'or dont la Prusse honora tes savantes mains !

Bientôt le présent dormira dans

---

* Si Young trouvoit que l'imagination de Milton est toujours sage, & ne s'écarte jamais des règles du bon goût, faut-il s'étonner qu'il n'ait pas reprimé le déréglement de la sienne ?

le silence, dans l'oubli profond où dort le passé. Bientôt s'évanouiront pour nous toutes les différences que nous mettions entre les menaces, & les faveurs des grands, entre la gloire des succès, & la honte des revers, entre la gaîté Françoise & l'humeur mélancolique de l'Anglois.

Arrêtez-vous, momens rapides, arrêtez-vous. O mon ami, ils sont insensibles à nos cris. Le drame si court de notre vie tire à sa fin, & la toile s'ébranle déjà pour tomber : n'entends-tu pas le cri des années, & la voix de l'Eternel qui nous appelle ?

Cette voix nous inspire bien d'autres pensées & bien d'autres desirs que ceux qui nous ont agités. Nous voici tous deux arrivés à un point de vue bien plus élevé. Que les objets que nous découvrons sont nouveaux ! Un autre but se présente à nos regards. Une ardeur nouvelle

s'empare de notre ame : nous sentons naître une autre ambition ; & de vains lauriers que le tems peut flétrir, ne sont plus capables de nous satisfaire.

REVUE DE LA VIE.

L'HOMME ne peut ſe bien voir que dans l'image que lui réfléchit le paſſé. Tant qu'il eſt dans la chaleur de l'action, il ne peut juger ſainement ni des autres, ni de lui-même. Les préjugés, les paſſions qu'excite la préſence des objets qu'il a en vue, aveuglent ſa raiſon; mais lorſqu'il eſt de ſang froid, & qu'il revient ſur ce qu'il a fait, alors il eſt ſpectateur déſintéreſſé, & il ſouffre la vérité: ceux qui étoient ſes rivaux ont ceſſé de l'être, & il peut prononcer avec impartialité ſur lui-même & ſur les autres.

La ſageſſe eſt le fruit de l'expérience: l'expérience s'acquiert non pas à force d'agir, mais à force de réfléchir ſur ſes actions. Une vie ac-

tive répand les ſemences de la ſageſſe. Mais celui qui ne réfléchit point, n'en recueille point la moiſſon ; il traîne le fardeau des années, perd ſa vie, & ne s'apperçoit qu'il a vieilli que par ſes infirmités, par la date de ſon extrait de baptême, & par le mépris du genre humain. Eh ! quel bien reſte au vieillard, s'il n'a pas l'eſtime publique ? Aucun.

Mon ami, nous ſommes partis enſemble du même terme : ſéparés par les routes différentes que la fortune, plutôt que notre inclination, nous a fait prendre, nous avons parcouru notre carrière : maintenant nous approchons du but. Fatigués de notre long voyage, ne ſentant plus l'aiguillon de l'ambition, à préſent que la vîteſſe de nos eſprits animaux s'eſt rallentie, nous n'aſpirons qu'au repos. Dans cet état d'inaction & de loiſir, il eſt utile, il eſt naturel de réfléchir ſur le paſſé. Vois cette mer

orageuse dont les vagues s'élancent jusqu'aux nues. Vois la surface de ce lac tranquille, où la feuille légère repose immobile. L'une est l'image du midi de notre âge, & l'autre de la soirée paisible de notre vie. La jeunesse est la saison de l'action : la vieillesse est celle de la réflexion. L'homme est un être aussi changeant que ces insectes dont nous admirons les métamorphoses variées. Au matin de sa vie il rampe : bientôt il essaye ses forces, il voltige. Il vole à son midi : le soir, engourdi & glacé, il se traîne dans les coins obscurs, s'y cache & s'y assoupit ; ou, s'il s'éveille par intervalles, voyant le peu d'espace qui reste devant lui, ses regards se tournent d'eux-mêmes sur le passé. Il passe la soirée de ses jours à se conter l'histoire de sa vie. Quelque stérile, quelque frivole que soit le fonds de cette histoire, s'il en peut tirer quelque

réflexion morale, c'eſt toujours de quoi lui donner quelque valeur, c'eſt de quoi s'aider à être plus ſage pour l'avenir.

Et la matière ne peut jamais manquer d'être féconde. Que d'amitiés ſtériles, que de haines injuſtes, que de préſomptions téméraires, que de lâches foibleſſes, que de baſſes flateries, que d'écarts indécens, que de projets inſenſés, que d'eſpérances vaines, que de reſſources ignorées, que d'occaſions échappées, que de maux & de biens perdus, que de bagatelles admirées, que de misères & d'infirmités peuvent être l'objet de nos méditations! Que d'ambition nous avons porté dans toutes nos liaiſons, ſans faire attention que nous pouvions nous donner nous-mêmes le bonheur que nous allions mendier chez les autres! Que de fois nous avons craint de nous ruiner par trop de générosité, ſans ſonger que

l'argent ne devient richesse que de l'instant où il s'échappe de nos mains pour aller servir à quelque prudent usage, & qu'il ne devient vraiment notre bien qu'en se séparant de son maître ! Avec quelle ardeur nous avons brigué l'estime des hommes, sans penser que leur estime seule, si celle de l'Etre suprême n'est méritée, est la plus grande comme la plus ordinaire vanité de la vie ! Comme il m'est démontré maintenant, qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une trop grande passion pour les applaudissemens des hommes, si ce n'est peut-être un mépris impudent de leur opinion !

Que je vois clairement tout l'excès de notre ignorance ! Quelle folie de nous plaindre amèrement de nos besoins ! C'étoit nous plaindre de la faculté d'être heureux : sans besoins, il n'est point de desirs ; sans desirs, il n'est plus de jouissances ; &

ſans jouiſſances il n'eſt plus de bonheur pour l'homme : car il n'y a point d'autre ſource du bonheur des êtres créés. Mais ce qui me prouve le plus notre foibleſſe, c'eſt cet étrange aſcendant que les deſirs ont ſur la raiſon. Combien de fois nous avons pris la violence de nos deſirs pour la preuve infaillible de la certitude du ſuccès, tandis que les autres voyoient clairement que le ſuccès nous étoit impoſſible ? Si le deſir nous aveugle à ce point, il ne faut plus s'étonner que l'homme expirant ſe flate encore de vivre. Nous ſommes mûrs & flétris comme les feuilles jaunies de l'automne, que la plus légère haleine va détacher de la branche ; & nous croyons tenir encore plus fortement à la vie, que le bouton naiſſant, & dans ſa première verdeur, ne tient à ſa tige.

De tous les nœuds qui nous attachent à la vie, les plus doux & les plus forts

ſont ceux de l'amitié. Quand une fois la mort a coupé ces nœuds, quelle folie de vouloir en former de nouveaux, & de livrer encore à cette illuſion nos cœurs déſenchantés par le trépas de nos amis! Dans la revue de l'eſpace que j'ai parcouru, quels objets s'offrent plus fréquemment à mes yeux, que la multitude des trophées de la mort? Comme la cruelle triomphe! Que de tombeaux preſſent le ſein glacé des amis que nous preſſions contre le nôtre, qui partageoient nos demeures, nos goûts, nos plaiſirs & nos cœurs! Leurs épitaphes raſſemblées formeroient preſque un volume: qu'il ſeroit inſtructif, s'il étoit bien lû! Ces leçons ſont le legs le plus précieux que nos amis puiſſent nous laiſſer en mourant. Hélas! la ſageſſe humaine n'eſt guères que le triſte fruit de nos douleurs.

O mon ami, que notre courſe eſt rapide! Avec quelle vîteſſe les hom-

mes se chassent successivement du théâtre de la vie ! Où sont tous ces grands hommes, tous ces astres de l'espèce humaine qu'on voyoit briller dans les routes diverses de la gloire & de la renommée, & dont l'éclat excitoit notre émulation & notre jalousie ? N'ont-ils pas passé aussi rapidement que passent sur la plaine les ombres fugitives du soleil inconstant du mois d'Avril, ou le conte dont le vieillard charme les soirées d'hiver au coin de ses foyers ? Ne les avons-nous pas vu s'éteindre l'un après l'autre dans l'éloignement, comme les foibles étincèles d'un feu allumé dans un amas de feuilles, & ne laisser après eux que des cendres ? Au lieu d'arroser ces cendres de nos pleurs, agitons-les & tâchons d'y rallumer, pour nous éclairer nous-mêmes, le flambeau de la sagesse.

. . . .

Nous sommes jaloux de l'estime

publique : mais nous ne voulons pas la payer ce qu'elle vaut. Nous espérons obtenir son amour à meilleur compte ; & en ne cherchant que lui nous risquons souvent de perdre l'un & l'autre. Le monde est avare & réservé dans ses dons : il ne donne que ce qu'il ne peut refuser. On ne peut forcer son amour, mais on peut lui arracher son estime : & quand une fois on s'en est saisi, on peut prétendre alors à son amour, & à un amour durable.

En réfléchissant sur ma vie passée, je trouve une sorte d'amour vain & passager dont les hommes sont trop jaloux. Je parle de l'amour des grands. Que j'étois insensé ! Pour de vaines marques de leur affection, je leur donnois en retour de l'amour véritable : mais je ne m'en repens pas. Je ne peux me repentir d'avoir été vertueux. Car, mon ami, il y a

deux espèces de charité; & il n'est pas aisé de décider laquelle est la plus méritoire.

La pitié a deux devoirs à remplir : l'un nous oblige à aider le pauvre à vivre : l'autre, à aider le riche à jouir. Les riches ont une peine de plus que les autres hommes, c'est celle de se voir trompés par leurs richesses, qui leur refusent constamment le bonheur qu'ils en attendent. Qu'ils sont à plaindre ! Ils croyoient qu'en emplissant leurs bourses, la coupe du bonheur alloit se remplir pour eux au même degré. Au reste tout ce que m'apprennent ces riches si prodigues d'amour, c'est qu'il est dangereux de creuser l'homme au-delà de sa surface : il est à craindre que notre indiscrete curiosité ne nous fasse perdre la bonne opinion que nous avions conçue d'eux. Beaucoup d'égards extérieurs, très-peu d'hommages du cœur, voilà ce qu'il

faut dans la société. Toute ma vie m'apprend que la prétention à l'estime, quand elle est juste, est un droit sacré, mais que ce droit est bien rare. Quand l'estime est dûe, il faut la payer : si elle ne l'est pas, ce n'est pas une raison de retirer son amour : l'amour de tous les hommes sans distinction est un précepte qui nous est ordonné comme un antidote contre la maladie funeste du mépris réciproque. Malgré notre orgueil, il nous faut aimer les hommes avec tous leurs défauts & leurs foiblesses. Et ce n'est pas seulement devoir, c'est prudence. Autrement, de quel droit pourrions-nous exiger qu'on fût indulgent pour nos propres fautes ? Ce sont nos fautes qui nous éclairent sur celles des autres & nous commandent l'indulgence : car le plus souvent nos soupçons sur les sentimens intérieurs des autres hommes, ne viennent que du parallèle

ſecret que nous faiſons d'eux & de nous au fond de notre ame. Ce ſeroit donc nous condamner, que de ne pas leur pardonner . . . Je remercie le Ciel de cette penſée.

Voici une réflexion qui me déplaît; parce que je crains qu'elle ne me convienne : je trouve que les vieillards ſont trop enclins à bien penſer d'eux-mêmes ; non pas qu'ils ſoient plus prudens & plus ſoigneux d'éviter le vice; mais parce que le vice les a abandonnés. Ils ſe croyent vertueux, parce qu'ils n'ont plus les défauts des jeunes gens : ils prennent leur impuiſſance pour victoire; ils triomphent de ce qu'ils n'ont pas combattu ni rencontré d'ennemi. On en voit d'autres qui après une jeuneſſe ſans reproche, ſemblent avoir attendu la vieilleſſe pour faire des folies. C'eſt le ſpectacle le plus digne de pitié. Il eſt des fautes naturellement attachées à chaque âge

de la vie, comme à leur ſaiſon : celles-là méritent quelque tolérance : mais des vices hors de ſaiſon ſont une production monſtrueuſe qui n'eſt épargnée de perſonne.

Dès notre enfance, dans cet âge qu'il plaît d'appeller l'âge de l'innocence, nous n'étions pas entièrement irréprochables : nos vices commençoient à naître : bientôt ils grandiſſent en quelque ſorte avec nous ; ils devancent les années & ſe développent plus rapidement que l'homme. Nous deſirions bien la ſageſſe ; mais ce qu'elle eût rejetté, nous l'aimions de préférence : & ce qu'elle eût choiſi, nous le remettions à un autre tems. Nous avons ſouvent querellé nos vices ; mais ces querelles ne vont jamais juſqu'à une rupture ouverte.

PENSÉES

PENSÉES

SUR DIFFÉRENS SUJETS.

LA VIEILLESSE.

I.

LE Ciel nous favorise-t-il en nous laissant passer le terme ordinaire de la vie ? Devons-nous nous applaudir de rester encore debout sur des jambes debiles & fatiguées de nous porter, après l'heure où le genre humain a coutume d'aller se reposer ? Peut-être le Ciel ne laisse-t-il vivre si long-tems que ceux qui le mérisent le moins.

II.

Le monde est usé pour le vieillard : le vieillard est usé pour le monde. Le monde le quitte ; comme on voit les souris déserter une maison qui tombe en ruine. Si nous entendions nos intérêts, nous nous retirerions du monde, comme les abeilles quittent la fleur dont elles ont épuisé les sucs. Au lieu d'attrister les places publiques de notre présence importune & fâcheuse, renfermons-nous & devenons inaccessibles. Par amour propre, il faut nous anéantie d'avance. Plus nous oublions notre âge, plus les autres le remarquent. Nous paroissons plus vieux encore aux yeux du jeune homme, quand nous voulons l'imiter.

III.

A quoi bon chercher de nouveaux

amis dans la vieilleſſe ? La triſte amitié que celle qui ſe forme aux bords de la tombe qui va l'engloutir ! Quelle douceur y a-t-il dans les déplorables embraſſemens de deux êtres qui vont périr ? C'eſt ſe rendre la mort plus amère, & ſe préparer les douleurs d'une double ſéparation : celle de l'ame & du corps n'eſt pas plus cruelle. — Vous prétendez en vain à l'amitié des jeunes gens. S'ils vous recherchent, c'eſt pour s'amuſer de vous : ou bien, ils s'adreſſent à vous comme à des tables chronologiques qui leur apprennent les dates des événemens du tems paſſé. Cherchez vos amis dans des vieillards de votre âge, ou déſeſpérez d'en trouver.

IV.

L'eſpérance eſt le ſoutien de la vie. Elle fait des prodiges. Sans bon-

heur elle rend l'homme heureux. Les plaiſirs de nos premières années étoient-ils quelque choſe de plus réel que de vaines promeſſes de bonheur qu'elle nous faiſoit hardiment au nom du lendemain ? L'eſpérance meurt dans la vieilleſſe.

V.

Comme la colombe de Noé, les vains deſirs que le vieillard envoye hors de lui chercher le bonheur, ne trouvent point de lieu dans le monde où ſe repoſer : il faut qu'ils rentrent dans ſon cœur.

V I.

Quand les infirmités chaſſent le monde loin de nous, ou que la maladie nous relègue dans notre demeure, ne pourrons-nous avoir le courage d'y reſter ſeuls ? N'eſt-il pas

tems de nous préparer à mourir, à ſoutenir l'entrevue de Dieu ? La ſageſſe ne peut ajouter un ſeul jour à notre vie; mais elle peut en alléger le fardeau, & diminuer les terreurs de la mort.

VII.

Ne fût-ce que pour ſoutenir avec décence la dignité de la nature humaine, dont il ne convient pas d'expoſer en public les foibleſſes & la décadence, les vieillards devroient ſe cacher dans la retraite, s'en envelopper comme d'un voile, & diſparoître du monde avant de deſcendre dans la terre. Le vieillard décrépit ne peut plus, ſans ſe compromettre, ſe familiariſer trop avec le public. Quels liens d'intérêt ou de cœur peut-il avoir avec ceux qui ſont dans la jeuneſſe ou dans la force de l'âge ? Aucun; & dès-lors quelles douceurs

peut-il trouver dans leur commerce? C'eſt vouloir, comme Mézence, unir les morts aux vivans.

VIII.

Un vieillard qui ſe croit encore du monde, & faire partie de la ſociété, eſt auſſi ridicule qu'un homme, qui, après avoir fait débauche toute la journée, ſort ivre ſur le ſoir, voit le ſoleil à ſon couchant, & s'imagine qu'il ſe lève.

IX.

Le cadran ignore l'heure qu'il nous montre. Ainſi le vieillard, par ſes infirmités, montre à tous les autres, excepté à lui ſeul, à quelle heure en eſt la journée de ſa vie. Un homme célèbre parmi les modernes tomba en démence dans ſa vieilleſſe, & quand il paſſoit devant

une glace, il s'écrioit d'un ton de pitié : « le pauvre vieillard ! » Il ne ſçavoit pas que c'étoit lui qu'il voyoit. Voilà notre hiſtoire.

X.

Demandez aux billets funéraires ce que c'eſt que la vie humaine. La connoiſſance du monde nous fait aimer la retraite : l'expérience de la vie nous reconcilie avec le tombeau. Mon cœur eſt dégagé de ſes liens : comme le vaiſſeau, qui, dès que le cable eſt coupé, ne demande plus qu'un heureux paſſage & un vent favorable ; prêt à cingler vers le port d'où nul mortel ne revient, j'attends le ſignal du maître de mes jours. O toi, vieillard de mon âge, mon ami, mon parent (car il ne m'en reſte plus de ceux que la nature m'avoit donnés) viens dans mes bras : en quelque lieu que tu ſois, je te ſerre contre mon

ſein. Les lieux ni la matière ne peuvent ſéparer les eſprits : c'eſt en vain que de vaſtes mers roulent entre nous ; nos ames ſont unies & ſe touchent. Je t'embraſſe pour la dernière fois. Adieu : adieu pour des ſiécles.

LE PLAISIR.

LA nature nous offre une foule d'innocens plaiſirs que nous pouvons goûter ſans remords. Epicure aimoit ſes jardins ; & ce goût fut toujours celui des ſages. En effet, que faut-il à l'homme pour le rendre heureux & ſage, que la réflexion & la paix ? Ces deux biens ſont les productions naturelles d'un jardin qu'on aime à cultiver. Comparez ſa ſimple ſymmétrie, ſa culture, ſa fécondité, la tranquillité dont on y jouit, au terrein ſauvage, aride & épineux d'une campagne commune, vous aurez un emblême aſſez juſte de l'homme de bien comparé à la multitude. Tout ce que nous voyons dans un jardin réveille notre reconnoiſſance pour l'Etre ſuprême. C'eſt un paradis ter-

reſtre qui reſte encore à l'homme vertueux.

Quel riche préſent des Cieux, que ces doux parfums que le zéphir ſecoue du calice des fleurs & porte à nos ſens ! Quel charme pour la vue dans ce grouppe de fleurs ſur qui l'arc-en-ciel ſemble avoir verſé toutes ſes couleurs dans les douces pluies dont il les arroſe ! On n'y rencontre point d'objets qui portent dans l'ame le trouble des paſſions. Tout y inſtruit la raiſon : tout y charme le cœur & les ſens. Mais pour les gens du monde, la tulippe eſt ſans couleurs, & la roſe eſt ſans odeur. Leur goût eſt mort à ces plaiſirs ſimples : des goûts violens & dépravés ont uſé toute leur ſenſibilité : il ne leur en reſte plus pour ces impreſſions douces. Comment en auroient-ils pour ces idées philoſophiques, pour ces ſentimens délicieux & purs qu'inſpirent une promenade

faite ſur la verdure, le murmure d'un clair ruiſſeau, l'ombrage d'un berceau verd, la vue d'un fruit qui pend de ſa branche abaiſſée, ou d'une fleur qui commence à s'élever ſur ſa tige ?

L'ESPRIT.

N'ESPÉREZ pas plus convaincre un bel eſprit par la force des raiſons, que faire taire un écho, en augmentant le volume de la voix. L'un & l'autre auront toujours le dernier mot.

Quand l'eſprit veut uſurper le premier rang & jouer dans l'homme le rôle principal, c'eſt moins un talent qu'une folie qui mérite notre mépris ou notre pitié. Combien de gens ſeroient plus eſtimés, s'ils avoient un peu moins d'eſprit ?

MORT.

Nous avançons vers la tombe les yeux fermés, comme les Lacédémoniens alloient à leur lit dans les ténèbres.

Il est des vieillards qui à l'âge de Nestor sont encore galans comme Pâris : il en est qui voyent du même œil un billet de spectacle & un billet d'enterrement, & le lisent avec la même sensation; qui s'amusent de l'appareil d'une pompe funèbre, & vont par passe-tems enterrer leur ami.

L'AMITIÉ.

I.

L'AMITIÉ des méchans ſe forme dans les ténèbres, & craint de montrer au jour ſa ſource impure : ainſi les fleuves d'Alphée & d'Arethuſe mêlent leurs eaux ſous la terre, loin des yeux & de la lumière.

II.

Celui qui n'a pas goûté les plaiſirs d'un chaſte amour, eſt encore à ſçavoir tout le bonheur que peut donner une belle. Celui qui n'a jamais ſenti le charme d'une amitié franche & déſintéreſſée, ignore tout le bônheur qu'un homme peut recevoir d'un autre homme.

III.

Beaucoup de gens prennent des amis comme un joueur prend un jeu de cartes. Ils s'en ſervent, tant qu'ils eſpèrent gagner. Quand leur partie eſt faite, ils les jettent au rebut, & en veulent de nouveaux qu'ils traitent de même.

BIENFAISANCE.

Les riches qui ont un cœur peuvent-ils engloutir tant de tréſors dans des plaiſirs frivoles, dont ils ſont dégoûtés eux-mêmes, tandis qu'une multitude d'infortunés périſſent de froid & de faim ? Quand nous réformons nos maiſons, & que nous viſons à l'épargne, nous croyons devenir économes : nous

ne faiſons que contracter de nouvelles dettes avec les malheureux. Que d'arrérages nous laiſſons accumuler , dont nous leur devons compte ! Les malheureux ont à notre ſuperflu un droit égal à celui que la loi nous donne ſur les Fermiers de nos revenus. Mais cette dette n'eſt pas une dette du jeu ; & l'on peut ſans deshonneur ſe diſpenſer de l'acquitter !

CONSCIENCE.

L'IVRESSE de la proſpérité étourdit l'homme : elle peut adoucir les remords & aſſoupir la conſcience : mais dans l'adverſité , un mauvais cœur doit être un fardeau inſupportable.

VANITÉ.

La vanité peut ſe rencontrer avec un bon naturel : mais *l'envie* ſuppoſe toujours de la méchanceté dans le cœur.

LUXE.

Si nos ancêtres ſe levoient de leurs tombeaux & revenoient parmi nous, ils croiroient s'être rencontrés dans un jour de fête publique. Ils ne pourroient ſe perſuader que toutes ces folies ſont la maladie de tous les jours.

RELIGION

RELIGION.

AJOUTER à la révelation, ſous prétexte de l'embellir & de la perfectionner, c'eſt faire comme cet Empereur Romain, qui fit ôter la tête de la ſtatue de Jupiter, pour y placer la ſienne.

Le Ciel aveugle l'homme qu'il veut détruire. La Religion eſt la chaîne d'or qui unit la terre & les Cieux.

LA VIE.

SI l'homme, en naiſſant, pouvoit voir raſſemblés dans une maſſe tous les maux qu'il ſouffre en détail le long de la vie, il la rejetteroit avec horreur.

Tout homme peut ſentir la folie de ſes plaiſirs paſſés : mais il faut être plus ſage que Salomon pour appercevoir la folie des plaiſirs qu'on ſe promet dans l'avenir.

EUSEBE,

OU LE RICHE VERTUEUX.

Eusebe a de l'eſprit : il connoît l'art de varier les plaiſirs de l'imagination & des ſens : il a tous les goûts qui peuvent conduire au libertinage, & il ſçait s'arrêter. Euſebe eſt riche, il eſt jeune, il eſt gai, il aime à dépenſer : voilà tout ce qu'il a de commun avec les riches ordinaires. Il fait ſervir ſes richeſſes à ſes vertus. Il accorde libéralement à la nature, à ſon rang, à ſes devoirs tout ce qu'ils exigent de lui : mais il refuſe tout au vice, au caprice, à la folie. Il a auſſi ſes amuſemens ; ſa vertu n'eſt point auſtère. La vue d'un bal ne lui

fait point horreur ; il ne croit point que les cartes ſoient une invention du démon : mais il choiſit des récréations qui le délaſſent ; il connoît & prévient le moment où elles alloient le fatiguer ; il penſe qu'il eſt des plaiſirs comme des gros livres qui gagnent preſque toujours à être abrégés.

Il a, comme les autres, ſes parcs, ſes jardins, ſes grottes, ſes caſcades, ſes ſtatues, ſes tableaux, mais il en ſçait mieux jouir ; non pas qu'ils ſoient plus beaux & d'un plus grand prix, mais parce que le maître vaut mieux. Ses tableaux ont des beautés qu'ils ne doivent point au pinceau du peintre ; ſi le marbre de ſes ſtatues s'anime & vit ſous ſes yeux, c'eſt la joie pure de ſon ame qui donne des graces nouvelles au chef-d'œuvre de l'art, & qui lui fait découvrir dans la nature des beautés inviſibles pour des yeux vulgaires.

Tous les objets de l'imagination & des ſens doivent à la bonté du cœur de l'homme la plus grande partie de leur effet & de leur charme : le ſoleil eſt le plus beau des objets qu'il fait voir & briller : ainſi la vertu rend les plaiſirs plus piquans : elle eſt elle-même le plus grand de tous. Pour bien goûter les plaiſirs du corps, il faut entretenir & cultiver les facultés de l'ame ; & une raiſon ſaine aide aux ſens à jouir.

Euſebe regarde une grande fortune comme une obligation de faire plus de bien. S'il fait bâtir un palais ſuperbe, c'eſt moins pour ſatisfaire ſon orgueil, que pour exercer ſa bienfaiſance : il compte avec joie tous les malheureux qu'il nourrit en les occupant, & s'applaudit de pouvoir changer pour eux les pierres en pain. Il ſent qu'ayant plus reçu de dons du Ciel, le public attend davantage de lui, & que s'il eſt plus gran

que les autres, il doit être aussi plus vertueux. Ses richesses coulent dans le sein du malheureux par des canaux souterreins. Il cache au pauvre la main qui le nourrit. Invisible elle ouvre les prisons, brise les fers de l'innocence, essuie les pleurs de l'infortuné; & ceux qu'elle oblige n'ont point à rougir devant un bienfaiteur qui se laisse ignorer. Il sçait qu'on ne possède les grandeurs qu'à ses périls & risques; qu'elles dégradent l'homme, dès qu'elles ne l'élèvent pas; qu'en dépit de toutes les distinctions inventées par la vanité, le Ciel égale le bonheur de toutes les conditions; que c'est en vain que les riches méchans ou inutiles se logent comme des Dieux dans des temples superbes; qu'ils n'y seront point adorés; s'ils ne s'y montrent bienfaisans, & qu'ils n'y paroissent que des Dieux ridicules ou malfaisans, comme les singes ou les crocodiles

de la ſuperſtitieuſe Egypte. Les hommes ne ſont heureux qu'à proportion de leur penchant à faire du bien; & la nature équitable récompenſe le plus grand des devoirs par le plus grand des plaiſirs.

Euſebe aime les plaiſirs; mais cet amour eſt éclairé par ſa raiſon. Il ſçait les choiſir: il en eſt qu'il accueille avec tranſport; il en eſt qu'il n'admet qu'avec réſerve: il rejette les autres avec horreur. Les plaiſirs des hommes corrompus expirent dans la jouiſſance, & ne laiſſent que des regrets dans leur mémoire; les ſiens durent encore après la ſenſation, & le ſouvenir en eſt auſſi doux que le ſentiment.

EXTRAIT

*DU POEME INTITULÉ**

LA RÉSIGNATION.

I.

JE vous écris du bord de ma tombe : la vieillesse m'assoupit sur ma plume : l'hiver de l'âge a glacé ma muse, & mes vers cessent de couler. Un nuage épais offusque ma vue. Ma main debile désobéit à mon desir & tremble

---

* Ce Poëme, adressé à une Dame pour la consoler de la perte de son époux, a deux parties. Il ne laisse pas d'être long. L'Auteur le composa en 1762, trois ans avant sa mort. C'est le dernier ouvrage qu'il ait livré au Public. Le Journal Anglois, appellé *la Revue du mois*, dit que c'est la plus mauvaise de toutes ses productions ; & le Journal Anglois a raison. L'extrait que j'en donne ici, est tout ce que j'y ai trouvé qui pût ne pas être tout à fait indigne d'être traduit.

en écrivant ce qu'elle écrit; le ſoin de ma gloire m'oblige encore à l'effacer. Déjà la mort a appliqué ſa dent meurtrière ſur mon corps languiſſant. Que n'achève-t-elle ſa victime? La cruelle épargne mes jours, & me condamne à vivre encore! Comme le Patriarche Noé, qui vit périr un monde & un autre ſuccéder, j'ai vu le monde où j'étois né changer ſous mes yeux: mais le nouveau n'a pas plus de charmes pour moi.

II.

L'homme qui a du courage arrache au malheur ce maſque effrayant dont il nous épouvante.

III.

Voilà que j'ai beſoin moi-même de conſolation, au moment où j'eſſayois de vous conſoler. O nouvelle

funeste ! O * Richardson, depuis long-tems chéri de moi ! .... Mais je me suis défendu le chagrin & les pleurs ... Puis-je étouffer mes soupirs en perdant un tel ami ? Grand Dieu, secoure ma foiblesse ; & que cette larme qui tombe, épuise toute ma douleur ! Hélas, combien de fois il m'a consolé dans mes chagrins ! Combien de fois son génie éclaira mes écrits & sçut embellir jusqu'à mes fautes ! Qui connut mieux que lui l'art heureux d'émouvoir nos passions, & de lire dans l'ame des belles ! La nature lui fit don à sa naissance de la clef du cœur humain ... Mais je ne le crois point perdu pour moi. Des mondes éloignés qui nous séparent, nous nous entendons encore.

* L'Auteur écrivoit ce Poëme, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de M. Richardson, son ami.

IV.

Laissons le Ciel choisir pour nous les événemens de notre vie : son choix est plus sûr que le nôtre. Interrogeons le passé : combien de fois n'avons-nous pas rencontré nos malheurs dans le succès même de nos desirs ? Combien de fois nous avons gémi sur des événemens qui ont fait notre plus grand avantage ?

V.

Quand nous sommes vieux, notre gloire est alors d'être ignorés, & l'oubli des hommes fait notre éloge. Le sage imite les fleurs, qui épanouissent tous leurs trésors au midi du jour, & se referment sur le soir.

VI.

Vouloir juger par le peu que nous connoissons, de la grandeur du pou-

voir ou de l'amour de l'Etre ſuprême, c'eſt interroger une goutte d'eau ſur la profondeur de l'Océan, un grain de ſable ſur l'étendue de ſes rivages.

VII.

L'homme ſans vertu eſt un homme mort : fût-il Roi, ſa robe royale n'eſt qu'un drap funéraire ſous lequel il eſt enſeveli.

VIII.

J'écris encore dans un âge où nul mortel n'oſe écrire. Mais il eſt grand tems que je finiſſe auſſi ; & je ne dois plus rien écrire .... qu'une épitaphe pour mon tombeau.

FIN.